

Heinlein

Histoire du futur, II

Les vertes collines de la Terre



Robert A. Heinlein

HISTOIRE DU FUTUR

TOME II

LES VERTES COLLINES DE LA TERRE

(The past through tomorrow, 1967)



Traduction de Pierre Billon et Jean-Claude Dumoulin

Seul auteur récompensé à quatre reprises par le prestigieux prix Hugo, Robert A. Heinlein (1907-1988) est une des figures essentielles de l'âge d'or de la science-fiction américaine, aux côtés d'Isaac Asimov et de Ray Bradbury. Outre sa gigantesque *Histoire du futur*, ensemble de romans et de nouvelles décrivant l'évolution de l'humanité dans les siècles à venir, on lui doit quelques-unes des œuvres les plus marquantes du genre : *Marionnettes humaines*, *Étoiles garde à vous !* (qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Paul Verhoeven sous le titre *Starship Troopers*) ou *En terre étrangère*.

Jockey de l'espace

Juste au moment où ils partaient, il entendit le téléphone l'appeler par son nom.

« Ne réponds pas, supplia-t-elle. On va manquer le lever de rideau.

— Qui est à l'appareil ? » lança-t-il. L'écran s'illumina ; il reconnut Olga Pierce et, derrière elle, le bureau de Colorado Springs du Transit Translunaire.

« On demande M. Pemberton. On demande... Oh ! c'est vous, Jake. Vous êtes de corvée. Vol 27, de Supra-New York au Terminal spatial. Un hélicoptère vous prendra dans vingt minutes.

— Comment ça se fait ? Je suis le quatrième sur la liste de départ.

— Vous étiez le quatrième. À présent, vous êtes le pilote remplaçant de Hicks... et le psy vient de le recalier.

— Hicks recalé par le psy ? C'est absurde.
— Ça arrive aux meilleurs, mon vieux.
Préparez-vous. Au revoir. »

Sa femme triturait un mouchoir de dentelle à seize dollars et le transformait en une masse informe. « Jake, c'est ridicule. Ces trois derniers mois, je t'ai si peu vu que j'ai du mal à me rappeler ta figure.

— Désolé, fillette. Emmène Helen au spectacle.
— Oh ! Jake, je me moque pas mal du spectacle ; pour une fois, je voulais t'emmener là où on ne pourrait pas t'atteindre.

— Ils m'auraient joint au théâtre.
— Que non ! J'avais effacé le message que tu avais laissé.

— Phyllis ! Tu essaies de me faire virer ?
— Ne me regarde pas comme ça. » Elle attendit ; elle espérait qu'il parle et regrettait l'importance prise par le problème secondaire. Comment expliquer que sa nervosité venait non de sa déception, mais de l'inquiétude lancinante que la sécurité de son mari lui inspirait chaque fois qu'il partait dans l'espace ?

« Tu n'es pas tenu d'accepter ce vol, mon chéri ! dit-elle, au désespoir. Tu as passé sur Terre moins

de temps que la limite autorisée. Je t'en prie, Jake ! »

Il retirait son smoking. « Pour la énième fois : un pilote n'obtient pas de poste stable en chicanant sur le règlement. Effacer mon message ! Qu'est-ce qui t'a pris, Phyllis ? Tu voulais me faire consigner ?

— Non, chéri, mais je me disais que pour une fois, on...

— Si on m'offre un vol, je le prends. » Il sortit avec raideur de la pièce.

Il revint dix minutes plus tard. Habillé pour l'espace, il semblait de bonne humeur. Il sifflotait, mais s'interrompit en voyant le visage de la jeune femme ; il serra les lèvres. « Où est ma combinaison ?

— Je vais te la chercher. Laisse-moi te préparer quelque chose à manger.

— Tu sais que je ne supporte pas de telles accélérations l'estomac plein. Et pourquoi gaspiller trente dollars pour lancer une livre de plus ? »

Ainsi habillé d'un short, d'un tricot de corps, de sandales, d'une ceinture à poches, il était bon pour cinquante livres de bonus ; elle lui aurait bien répondu que le handicap d'une tasse de café et

d'un sandwich ne comptait pas, mais ce ne serait sans doute qu'une cause supplémentaire de mésentente.

Ils parlèrent peu. Quand le taxi se posa sur le toit, Jake l'embrassa et la pria de rester là. Elle obéit... jusqu'à ce qu'elle entende l'hélicoptère décoller. Alors elle monta sur le toit en terrasse et le regarda disparaître au loin.

Les voyageurs déplorent l'absence d'un service direct Terre-Lune, mais le saut de puce de quatre cent mille kilomètres exige trois types de fusées et deux changements en station spatiale, et ce pour une bonne raison : l'argent.

La Commission du Commerce a fixé le coût du trajet en trois étapes de la Terre à la Lune à trente dollars la livre de poids. Un service direct coûterait-il moins cher ? Un vaisseau conçu pour décoller de la Terre, opérer un atterrissage dans le vide sur la Lune, effectuer le voyage de retour et opérer un atterrissage atmosphérique emporterait tant d'équipement spécial à usage unique que même un tarif du transport à mille dollars la livre ne rentabiliserait jamais le parcours. Imaginez un engin qui combine un ferry, un métro et un ascenseur express...

Donc, la Translunaire utilise des fusées,

équipées pour le catapultage et munies d'ailes pour l'atterrissement, afin d'effectuer la terrible ascension depuis la Terre jusqu'à la station satellite Supra-New York. Le long trajet intermédiaire de cette dernière jusqu'au Terminal spatial en orbite autour de la Lune exige du confort, mais pas de train d'atterrissement. Le *Hollandais volant* et le *Philip Nolan* ne se posent jamais ; on les a même assemblés dans l'espace et ils ressemblent à des fusées ailées telles que la *Clochette* et la *Libellule* comme un train Pullman à un parachute.

Le *Follet* et le *Gremlin* ne servent qu'au bond du Terminal spatial à la Lune et vice versa... pas d'ailes, cocons d'accélération et de freinage, contrôle fractionnaire des fusées à haute puissance.

Les points de transbordement pourraient n'être que de simples cuves à air conditionné. Bien sûr, le Terminal spatial est une vraie ville, grâce aux échanges spatiaux avec Mars et Vénus, mais Supra-New York reste assez primitif, guère plus qu'une station-service et une salle d'attente doublée d'un restaurant. Il n'y a que cinq ans qu'on l'a équipé pour offrir aux passagers à l'estomac délicat le confort d'une gravité centrifuge de 1 G.

Pemberton subit la formalité de la pesée dans le bureau de l'astroport puis se hâta vers la *Clochette*, calée dans le berceau de la catapulte. Il se dépouilla de sa tenue, frissonna en la tendant au portier, se glissa dans l'appareil, gagna son hamac d'accélération et s'endormit ; l'ascension jusqu'à Supra-New York ne le concernait pas – son rôle commençait dans l'espace intersidéral.

Il s'éveilla en sentant dans toutes ses fibres la poussée de la catapulte et la ruée éprouvante pour les nerfs sur le flanc du Pike's Peak. Lorsque la *Clochette* entra en vol libre après avoir quitté la montagne à la verticale, Jake retint son souffle ; faute de mise à feu des moteurs, le pilote chargé de conduire l'engin de la Terre à l'espace devrait tenter de le guider en vol plané, puis de le poser par le seul secours de ses ailes.

Les fusées rugirent en temps voulu ; Jake se rendormit.

Lorsque la *Clochette* eut accosté Supra-New York, il se rendit à la salle de navigation stellaire de la station. Il se réjouit d'y trouver Shorty Weinstein de service comme calculateur. Jake se fiait à Shorty – ce qui vaut mieux quand la sécurité de votre vaisseau, de vos passagers et de votre carcasse dépend de ces calculs. Pour piloter, il

devait lui-même posséder des talents mathématiques au-dessus de la moyenne qui, tout limités qu'ils soient, lui permettaient d'apprécier le génie de ceux qui calculaient les orbites.

« Pilote acrobate Pemberton, plaie des voies spatiales... je vous salue ! » Weinstein lui tendit une feuille de papier.

Jake la parcourut et parut stupéfait. « Hé ! Shorty, vous avez commis une erreur.

— Quoi ? Impossible. Mabel ne se trompe jamais. » Weinstein désignait l'ordinateur d'astrogation géant qui occupait toute la surface du mur opposé.

« J'utilise le vous de politesse. Vous m'avez donné des repères faciles : "Véga, Antarès, Regulus." Mâchez le travail aux pilotes, votre guilde ne tardera pas à vous virer. » L'autre prit un air penaud, mais flatté. « À ce que je vois, je ne décolle que dans dix-sept heures. J'aurais pu monter par le transport de fret du matin. » Les pensées de Jake revinrent à Phyllis.

« L'ONU a annulé le voyage du matin.

— Oh... » Jake se tut ; Weinstein n'en savait pas plus long que lui. Peut-être le vol serait-il passé trop près d'un missile à tête nucléaire accomplissant sa ronde de gendarme autour de la

planète. L'état-major du Conseil de Sécurité ne fournissait aucun renseignement sur les secrets garantissant la paix du monde.

Il haussa les épaules. « Eh bien, si je dors, appelez-moi à H moins trois.

— Entendu. Votre bande sera prête. »

Durant le sommeil de Jake Pemberton, le Hollandais volant se glissa sans à-coup dans son berceau, accola ses sas à la station et débarqua les passagers et le fret en provenance de Luna City. À son réveil, les soutes de l'engin étaient en voie de remplissage, on faisait le plein de carburant, et les passagers montaient à bord. Il s'arrêta au comptoir radio de la poste, espérant une lettre de Phyllis. N'en trouvant pas, il se dit qu'elle avait dû l'adresser au Terminal spatial. Il entra dans le restaurant, acheta le fac-similé du *Herald Tribune* et s'installa d'un air résolu pour savourer les bandes dessinées et son petit déjeuner.

Un homme s'assit en face de lui et l'accabla de questions stupides sur les fusées ; pour couronner le tout, il se méprit sur la signification de l'insigne brodé de son maillot de corps et lui donna du « capitaine » gros comme le bras. Jake se hâta d'avaler son petit déjeuner pour échapper à ce raseur, passa prendre la bande de son pilote

automatique et monta à bord du *Hollandais volant*.

Après s'être présenté au capitaine, il gagna la salle de contrôle, flottant en apesanteur et se propulsant au moyen des poignées. Il boucla ses courroies dans le siège du pilote et commença son pointage.

Le capitaine Kelly flotta dans la pièce et prit l'autre siège pendant que Pemberton terminait ses vérifications sur le traceur balistique. « Une Camel, Jake ?

— Une autre fois. » Il poursuivit sa tâche. Kelly l'observait avec un léger pli au front. Comme du temps de Mark Twain à bord des bateaux à aube du Mississippi, le capitaine d'un vaisseau spatial est seul maître à bord et possède tout pouvoir sur l'équipage, le fret, les passagers, mais c'est le pilote qui décide en dernier ressort et légalement de la conduite du vaisseau, depuis le décollage jusqu'à la fin du parcours. Un capitaine peut refuser un pilote donné — rien de plus. Kelly effleura une feuille de papier placée dans sa pochette et rumina les mots qu'avait prononcés le psychiatre de la compagnie en la lui remettant.

« Je donne le feu vert à ce pilote, capitaine, mais rien ne vous oblige à l'accepter.

— Pemberton est un bon élément. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Le psychiatre songea à ce qu'il avait observé en se faisant passer pour un touriste idiot qui enquiquinait un inconnu durant son petit déjeuner. « Il est un peu plus asocial que ne le montre son dossier. Quelque chose le préoccupe. Pour l'instant, cela ne risque pas de nuire à son travail. Mais il faut le tenir à l'œil.

— Vous feriez le voyage avec lui aux commandes ?

— Si vous le souhaitez.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je le prends. Inutile d'embarquer un poids mort. »

Pemberton introduisit la bande de Weinstein dans le pilote-robot puis se tourna vers Kelly. « Contrôle paré, capitaine.

— Mise à feu dès que vous serez prêt, pilote. » Kelly se sentit soulagé en s'entendant prendre l'irrévocable décision.

Pemberton envoya à la station le signal de larguer les amarres. Une fois le vaisseau poussé de trois cents mètres par un vérin pneumatique, il resta à flotter, retenu par un simple filin, puis le pilote le braqua dans le sens de sa trajectoire en faisant tournoyer un volant sur roulement à billes

placé au centre de gravité de l'appareil. L'engin pivota lentement dans la direction opposée par la grâce de la Troisième Loi du mouvement de Newton.

Guidé par la bande, le pilote-robot inclina les prismes du périscope directionnel de telle sorte que Véga, Antarès et Regulus se superposent lorsque l'astronef pointait correctement ; Pemberton guida le grand navire sur ce cap... avec méticulosité ; une erreur d'une minute d'arc se solderait par une dérive de plus de trois cents kilomètres à l'arrivée.

Lorsque les trois images se confondirent en une tête d'épingle, il stoppa le volant et bloqua les gyroscopes. Il vérifia ensuite son cap par l'observation directe de chacune des étoiles, tout comme un navigateur maritime à l'aide de son sextant, mais avec des instruments d'une précision incomparable. Ceci ne lui apprenait rien quant à la justesse de la trajectoire calculée par Weinstein – il devait la prendre pour parole d'évangile – mais du moins était-il assuré que le robot et sa bande de programme se comportaient comme prévu. Satisfait, il décrocha le dernier filin.

Sept minutes – Pemberton actionna le commutateur permettant au pilote-robot de

procéder à la mise à feu quand son chronomètre le lui ordonnerait. Il attendit, les mains sur les commandes manuelles, prêt à prendre le relais si le robot le lâchait, et il sentit monter en lui le vieux, l'inévitable trac.

Pendant la poussée d'adrénaline qui étirait sa perception du temps et lui faisait battre le sang aux oreilles, son esprit revenait obstinément à Phyllis.

Il s'avoua qu'elle traversait une rude épreuve... les hommes de l'espace ne devraient pas se marier. Bien sûr, elle ne mourrait pas de faim si par hasard il manquait un atterrissage ; mais une fille ne cherche pas la sécurité, elle veut un mari... H moins six minutes.

S'il parvenait à décrocher un poste de titulaire sur une ligne régulière, elle pourrait vivre à bord du Terminal spatial.

Mauvaise solution. Les femmes oisives du Terminal tournaient mal. Phyllis ne deviendrait pas une épave, ne chercherait pas une consolation dans l'alcool ; simplement, elle perdrat la raison.

Encore cinq minutes... Pour sa part, le Terminal ne lui plaisait guère. Ni l'espace ! *Le romanesque du voyage interplanétaire* – ça faisait joli sur les prospectus, mais il connaissait la réalité. Un

travail comme un autre. Monotone. Pas de paysage. Du boulot par à-coups, des attentes fastidieuses. Aucune vie de famille.

Pourquoi ne pas trouver un emploi honnête qui lui permettrait de coucher tous les soirs chez lui ?

Pourquoi ? Parce qu'il était un jockey de l'espace, et qu'il était trop vieux pour changer.

Quelle chance avait un homme marié, la trentaine, habitué à dépenser, de se reconvertis ? (Quatre minutes.) Il aurait bonne mine de s'improviser vendeur d'hélicoptères à la commission, à présent, non ?

Il pourrait peut-être acheter un bout de terre irriguée et... À ton âge, mon gars ! Tu t'y connais, en agriculture ? Autant demander à une vache d'extraire une racine cubique ! Non, il avait tracé sa voie en choisissant les fusées au cours de ses études. Si seulement il avait opté pour l'électronique ou accepté la bourse du démobilisé... Trop tard. Au sortir de l'armée, il était entré chez Harriman, à la branche des Exploitations lunaires, pour le transport du minerai, ce qui avait décidé de son destin.

« Où en est-on ? » Kelly paraissait nerveux.

« H moins deux minutes et quelque. » Bon sang ! Kelly connaissait assez bien son affaire pour

s'abstenir de parler au pilote juste avant la mise à feu.

Il jeta un dernier regard dans le périscope. Antarès semblait avoir dérivé. Il débloqua le gyroscope, braqua et lança le volant avant de freiner furieusement pour l'arrêter un instant plus tard. L'image avait repris la taille d'une pointe d'épingle. Il aurait été incapable d'expliquer ses gestes ; c'était de la virtuosité, une jonglerie précise, très au-delà du livre de cours et de la salle de classe.

Vingt secondes... Sur le cadran du chronomètre, des perles de lumière comptaient les secondes tandis qu'il bandait ses muscles, prêt à déclencher la mise à feu manuellement, voire à tout déconnecter pour annuler le départ s'il le jugeait nécessaire. Une décision trop prudente risquait de décider la Lloyds' à révoquer sa police ; une action téméraire pouvait lui coûter sa licence ou même la vie – sans parler de celle des autres.

Mais il ne pensait ni aux assureurs, ni aux licences, ni même aux vies. À vrai dire, il ne pensait pas du tout ; il sentait, il sentait le vaisseau, comme si ses extrémités nerveuses en rejoignaient tous les organes. Cinq secondes... trois... deux... une...

Il appuyait sur le bouton de mise à feu manuelle quand le rugissement parvint à ses oreilles.

Kelly se détendit dans la gravité artificielle produite par l'accélération, et observa. Pemberton s'activait avec économie : il consultait les cadrans, notait l'heure, vérifiait sa progression par le biais de l'écho radar que renvoyait Supra-New York. Les chiffres de Weinstein, le pilote-robot, le vaisseau même... tout tournait rond.

Quelques minutes plus tard, l'instant critique où le robot devait couper les réacteurs approchait. Pemberton posa son doigt sur le coupe-circuit manuel, tout en partageant son attention entre l'écran radar, l'accéléromètre, le périscope et le chronomètre. Ils fonçaient, poussés par les réacteurs ; une fraction de seconde plus tard, le vaisseau se trouva en orbite libre, plongeant sans bruit vers la Lune. L'homme et le robot étaient si synchrones que Pemberton lui-même ignorait lequel des deux avait coupé les fusées.

Il jeta un nouveau regard au tableau de bord, puis déboucla son harnais. « Et si vous m'offriez cette cigarette, maintenant, capitaine ? Vos passagers peuvent détacher leur ceinture. »

*

On n'a pas besoin d'un copilote dans l'espace, et la plupart des pilotes aimeraient mieux partager une brosse à dents qu'un poste de commande. Le pilote travaille environ une heure au moment de la mise à feu, autant à l'arrivée, et il fainéante dans l'intervalle, à part quelques vérifications et corrections de routine. Pemberton se prépara à passer cent quatre heures à manger, lire, rédiger des lettres et dormir – surtout dormir.

Lorsque la sonnerie le réveilla, il vérifia le cap du vaisseau, puis écrivit à sa femme. *Ma chère Phyllis, commença-t-il. Je comprends ta déception pour ta soirée perdue. Moi aussi j'étais déçu. Mais prends patience, chérie. Bientôt je devrais obtenir un poste sur les lignes régulières. Dans moins de dix ans je pourrai faire valoir mes droits à la retraite, et on aura le loisir de rattraper le temps perdu. Je sais que c'est dur de...*

Le circuit phonique intervint. « Jake, arborez votre visage du dimanche. J'amène un visiteur au poste de commande.

— Pas de visiteurs dans le poste de commande, capitaine.

— Voyons, Jake. Cette tête de lard porte une lettre du Vieil Harriman lui-même. *Prière de lui donner toutes facilités*, et ainsi de suite. »

Pemberton réfléchit vite. Il pouvait refuser – mais ce serait stupide de vexer le grand patron. « Entendu, capitaine. Mais que ça ne s'éternise pas. »

Le visiteur était un homme jovial, massif – Jake lui attribua trente kilos de handicap. Derrière lui apparut un modèle réduit du personnage, treize ans, sexe masculin ; il passa la porte comme une flèche et piqua droit sur le tableau de bord. Pemberton le saisit par le bras et se contraignit à parler aimablement. « Accrochez-vous à cette main courante, jeune homme. Il ne faudrait pas que vous vous bosseliez le crâne.

— Lâchez-moi ! Papa... dis-lui de me lâcher. »

Kelly s'interposa. « Je crois qu'il ferait bien de se tenir, monsieur le juge.

— Hmm... euh... très bien. Obéis au capitaine, Junior.

— Oh ! flûte, papa !

— Monsieur le juge Schacht, voici Pemberton, premier pilote, enchaîna aussitôt Kelly. Il va vous faire la visite.

— Enchanté, pilote. Trop aimable de votre part,

cela va sans dire.

— Qu'aimeriez-vous voir, monsieur le juge ? s'enquit Jake.

— Ceci et cela. C'est plutôt pour le gosse... son premier voyage. Pour ma part, je suis un vieux matelot... je dois avoir plus d'heures de vol que la moitié de votre équipage. » Il rit. Pemberton s'abstint de l'imiter.

« Il n'y a pas grand-chose à voir en chute libre.

— Aucun problème. Nous allons nous installer... n'est-ce pas, capitaine ?

— Je veux m'asseoir sur le siège de pilotage », annonça le jeune Schacht.

Pemberton grimaça. Kelly intervint précipitamment : « Jake, voulez-vous bien montrer les commandes à ce jeune homme ? Puis nous partirons.

— Pas la peine qu'il m'explique. Je sais tout. J'appartiens aux Jeunesse spatiales américaines... vous voyez mon insigne ? » Le garçon se propulsa vers le tableau de bord.

Pemberton le saisit, le mena jusqu'au siège du pilote et l'y assit avant de le harnacher. Après quoi il bascula le commutateur général du panneau.

« Qu'est-ce que vous trafiquez ?

— J'ai coupé les circuits des commandes pour pouvoir les expliquer.

— Vous n'allumez pas les réacteurs ?

— Non. » Jake décrivit l'usage et la fonction de chaque bouton, cadran, commutateur, instrument de mesure et de visée.

Junior se trémoussa. « Et les météores ?

— Oh ! eux... Ils ne présentent guère de danger... peut-être une collision sur cinq cent mille trajets Terre-Lune. Les météores sont rares.

— Et si c'est votre jour ? Vous buvez la tasse ?

— Pas du tout. Le radar anti-collision surveille huit cents kilomètres à la ronde. Si un objet conserve un cap régulier durant trois secondes, un dispositif automatique déclenche la mise à feu. Un signal retentit pour permettre à chacun de prendre un appui solide, puis une seconde plus tard... *Boum !* On dégage en vitesse.

— Tiré par les cheveux, votre truc. Tiens, je vais vous raconter comment le commodore Cartwright a fait dans *Les Destructeurs de comètes*...

— Ne touchez pas aux commandes !

— Il ne vous appartient pas, ce vaisseau. Mon père dit que...

— Hé, Jake ! » À l'appel de son nom, il se

retourna comme un poisson pour se trouver face à face avec Kelly. « Le juge Schacht aimerait savoir... »

Du coin de l'œil, Pemberton vit le garçon tendre la main vers le panneau. Il virevolta, ouvrit la bouche pour pousser un cri ; l'accélération le balaya tandis que les réacteurs rugissaient dans ses oreilles.

Un vieux routier de l'espace sait se rattraper quand intervient un passage inopiné de l'apesanteur à l'accélération. Mais Jake avait tenté de saisir le jeune garçon au lieu de chercher un point d'ancrage. Projeté en arrière et vers le bas, il se contorsionna pour éviter Schacht, heurta de la tête le chambranle de la porte étanche restée ouverte au-dessous de lui et tomba assommé sur le pont inférieur.

*

Kelly le secouait. « Vous n'avez pas de mal, Jake ? »

Il se redressa sur son séant. « Ça va. » Puis il perçut le bruit de tonnerre, la vibration des tôles du pont. « Les réacteurs ! Il faut les couper ! »

Il écarta Kelly, fonça dans le poste de

commande, écrasa le bouton. Dans le silence retentissant, ils se retrouvèrent en apesanteur.

Jake se retourna, déboucla les sangles du jeune Schacht et le tendit à bout de bras dans la direction de Kelly. « Capitaine, s'il vous plaît, sortez-moi cette catastrophe ambulante de mon poste de commande.

— Lâchez-moi ! Papa... il va me faire mal ! »

Schacht aîné se hérissa aussitôt. « Que signifie ? Lâchez mon fils !

— Votre cher rejeton a mis les réacteurs en marche.

— Junior... tu as fait ça ? »

Le gamin baissa les yeux. « Non, papa... c'était un météore. »

Schacht parut perplexe. Pemberton pouffa. « Je venais de lui dire que le radar peut rallumer les réacteurs pour éviter un météore. Il ment. »

Schacht se livra au processus mental appelé « prendre un parti », puis il répondit : « Junior ne ment jamais. En tant qu'adulte, vous devriez avoir honte d'accabler un jeune garçon sans défense. Je signalerai votre conduite, monsieur. Viens, Junior. »

Jake le saisit par le bras. « Capitaine, je

demande que l'on photographie les commandes afin d'y relever les empreintes digitales, avant que cet homme sorte. Ce n'était pas un météore ; les commandes étaient coupées jusqu'à ce que ce garçon les réactive. Et le circuit anti-collision émet un signal d'alarme. »

Schacht prit un air prudent. « C'est ridicule. Je me suis borné à relever un propos diffamatoire à rencontre de mon fils. Aucun dommage n'a été causé.

— Aucun dommage, hein ? Et les bras cassés ? ou les coussins rompus ? Et le carburant gaspillé, autre celui qu'on brûlera pour ramener le vaisseau sur son cap ? Est-ce que vous savez, monsieur le *vétéran de l'espace*, ce que vaudra ce peu de carburant quand il faudra régler notre orbite sur celle du Terminal, si jamais il nous fait défaut ? Pour sauver le vaisseau, on devra peut-être jeter du fret à soixante mille dollars la tonne... et je ne compte que les frais de transport ! Ce relevé d'empreintes dira à qui la Commission du Commerce imputera la dépense. »

*

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Kelly, inquiet,

demandea : « Vous n'allez pas vraiment devoir délester du fret ? Il vous reste une réserve de manœuvre ?

— Il ne reste peut-être même pas de quoi atteindre le Terminal. Pendant combien de temps est-ce que les réacteurs ont fonctionné ? »

Le capitaine se gratta la tête. « J'étais aussi dans le cirage.

— Ouvrons l'accélérogramme et jetons un coup d'œil. »

Le visage de Kelly s'éclaira. « Excellente idée ! Si ce sale gosse n'a pas gâché trop de combustible, il nous suffira de virer bord sur bord. »

Jake secoua la tête. « Vous oubliez le changement de rapport de masse.

— C'est vrai ! » L'autre parut embarrassé. Le rapport de masse... Sous accélération, le vaisseau perdait le poids du carburant brûlé. La poussée restait constante ; la masse propulsée se réduisait à mesure. Le retour à la position, à la trajectoire et à la vitesse correctes devenait un problème de balistique d'une extrême complexité. « Tout de même, vous y arriverez, n'est-ce pas ?

— Il faudra bien. Mais j'aimerais avoir Weinstein à bord. »

Kelly alla s'informer de ses passagers ; Jake se

mit au travail. Il vérifia sa position par observation astronomique et radar. Celui-ci fournit rapidement les trois facteurs, mais avec une précision limitée. Les visées prises sur le Soleil, la Lune et la Terre lui fournirent sa position sans le renseigner sur sa trajectoire et sa vitesse à ce moment – et il n'avait plus le temps de prendre une seconde série de visées dans ce but.

L'estime lui fournit une position approchée par l'addition des prévisions de Weinstein aux effets calculés de l'intervention du jeune Schacht et recoupa les observations radar et visuelles, mais il ignorait toujours s'il se trouvait sur la trajectoire correcte et s'il serait en mesure d'atteindre sa destination. Il devait à présent le déterminer, et vérifier si le carburant qui lui restait lui permettrait de freiner sa vitesse et d'épouser l'orbite du Terminal.

Dans l'espace, il ne sert à rien d'arriver au but si on dépasse ce dernier en fonçant à plusieurs kilomètres à la seconde, ou même en se traînant à quelques centaines de kilomètres à l'heure.

Avec obstination, il entreprit de jauger la meilleure façon d'effectuer la manœuvre au plus serré, mais son minuscule calculateur électronique Marchant ne pouvait guère égaler l'ordinateur

géant IBM de Supra-New York. Et il n'était pas Weinstein. Trois heures plus tard, il tenait un début de réponse. Il appela Kelly. « Capitaine ? Vous pouvez commencer par balancer Schacht & fils.

— Ça me plairait assez. Aucune issue, Jake ?

— Je ne peux pas vous promettre d'amener votre vaisseau à bon port sans jeter du lest. Mieux vaut procéder tout de suite, avant la mise à feu. Ce sera plus économique. »

Kelly hésita ; il aurait éprouvé autant de joie si on lui avait demandé de se couper une jambe. « Donnez-moi le temps de trier le fret à jeter par-dessus bord.

— Soit. » Pemberton retourna tristement à ses chiffres, espérant découvrir une erreur providentielle, puis se ravisa. Il contacta la salle radio. « Passez-moi Weinstein à Supra-New York.

— Hors de portée normale.

— Je sais. C'est le pilote qui parle. Priorité absolue, raisons de sécurité – urgent. Braquez un faisceau étroit sur la station et prenez-en soin.

— Euh... à vos ordres, monsieur. Je vais essayer. »

Weinstein manifesta des doutes. « Diable, Jake, je ne peux pas piloter à votre place.

— Bon sang, vous pouvez résoudre les problèmes pour moi !

— À quoi servirait une précision à la septième décimale quand on dispose de données approximatives ?

— Bien sûr, bien sûr. Mais vous connaissez mes instruments et à peu près les limites de mes compétences. Donnez-moi une meilleure réponse.

— Je vais essayer. » Il rappela quatre heures plus tard. « Jake ? Voilà le topo : utiliser les rétrofusées pour ralentir jusqu'à la vitesse voulue, puis opérer des corrections latérales pour la position, c'est orthodoxe mais peu économique. J'ai donc obtenu de Mabel une solution ne demandant qu'une seule manœuvre.

— Parfait !

— Ne vous emballez pas. Ce procédé économise du carburant... mais pas assez. Impossible de retrouver votre trajectoire initiale et de vous synchroniser ensuite sur le Terminal sans jeter du lest. »

Jake prit le temps d'accepter l'inévitable, puis dit : « Je préviens Kelly.

— Une minute. Essayez ceci : reprenez tout depuis le début.

— Hein ?

— Traitez la question comme s'il s'agissait d'un problème tout nouveau. Oubliez l'orbite enregistrée sur la bande. À partir de vos trajectoire, vitesse et position actuelles, calculez l'orbite la plus économique pour vous synchroniser avec celle du Terminal. Bref, changez de cap. »

Pemberton se sentit tout bête. « Je n'y avais pas pensé.

— Bien sûr que non. Avec votre petit calculateur de bord, il vous faudrait trois semaines. Vous êtes prêt à enregistrer ?

— Oui.

— Voici vos éléments. » Weinstein se mit à les dicter.

Lorsqu'il les eut répétés, Jake demanda : « Et ça m'amènera à bon port ?

— Possible. Si les données que vous m'avez fournies ont la précision la plus grande que vous puissiez atteindre, si vous arrivez à suivre les instructions aussi fidèlement qu'un robot, si vous pouvez déclencher la mise à feu et opérer le contact avec une précision telle qu'aucune correction accessoire ne sera plus nécessaire, alors peut-être que vous toucherez au but. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite bonne chance. » Une

réception défectueuse noya leurs adieux.

Il contacta Kelly. « Ne jetez rien, capitaine. Demandez aux passagers de s'attacher. Préparez-vous à la mise à feu. H moins quatorze minutes.

— Très bien, pilote. »

*

Le nouveau départ effectué et vérifié, il se retrouva avec du temps libre. Il reprit sa lettre inachevée, la lut puis la déchira et recommença.

Phyllis chérie, écrivit-il, j'ai réfléchi durant le trajet et je m'aperçois que je me suis montré tête comme une mule. Qu'est-ce que je fabrique ici ? J'aime ma maison. J'aime voir ma femme.

Pourquoi risquer ma vie, et ta tranquillité d'esprit, pour trimballer de la ferraille de rebut dans le ciel ? Pourquoi attendre près du téléphone afin de chaperonner des têtes de lard jusqu'à la Lune – des imbéciles incapables de piloter une barque et qui auraient bien mieux fait de rester au coin du feu, les pieds dans leurs pantoufles ?

Pour l'argent, bien entendu. Jusqu'à présent, j'ai eu peur de risquer un changement de

situation. Je ne retrouverai pas un autre emploi où je gagnerai seulement la moitié de mon salaire actuel, mais si tu veux tenter l'aventure, je redeviens un rampant et on repart à zéro. Avec tout mon amour.

JAKE

Il rangea sa lettre, s'endormit, et rêva qu'on avait logé une troupe entière des Jeunesses spatiales dans son poste de commande.

*

Un gros plan de la Lune constitue une attraction touristique que surpasse seul le panorama du globe terrestre vu de l'espace. Pourtant, Pemberton insista pour que tous les passagers bouclent leurs harnais de siège durant la trajectoire d'approche vers le Terminal. Avec le peu de combustible dont il disposait pour ses manœuvres, il refusait de modifier ses mouvements pour flatter les amateurs de points de vue.

Au détour de la Lune, le Terminal surgit – seulement sur l'écran radar, car le vaisseau approchait à reculons. Après chaque freinage, Jake

consultait le radar, puis comparait sa trajectoire et celle tracée selon les chiffres de Weinstein – un œil sur le chronomètre, un autre sur le viseur, un troisième sur la courbe tracée sur le papier et un quatrième sur la jauge de combustible.

« Alors, Jake ? dit Kelly qui bouillait sur place. On y arrive ?

— Comment le savoir ? Préparez-vous à délester. » Ils étaient convenus de jeter l'oxygène liquide, puisqu'on pouvait le laisser s'échapper à l'extérieur par les conduites sans autre manipulation.

« Ne dites pas une chose pareille, Jake.

— Je ne dirai rien si je peux me débrouiller autrement. » De nouveau, ses doigts volaient sur les commandes ; le rugissement des réacteurs noya sa phrase. Lorsque le silence revint, le circuit radiophonique de manœuvre l'appelait.

« Ici le Hollandais volant, le pilote à l'appareil, cria Jake en réponse.

— Ici le contrôle du Terminal. Supra signale que vous êtes à sec.

— C'est exact.

— N'approchez pas. Synchronisez votre vitesse à distance. On enverra un vaisseau de transfert pour vous ravitailler et recueillir vos passagers.

— Je crois que je peux réussir mon coup.
— N'essayez pas. Attendez le ravitaillement.
— Arrêtez de me dire comment piloter mon vaisseau ! » Pemberton coupa la communication, puis scruta le tableau de bord en sifflotant d'un air morose.

« Vous allez tenter la manœuvre malgré tout, Jake ? demanda Kelly.

— Hmm... non. Je ne peux pas risquer de percuter le Terminal, pas avec des passagers. Mais je refuse de me synchroniser à quatre-vingts kilomètres au large et attendre qu'on vienne me prendre en charge. »

Il visa un point tangent à l'orbite du Terminal, à l'estime, car les chiffres de Weinstein ne signifiaient plus rien à présent. Trajectoire parfaite : il n'eut pas à dépenser de précieux carburant en corrections de dernière minute pour éviter la collision. Une fois assuré de longer la station sans autre intervention, il freina de nouveau. Il tendait la main pour couper les réacteurs lorsqu'ils toussèrent, crachotèrent et se turent.

Le *Hollandais volant* flottait dans l'espace à cinq cents mètres au large du Terminal, en orbite synchrone.

Jake alluma la radio. « Terminal, paré à haler mon filin. J'accoste. »

*

Il avait rédigé son rapport, pris une douche et se dirigeait vers le bureau de poste pour expédier sa lettre par radiostat quand le haut-parleur le convoqua chez le commodore-pilote. Oh ! oh ! se dit-il, Schacht a rameuté les galons.

Il se présenta avec raideur. « Premier pilote Pemberton, monsieur. »

Le commodore Soames leva les yeux. « Pemberton... Ah ! oui. Bon, vous détenez deux licences, espace-espace et atterrissage hors atmosphère. »

Ne tournons pas autour du pot, se dit Jake. « Je n'ai pas d'excuses à faire valoir pour ce qui s'est passé. Si on n'approuve pas la façon dont je dirige mon poste de commande, je peux donner ma démission.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Je... euh... Vous n'avez pas reçu une plainte d'un passager ?

— Ah ! ça. » Soames écarta cette affaire d'un

geste. « Oui, il est venu ici. Mais j'ai aussi reçu le rapport de Kelly, celui de votre chef mécanicien, et une note de Supra-New York. Du pilotage de grande classe, Pemberton.

— Vous voulez dire qu'il n'y a pas de blâme de la part de la Compagnie ?

— Quand ai-je manqué de soutenir mes pilotes ? Vous avez eu raison ; à votre place, j'aurais jeté ce type par le sas. Parlons plutôt de choses sérieuses : vous figurez sur le rôle espace-espace, mais je dois envoyer un vaisseau spécial à Luna City. Vous acceptez de le piloter, pour me rendre service ? » Pemberton hésita. « On destine l'oxygène que vous avez évité de délester à Recherches cosmiques. Les joints du tunnel nord ont sauté, et ils en ont perdu des tonnes. Résultat, chômage technique – et cent trente mille dollars par jour de frais généraux, de salaires et de pénalités de retard. Le *Gremlin* est ici, mais il nous manque un pilote d'ici l'arrivée du *Follet*... sauf si vous acceptez.

— Enfin, je... commodore, vous ne pouvez risquer la vie de passagers dans un atterrissage effectué par mes soins. Je suis rouillé ; j'aurais besoin d'un recyclage et d'un examen complet.

— Pas de passagers, ni d'équipage, ni de

capitaine – vous risquez votre peau, point final.

— J'accepte. »

Vingt-huit minutes plus tard, enclos dans la coque laide mais puissante du *Gremlin*, il prenait le départ. Une solide poussée pour annuler la vitesse orbitale et laisser tomber le vaisseau vers la Lune, ensuite il n'avait plus de souci à se faire avant de devoir se poser.

Il se sentait bien, jusqu'à ce qu'il sorte de sa poche deux lettres, une qu'il avait omis d'expédier et l'autre de Phyllis, qu'on lui avait remise au Terminal.

La lettre de Phyllis était tendre... et superficielle. Aucune allusion à son départ subit ; elle semblait ignorer complètement sa profession. L'épître était un modèle de correction et pourtant elle ne laissait pas de le préoccuper.

Il déchira les deux et en commença une nouvelle qui disait notamment :

Tu ne me l'as jamais avoué en face, mais tu m'en veux pour mon métier.

Je dois travailler pour assurer notre existence. Toi aussi tu as ton travail. Il est vieux comme le monde et les femmes l'ont accompli au long des siècles, traversant les plaines en chariots

couverts, attendant le retour des bateaux partis pour la Chine, ou autour des puits de mine après un coup de grisou – donnant à leur homme un baiser d'adieu avec le sourire et s'occupant de lui au foyer.

Tu as épousé un spatial, et donc une partie de ton travail consiste à accepter joyeusement ma profession. Je pense que tu y parviendras lorsque tu t'en rendras compte. Je l'espère, car la façon dont les choses ont tourné ces derniers temps ne peut nous satisfaire ni l'un ni l'autre.

Crois-moi, je t'aime.

JAKE

Il continua à ruminer jusqu'au moment de préparer le vaisseau pour l'approche. De trente kilomètres à quinze cents mètres d'altitude, il laissa le robot se charger du freinage, puis il passa en manuel tandis que la descente se poursuivait avec lenteur. Un atterrissage parfait hors atmosphère représentait l'inverse du décollage d'un missile – une chute libre, puis une longue décharge des réacteurs, terminée par une prise de contact avec le sol à une vitesse nulle.

Quarante secondes plus tard, alors qu'il tombait à un peu plus de deux cent vingt

kilomètres à l'heure, il vit dans ses périscopes les tours statiques de trois cents mètres de haut. À quatre-vingt dix mètres, il enclencha une poussée de 5 G pendant plus d'une seconde, la coupa, puis retint le vaisseau à l'aide d'un sixième de G, correspondant à la gravité lunaire. Il réduisit cette valeur peu à peu, avec un sentiment de bonheur.

Le *Gremlin* demeura suspendu sur son panache brillant, qui éclaboussait le sol de la Lune, puis se posa sans une secousse.

*

L'équipe au sol prit la relève ; un véhicule étanche conduisit Pemberton à l'entrée du tunnel. Une fois à l'intérieur de Luna City, il reçut un appel avant même d'avoir terminé de rédiger son rapport. Lorsqu'il prit la communication, il vit Soames lui sourire sur l'écran. « J'ai tout vu par le biais de la caméra du terrain, Pemberton. Vous n'avez aucun besoin d'un cours de recyclage. »

Jake rougit. « Je vous remercie, monsieur.

— À moins que vous ne teniez absolument à demeurer au service espace-espace, je peux vous affecter à la ligne régulière de Luna City. Vous préféreriez habiter ici ou à Luna City ? Si toutefois

vous acceptez. »

Il s'entendit répondre : « Luna City.
J'accepte. »

*

Il déchira sa lettre en pénétrant dans le bureau de poste. Au guichet du téléphone, il s'adressa à une blonde en scaphandre lunaire bleu. « Passez-moi Mme Jake Pemberton, Banlieue six quatre zéro trois, Dodge City, Kansas, s'il vous plaît. »

Elle le dévisagea. « On ne regarde jamais à la dépense, chez les pilotes !

— Parfois, un appel ne coûte pas grand-chose. Pressons, d'accord ? »

*

Phyllis réfléchissait à la lettre qu'elle se reprochait de n'avoir pas rédigée plus tôt. Elle trouvait plus facile de dire par écrit qu'elle ne se plaignait pas de la solitude ni du manque de distractions, mais qu'elle ne pouvait supporter de trembler toujours pour sa sécurité. Pourtant, elle reculait face à la conséquence logique de cet état

de choses. Était-elle prête à renoncer entièrement à lui s'il refusait de renoncer à l'espace ? Elle n'en savait vraiment rien... Elle accueillit la sonnerie du téléphone avec gratitude.

L'écran demeura vide. « Appel à longue distance, dit une voix fluette. Ici Luna City. »

La crainte lui étreignit le cœur. « Phyllis Pemberton à l'appareil. »

Un délai interminable : les ondes mettaient près de trois secondes, elle le savait, pour effectuer l'aller-retour, mais elle ne s'en souvint pas sur l'instant, et cette précision ne l'aurait pas rassurée. Elle ne voyait qu'un foyer brisé, elle-même sous des voiles de veuve, et son Jake bien-aimé mort dans l'espace.

« Mme Jake Pemberton ?

— Oui, oui ! Parlez. » Une autre attente. L'avait-elle mis de mauvaise humeur, prêt à courir des risques inutiles, le jugement altéré ? Était-il mort là-haut, en se souvenant qu'elle lui avait fait une scène parce qu'il la laissait pour rejoindre son travail ? Avait-elle failli à son rôle d'épouse quand il avait le plus besoin d'elle ? Jake n'était pas de ces fils à maman qu'on tient en laisse avec le cordon d'un tablier. Alors, pourquoi avait-elle voulu se l'attacher ainsi ?

Il y eut une autre voix, qui lui ramollit les jambes. « C'est toi, ma douce ?

— Oui, mon chéri, oui ! Qu'est-ce que tu fais sur la Lune ?

— C'est une longue histoire. À un dollar la seconde, elle attendra. Voilà ce que je veux savoir : tu acceptes d'habiter Luna City ? »

Au tour de Jake d'endurer l'inévitable délai. Phyllis lanternait-elle, sans pouvoir se décider ? Enfin il l'entendit répondre : « Bien sûr, chéri. Quand dois-je partir ?

— Dès que... Dis donc, tu ne demandes même pas *pourquoi* ? »

Elle faillit répondre qu'elle s'en moquait, puis se ravisa. « Oui, dis-moi. » Le décalage subsistait, mais ni l'un ni l'autre ne s'en préoccupait. Il lui apprit la nouvelle et ajouta : « File à Colorado Springs demander à Olga Pierce de régler la paperasse pour toi. Tu as besoin de mon aide pour les malles ? »

Un instant de réflexion. S'il avait eu l'intention de rentrer, il n'aurait pas posé la question. « Non, je me débrouillerai.

— Brave fille. Je t'enverrai une longue lettre par radiostat, en t'indiquant ce qu'il faut emporter. Je t'aime. À bientôt !

— Oh ! je t'aime aussi. Au revoir, mon chéri. »

Pemberton sortit de la cabine en sifflotant. Une fille bien, sa Phyllis ! Elle avait du cran. Il se demanda pourquoi il avait douté d'elle.

Requiem

Au sommet d'une colline, aux Samoa, se trouve une tombe¹. Sur la pierre sont inscrits ces mots :

*Sous le vaste ciel étoilé,
Creuse ma tombe et laisse-moi reposer.
Gai j'ai vécu, et gai je meurs,
Et voilà que je m'étends de bon cœur !*

*Voici les vers qu'il faut graver :
« Il repose là où il l'a tant souhaité,
Marin, de la mer revenu,
Chasseur, des collines redescendu. »*

Ces vers figurent sur une autre tombe – gravés

¹ Il s'agit de celle de l'écrivain anglais Stevenson, et les vers qui y sont gravés proviennent de son poème précisément intitulé *Requiem*. (N.d.E.)

au stylet sur une plaque d'aluminium arrachée à une bouteille d'air comprimé et fixée au sol par un couteau fiché en terre.

*

Pour une foire, ça n'avait rien d'une réussite. Les courses de trot ne promettaient guère, même si plusieurs chevaux étaient annoncés comme de la lignée de Dan Patch. Les tentes et les baraques couvraient à peine le champ de foire, et les aboyeurs semblaient découragés.

Le chauffeur de D.D. Harriman ne voyait aucune raison de s'arrêter là. On les attendait à Kansas City pour une réunion d'administrateurs. De fait, seul Harriman y était attendu. Le chauffeur avait des motifs personnels de se presser, motifs à chercher du côté des tripots de la 18^e Rue. Or, non seulement le patron s'était arrêté, mais il flânait.

Au-delà du champ de courses, une oriflamme et un arc triomphal de calicot décoraient l'entrée d'un vaste enclos. Des lettres rouge et or proclamaient :

Entrée de la
FUSÉE LUNAIRE !!!
Démonstrations de vol réel
deux fois par jour
Le modèle EXACT utilisé par le premier homme
à avoir atteint la LUNE !!!
Vous pouvez y monter ! 50,00 \$

Un gosse de neuf ou dix ans se tenait devant l'entrée les yeux écarquillés, à regarder les affiches.

« Tu veux voir la fusée, fiston ? »

Les yeux du gosse brillèrent. « Oh ! oui, m'sieur, vous parlez !

— Moi aussi. Viens. » Harriman paya un dollar pour deux tickets roses qui donnaient le droit d'entrer dans l'enclos et d'examiner la fusée. Le gosse se saisit du sien et fila devant avec l'impétuosité de la jeunesse. Harriman étudia d'un œil professionnel les lignes courbes et ramassées de la fusée, qui était du type à un seul réacteur avec commandes fractionnaires à mi-corps. Derrière ses lunettes, il loucha sur le nom peint en or sur le vermillon du fuselage : la *Sans-Souci*. Il donna encore vingt cents pour pénétrer dans le poste de commande.

Une fois ses yeux accoutumés à la demi-obscurité régnant dans le poste (à cause des filtres à radiations placés devant les hublots), son regard caressa amoureusement les commandes du pupitre et le demi-cercle de cadrants qui le surmontait. Chaque accessoire à sa place. Il les connaissait tous – par cœur.

Tandis qu'il rêvait sur le tableau de bord, une joie chaude débordait de son cœur dans ses veines. Le pilote entra et lui toucha le bras.

« Désolé, monsieur. On doit larguer les amarres pour le décollage.

— Hein ? » Harriman tressaillit, puis regarda son interlocuteur. Un beau gars, la tête carrée, les épaules larges, les yeux hardis, la bouche un peu molle mais le menton ferme. « Oh ! excusez-moi, capitaine.

— Y a pas de dérangement.

— Dites, capitaine... euh...

— McIntyre.

— Capitaine McIntyre, vous pourriez prendre un passager ? » Le vieil homme se pencha, anxieux, vers son cadet.

« Bien sûr, si vous voulez. Suivez-moi. » Il introduisit Harriman dans une baraque marquée *Bureau*, près de l'entrée. « Doc, un passager pour

l'examen. »

Harriman parut étonné, mais laissa le toubib approcher un stéthoscope de sa maigre poitrine, l'ausculter, et enfin lui prendre sa tension. Quand l'autre ôta le bracelet pneumatique, il jeta un regard à McIntyre et secoua la tête.

« Alors, doc, c'est non ?

— Tout juste, capitaine. »

Harriman les regarda tour à tour. « Mon cœur va très bien. C'est juste un souffle. »

Le médecin haussa les sourcils. « Vraiment ? Votre cœur n'est pas tout. À votre âge, les os sont fragiles pour courir le risque d'un décollage.

— Désolé, monsieur, ajouta le pilote, mais l'association de la Foire du comté de Bates paie ce toubib pour veiller à ce qu'on n'emmène personne qui risquerait de ne pas supporter l'accélération. »

Le dos du vieil homme se voûta misérablement. « Je m'y attendais.

— Désolé, monsieur. » McIntyre sortit, mais Harriman le suivit.

« Excusez-moi encore, capitaine.

— Oui ?

— Vous dîneriez avec moi après votre vol, ainsi que votre mécanicien ? »

Le pilote le regarda d'un air interrogateur.
« Pourquoi pas ? Merci bien. »

*

« Capitaine McIntyre, je ne comprends pas comment on peut abandonner la ligne Terre-Lune. » Le poulet frit, les biscuits chauds, un salon particulier du meilleur hôtel qu'offrait la petite ville de Butler, du Hennessy trois étoiles et des Corona avaient eu tôt fait de nouer des liens entre les trois hommes.

« Ma foi, ça ne me plaisait pas.

— Allons, Mac, ne nous la fais pas... tu sais très bien que c'est l'article G du règlement qui t'a eu », intervint le mécanicien en se servant un autre cognac.

McIntyre se renfrogna. « Et alors, j'avais pas le droit de prendre un verre ou deux ? J'aurais pu m'arranger, de toute façon. Non, c'est tous ces règlements à la noix qui m'ont dégoûté. Tu peux parler, toi... Tu faisais de la contrebande !

— Mais oui ! Qui s'en serait privé, avec tous ces beaux cailloux qui ne demandaient qu'à être rapportés sur Terre. Une fois, j'ai trouvé un diamant gros comme... Et si on ne m'avait pas pris

la main dans le sac, je serais à Luna City ce soir. Et tu y serais aussi, poivrot... et les copains nous paieraient des pots, et les filles nous feraient du plat...» Il se prit la tête dans les mains et commença à pleurer doucement.

McIntyre le secoua. « Il est saoul. »

Harriman s'interposa. « Peu importe. Dites, vous êtes vraiment content de ne plus faire la ligne ? »

L'autre se mordit la lèvre. « Non... Il a raison, bien sûr. La foire, ça n'est plus ce que c'était. On a fait la vallée du Mississippi de haut en bas, à monter les tentes dans les plus petits bleds... à dormir en camping, à manger sur des réchauds à alcool. Tantôt le shérif saisit la fusée, tantôt la Société protectrice de Ci ou de Ça obtient un arrêté qui nous cloue au sol. C'est pas une vie pour un pilote de fusée.

— Est-ce que ça pourrait vous rendre service de retourner sur la Lune ?

— Ma foi... oui. Je ne pourrais pas refaire la ligne, mais, si j'étais à Luna City, je trouverais du travail à transporter le minerai pour la Compagnie... Pour ce genre de boulot, on manque toujours de pilotes. Ils passeraient sur mes états de service. Si je me tenais peinard, ils me

remettaient peut-être même à faire la ligne, après un bout de temps. »

Harriman tripota une cuiller, puis leva les yeux.
« Écoutez, jeunes gens, je peux vous faire une offre ?

— Peut-être. Laquelle ?

— La *Sans-Souci* est à vous ?

— Oui... À Charlie et moi, à part les hypothèques qu'on a prises dessus. Et alors ?

— Je veux la louer, pour que Charlie et vous m'emmenez sur la Lune ! »

Charlie se redressa d'un coup. « T'entends, Mac ? Il veut qu'on emmène notre vieille casserole jusqu'à la Lune ! »

McIntyre secoua la tête. « Impossible, monsieur Harriman. La vieille bique est à bout. On ne pourrait pas convertir le réacteur pour utiliser le carburant nécessaire à la mise en orbite. On ne se sert même pas du type habituel, juste d'essence et d'air liquide. Charlie passe son temps à la rafistoler. Un de ces jours, elle va sauter.

— Monsieur Harriman, intervint Charlie, pourquoi ne pas demander un permis d'excursion et y aller dans un vaisseau de la Compagnie ?

— Impossible, fiston, répondit le vieil homme.

Les conditions auxquelles l'ONU a accordé le monopole de l'exploitation lunaire à cette société interdisent d'espace toute personne qui ne remplit pas les conditions physiques exigées. À la Compagnie de prendre ses responsabilités pour assurer la sécurité et la santé de tous les citoyens au-delà de la stratosphère. Officiellement, on lui a concédé cette franchise pour éviter toutes les pertes humaines inutiles pendant les premières années du voyage interplanétaire.

— Et vous ne pouvez pas passer l'examen de santé ? »

Harriman secoua la tête.

« Bon sang ! si vous pouvez vous payer le luxe de nous louer, pourquoi ne pas acheter simplement une demi-douzaine de médecins de la Compagnie ? Ça s'est vu. »

Il sourit tristement. « Je sais, Charlie, mais ça ne marchera pas pour moi. Vous voyez, on me connaît un peu trop. Je m'appelle Delos D. Harriman.

— Quoi ? *Vous*, le vieux D.D. ? Mais, nom d'un chien, vous possédez le paquet d'actions de la Compagnie... En gros, la Compagnie, c'est vous. Vous devriez pouvoir faire n'importe quoi, règlement ou pas règlement.

— Une opinion assez répandue, mon gars, mais elle est fausse. Les riches ne sont pas plus libres que les autres hommes, non. Ils le sont moins, beaucoup moins. J'ai essayé ce que vous suggérez, et les autres administrateurs n'ont pas voulu me laisser faire. Ils ont peur de perdre le monopole d'exploitation. Il leur coûte bien assez cher en... euh... en "frais de représentation politique".

— J'en reviens pas... Tu comprends ça, Mac ? Un gars qui a plein de fric et qui peut même pas le dépenser comme il veut ? »

McIntyre ne répondit rien. Il attendit que Harriman continue.

« Capitaine, si vous aviez une fusée, vous m'emmèneriez ? »

L'autre se frotta le menton. « C'est illégal.

— Je saurais vous récompenser.

— Mais bien sûr, monsieur Harriman. Bien sûr que tu le ferais, Mac. Imagine un peu : Luna City !

— Pourquoi voulez-vous tellement aller sur la Lune, monsieur Harriman ?

— Parce que je n'ai rien désiré davantage de toute ma vie, depuis ma plus tendre enfance. Je doute même d'arriver à vous l'expliquer. Vous, les jeunes, vous avez grandi avec les voyages en fusée, comme j'ai grandi avec l'aviation. Je suis bien plus

vieux que vous... d'au moins cinquante ans. Quand j'étais gosse, il n'y avait presque personne pour croire que l'homme atteindrait jamais la Lune. Vous, vous avez vu des fusées toute votre vie. La première qui a atteint la Lune s'y est posée alors que vous étiez encore petit garçon. Quand j'étais gosse, on riait de cette idée.

» Mais moi, j'y croyais, j'y croyais ! Je lisais Jules Verne, et Wells, et Smith, et je croyais qu'on pourrait réussir... qu'on réussirait. J'ai décidé au fond de moi d'être de ceux qui verraien la face cachée, qui fouleraient le sol lunaire et qui contempleraient la Terre suspendue dans le ciel.

» Je me passais de déjeuner pour payer ma cotisation à la Société américaine d'étude des fusées, parce que je voulais croire que je contribuais à rapprocher le jour où on atteindrait la Lune. J'étais déjà âgé quand ce jour est arrivé. J'ai vécu plus longtemps que je n'aurais dû, mais je ne veux pas mourir, je *refuse* de mourir... avant d'avoir marché sur la Lune. »

McIntyre se leva et tendit la main. « Trouvez une fusée, monsieur Harriman. Je la piloterai.

— Bravo, Mac ! Je vous l'avais bien dit, monsieur Harriman. »

*

Harriman rêvassa et somnola durant la demi-heure de route vers Kansas City ; il somnola du sommeil agité des vieillards. Des incidents de sa vie passée défilaient dans son esprit. Il se rappelait l'année... voyons... ah ! oui, 1910. Un petit garçon, par une chaude nuit de printemps... « Qu'est-ce que c'est, papa ? – La comète de Haley, fiston.

— D'où est-ce qu'elle vient ? – Je n'en sais rien, fils. De quelque part dans le ciel. – Elle est *si belle*, papa. Je voudrais la toucher. – Ça va être dur, fiston...»

« Delos, tu es en train de me dire que tout l'argent épargné pour acheter la maison, tu l'as mis dans cette lubie : ta compagnie de fusées ?...

— Écoute, Charlotte, je t'en prie ! Ce n'est pas une lubie, c'est une affaire en or. Un jour ou l'autre, les fusées silloneront le ciel par centaines. Fini, les bateaux et les trains. Regarde ceux qui ont eu le flair d'investir sur Henry Ford.

— On en a déjà parlé cent fois.

— Charlotte, les hommes finiront par quitter la Terre pour aller sur la Lune, et même sur les autres planètes. Ce n'est que le début !

- Et cela vaut la peine de crier ?
- Je suis désolé, mais...
- Je sens pointer une migraine. De grâce, tâche de faire moins de bruit quand tu viendras dormir...»

Il n'avait pas dormi. Assis sur la véranda, toute la nuit, il avait regardé la pleine lune voguer dans le ciel. Au matin, il le paierait cher, dans un silence lourd de menaces. Mais il s'en tiendrait là. Il avait cédé sur bien des choses. Il ne céderait pas là-dessus. Et la nuit était à lui. Cette nuit, il était seul avec sa vieille amie. Il la dévisagea. Où était la mer des Crises ? Bizarre, il ne la retrouvait pas. Jeune, il la voyait parfaitement. Il devait lui falloir de nouvelles lunettes. Ce travail de bureau n'était pas bon pour les yeux.

Mais il n'avait pas besoin de voir, il savait où tout se trouvait : les mers des Crises, de la Fécondité, de la Tranquillité... un terme séduisant, dans sa situation... et les Apennins, les Carpates, le vieux Tycho avec ses raies mystérieuses.

Moins de quatre cent mille kilomètres... dix fois la circonférence de la Terre. Sûrement, les hommes arriveraient à lancer un pont par-dessus un si petit fossé. Eh quoi ! il pouvait presque la toucher, là, derrière les ormes.

Non qu'il puisse apporter sa pierre. Faute d'instruction.

« Fils, il faut que je te parle, sérieusement.

— Oui, mère.

— Je sais que tu espérais aller à l'Université l'an prochain...» (Espéré ! Il n'avait vécu que pour ça. L'université de Chicago, sous l'égide de Moulton, puis l'observatoire de Yerkes sous la direction du docteur Frost lui-même.) «... et je l'espérais aussi. Mais avec la mort de ton père, et les filles qui grandissent, on a de plus en plus de mal à s'en sortir. Tu es un bon garçon, et tu as toujours travaillé pour nous aider. Je sais que tu comprendras.

— Oui, mère...»

« Édition spéciale ! Édition spéciale ! LA FUSÉE STRATOSPHÉRIQUE ARRIVE À PARIS. Demandez l'édition spéciale ! » Le petit homme mince aux lunettes à double foyer s'empara d'un journal et courut à son bureau. « Regarde, George !

— Hmm, oui, intéressant. Et après ?

— Tu ne vois pas ? La prochaine étape, c'est la Lune !

— Quel gogo tu fais, Delos ! Tu lis trop de

revues de science-fiction. J'ai pris mon gosse en train d'en lire une, la semaine dernière. *Stunning Stories* ou quelque chose comme ça. Je l'ai corrigé. Tes parents auraient dû te rendre le même service. » Harriman carra ses épaules étroites d'homme d'âge mûr. « Je te dis qu'on ira sur la Lune ! » Son associé éclata de rire. « À ta guise. Si bébé veut la Lune, papa la lui rapportera. Mais occupe-toi plutôt de tes comptes et des taux de commission ; c'est là qu'on trouve l'argent...»

La grosse voiture descendit le Paseo et vira dans Armour Boulevard. Le vieil Harriman s'agitait dans son sommeil et marmonnait.

*

« Mais, monsieur Harriman...» Le jeune homme au calepin était manifestement dérouté.

Le vieillard grommela. « Vous m'avez bien compris. Vendez. Je veux que toutes mes actions soient réalisées aussi rapidement que possible : Transpatiale, Fournitures Transpatiales, Mines d'Artémis, Divertissements de Luna City, tout, vendez tout.

— Le marché va s'écrouler. Vous ne récupérerez

jamais la valeur de votre actif.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? Je peux me le permettre.

— Et ces parts que vous réserviez pour l'observatoire de Richardson et les Bourses d'étude Harriman ?

— Ne les vendez pas. Créez une fondation. On aurait dû faire ça depuis longtemps. Dites au fils Kamens de préparer les papiers. Il sait ce que je veux. »

L'écran s'anima. « Ces messieurs sont là, monsieur Harriman.

— Envoyez-les. Ce sera tout, Ashley. Dépêchez-vous. » Le jeune homme sortit au moment où entraient McLntyre et Charlie. Harriman se leva et alla les accueillir en trottinant. « Entrez, les gars, entrez ! Je suis content de vous voir. Asseyez-vous, asseyez-vous. Prenez un cigare.

— Drôlement content de vous trouver, monsieur Harriman, reconnut Charlie. De fait, vous pourriez dire que c'est nous qui avons besoin de vous voir.

— Des ennuis, messieurs ? » Il les dévisagea tour à tour.

« Ça tient toujours, ce boulot pour nous ? répondit McLntyre.

— Si ça tient ? Bien sûr. Vous ne me lâchez pas ?

— Pas du tout. On a besoin de ce boulot. Voyez-vous, la *Sans-Souci* est par le fond de la rivière Osage avec son réacteur fendu jusqu'à l'injecteur.

— Bon sang ! Vous n'avez pas été blessés ?

— Non, à part quelques bleus et bosses. On a sauté.

— J'ai attrapé un poisson-chat avec mes dents », plaisanta Charlie.

Il ne leur fallut pas longtemps pour régler les détails. « Vous allez acheter un navire pour moi. Je ne peux pas agir en personne, mes collègues devineraient ce que je veux faire et m'en empêcheraient. Je vous fournirai tout l'argent dont vous aurez besoin. Vous chercherez un vaisseau qu'on pourra convertir pour le voyage. Imaginez une histoire : l'achat d'un yacht stratosphérique pour un fils à papa, ou le lancement d'une ligne touristique Arctique-Antarctique. L'essentiel, c'est que personne ne soupçonne qu'on le rééquipe pour le vol interplanétaire.

» Dès que le ministère des Transports vous aura délivré une licence de vol stratosphérique, vous embarquez l'engin dans un coin désert de

l'Ouest... je trouverai un bout de terrain et je l'achèterai. Puis je vous rejoins. On installe les réservoirs de carburant nécessaires pour vaincre l'attraction terrestre, on change les injecteurs et on se prépare au grand saut. D'accord ? »

McIntyre prit un air dubitatif. « Ça fait pas mal de boulot. Charlie, tu crois pouvoir en venir à bout sans atelier et sans ouvriers ?

— Moi ? Bien sûr... avec ton aide, gros maladroit. Il suffit de me donner les outils et le matériel dont j'ai besoin, et de ne pas trop me presser. Bon, ça ne sera pas du fignolé...

— Personne n'en demande. Je veux juste un vaisseau qui ne saute pas dès que j'appuierai sur les boutons. Le combustible isotopique ne plaît pas.

— Ça ne sautera pas, Mac.

— C'est ce que tu pensais de la *Sans-Souci*.

— C'est pas juste, Mac. Hein, monsieur Harriman ? C'était qu'un tas de ferraille et on le savait tous les deux. Là, ce sera différent. On dépensera ce qu'il faut, et on fera ce qu'il faut. Pas vrai, monsieur Harriman ? »

Il lui tapota l'épaule. « Pour sûr, Charlie. Vous aurez tout l'argent dont vous aurez besoin. C'est le moindre de nos soucis. Bon, le salaire et les primes

dont on a parlé vous conviennent ? Je ne veux pas que vous soyez démunis. »

*

«... et comme vous le savez, mes clients sont ses plus proches parents et n'ont à cœur que ses intérêts. Nous prétendons donc que la conduite de M. Harriman au cours des dernières semaines, comme en font preuve les témoignages ici invoqués, donne des signes très nets du déclin d'une intelligence financière autrefois brillante, aujourd'hui sénile. C'est donc avec le plus profond regret que nous demandons à l'honorable cour qu'il lui plaise de déclarer M. Harriman incompétent et de désigner un administrateur judiciaire pour protéger ses intérêts financiers et ceux des futurs héritiers et ayants droit. » L'avocat se rassit, très satisfait de sa plaidoirie.

M. Kamens prit à son tour la parole : « Plaise à la cour, si mon estimé ami en a *vraiment* terminé, de me laisser suggérer que, dans ses derniers mots, il a dévoilé ses batteries... “les intérêts financiers des héritiers et ayants droit”. De toute évidence, les demandeurs estiment que mon client devrait conduire ses affaires de manière à assurer

à ses neveux et nièces, et à leur descendance, un luxe immérité tout au long de leur vie. L'épouse de mon client est décédée, il n'a pas d'enfants. On reconnaît qu'il a largement pourvu à l'entretien de ses sœurs et de leurs enfants, par le passé, et qu'il a octroyé des rentes à ses proches parents dépourvus de moyens d'existence.

» Maintenant, comme des vautours, pires que des vautours car ils ne se contentent pas de le laisser mourir en paix, ils voudraient empêcher mon client de jouir de son argent à sa guise pour les quelques années qui lui restent à vivre. Il est vrai qu'il a liquidé ses actions : est-il étrange qu'un vieil homme veuille prendre sa retraite ? Il est vrai que cette liquidation lui a fait subir des pertes. "La valeur d'une chose, c'est ce qu'elle rapportera." Il prenait sa retraite et il souhaitait disposer de liquidités. Qu'y a-t-il d'étrange là-dedans ?

» On reconnaît qu'il a refusé de discuter de ses actes avec ses parents si aimants, mais quelle loi, quel principe, requiert d'un homme qu'il consulte en tout ses neveux ?

» Nous demandons donc à la cour de confirmer à mon client son droit de faire ce qui lui plaît et de débouter les demandeurs. »

Le juge retira ses lunettes et les nettoya d'un air

pensif. « Monsieur Kamens, la cour respecte autant la liberté individuelle que vous-même et vous pouvez gager que toute décision prise ne le sera que dans l'intérêt de votre client. Néanmoins, les hommes vieillissent, la sénilité les gagne, et alors ils doivent être protégés.

» L'affaire est mise en délibéré jusqu'à demain. L'audience est levée. »

Extrait du *Kansas City Star* :

UN MILLIONNAIRE EXCENTRIQUE DISPARAÎT

... n'a pas reparu à la reprise de l'audience. Après avoir visité les lieux habituellement fréquentés par Harriman, les huissiers sont revenus annoncer qu'on ne l'avait pas vu depuis la veille. Un mandat d'amener pour outrage à magistrat a été lancé et...»

*

Un coucher de soleil sur le désert stimule mieux l'appétit qu'un orchestre de danse. Charlie s'en porta témoin en essuyant son assiette avec un

morceau de pain. Harriman tendit des cigares à ses deux cadets et en prit un pour lui.

Il l'alluma. « Mon docteur prétend que ce tabac est mauvais pour le cœur, dit-il, mais je me sens si bien, depuis que je vous tiens compagnie sur ce ranch, que j'en viens à en douter. » Il exhala un nuage de fumée bleutée et reprit : « Je ne pense pas que la santé d'un homme dépende tant de ce qu'il fait. Je crois qu'elle dépend surtout de ce qu'il veut faire, et je suis en train de faire ce qui me plaît.

— C'est tout ce qu'un homme peut demander à la vie, reconnut McIntyre.

— Où en est le boulot, les gars ?

— Pour ma part, ça va, répondit Charlie. On a terminé aujourd'hui les seconds essais de pression sur les nouveaux réservoirs et les canalisations de carburant. Les essais au sol sont achevés, sauf pour le calibrage. Il n'y en a pas pour longtemps... quatre heures, sauf pépins. Et toi, Mac ? »

McIntyre compta sur ses doigts. « Eau et vivres embarqués. Trois tenues pressurisées, une de réserve et les trousse à outils. L'armoire à pharmacie. Le tacot contient déjà tout l'équipement standard pour le vol stratosphérique. Les dernières éphémérides lunaires ne sont pas

encore arrivées.

— Vous les attendez pour quand ?

— D'un instant à l'autre... On devrait les avoir maintenant. Peu importe, d'ailleurs : tout ce blabla sur la difficulté de naviguer pour atteindre la Lune, c'est du boniment pour les gogos. Après tout, on *voit* sa destination ; ce n'est pas comme la navigation en mer. Donnez-moi un sextant et un bon radar, et je vous débarque là où vous aurez choisi sur la Lune, sans almanach ni table de déclinaison des étoiles. Il suffit de connaître les vitesses relatives impliquées.

— Les fleurs ne sont pas chères, Christophe Colomb, lui dit Charlie, mais on admettra que tu sais jeter ton chapeau par terre. L'idée générale, c'est que tu es prêt à partir. D'accord ?

— D'accord.

— Cela étant, je *pourrais* effectuer les essais ce soir. Mes nerfs me jouent des tours. Tout a trop bien marché jusqu'ici. Si tu me donnes un coup de main, on devrait aller au lit vers minuit.

— Entendu. Dès que j'ai fini ce cigare. »

Ils fumèrent en silence un moment, chacun pensant au voyage prochain et à ce qu'il représentait pour lui. Le vieil Harriman tentait de réprimer l'excitation qui s'emparait de lui à l'idée

de la réalisation imminente du rêve de sa vie.

« Monsieur Harriman...

— Oui, Charlie ?

— Comment fait un type pour s'enrichir comme vous ?

— S'enrichir ? Je ne peux pas dire. Je n'ai jamais essayé de m'enrichir. Je n'ai jamais voulu être riche, ni célèbre, ni rien de cet acabit.

— Hein ?

— Non, je voulais vivre vieux et voir l'avenir se réaliser. Je n'avais rien d'exceptionnel. Il y avait des tas de gamins comme moi... ils fabriquaient des émetteurs à ondes courtes, des télescopes, des modèles réduits d'avion. On avait nos clubs scientifiques, nos laboratoires de chimie à la cave, et des associations de science-fiction... Le genre de gamins qui voyaient plus d'aventures dans un numéro de l'*Electrical Experimenter* que dans tous les Alexandre Dumas. On ne voulait pas devenir riches comme les héros des bouquins de Horatio Alger, non, mais construire des vaisseaux spatiaux. Et certains d'entre nous ont réussi.

— Dites, ça devait être excitant, à vous entendre !

— Ça l'était, Charlie. C'a été un siècle merveilleux, un siècle d'aventures malgré tous les

mauvais côtés. Et chaque année, il devenait plus merveilleux et plus excitant. Non, je ne voulais pas être riche ; je voulais vivre assez longtemps pour voir les hommes partir à l'assaut des étoiles et, plaise à Dieu, pour pouvoir aller jusqu'à la Lune moi-même. » Il déposa trois centimètres de cendre blanche dans sa soucoupe. « Ç'a été une bonne vie. Je ne me plains pas. »

*

McIntyre repoussa sa chaise : « Bon, Charlie, si tu es prêt...

— D'accord. »

Ils se levèrent tous. Harriman allait parler, puis se prit la poitrine à deux mains ; son visage virait au gris.

« Soutiens-le, Mac !

— Où est son médicament ?

— Dans la poche de sa veste. »

Ils le posèrent sur le divan, brisèrent une petite capsule de verre dans un mouchoir qu'ils lui tinrent sous le nez. Le contenu de la capsule sembla ramener un peu de couleur à son visage. Ils firent pour lui le peu qu'ils pouvaient, puis

attendirent qu'il reprenne conscience.

Charlie rompit le silence. « Mac, il faut qu'on jette l'éponge.

— Pourquoi ?

— C'est du meurtre. Il ne supportera jamais l'accélération initiale.

— Peut-être pas, mais c'est ce qu'il veut. Tu l'as entendu.

— On ne devrait pas le laisser faire.

— Pourquoi ? Ce n'est pas tes oignons ni ceux de ce fichu gouvernement de paternalistes d'interdire à un homme de risquer sa vie à faire ce qu'il veut vraiment faire.

— Tout de même, ça me turlupine. Un si brave vieux...

— Alors quoi ? Tu le renvoies à Kansas City pour que ces vieilles harpies l'enferment dans un cabanon jusqu'à ce qu'il meure le cœur brisé ?

— Ah ! ça non.

— Sors d'ici et va préparer tes essais. Je te rejoins. »

*

Une petite voiture à pneus larges, adaptée au

désert, s'arrêta à la barrière du ranch le lendemain matin. Un homme lourd, au visage ferme mais amical, en descendit et adressa la parole à Mcntyre, qui était venu à sa rencontre.

« Vous êtes James Mcntyre ?

— C'est à quel sujet ?

— Je suis le marshal fédéral adjoint du coin.
J'ai un mandat d'amener contre vous.

— Sous quel motif ?

— Complot en vue de violer la loi de
Préservation de l'Espace. »

Charlie les rejoignit. « Qu'est-ce qui se passe,
Mac ?

— Vous êtes Charles Cummings, n'est-ce pas ?
répondit l'adjoint. J'ai un mandat contre vous
aussi. J'en ai un aussi contre un dénommé
Harriman, et un ordre du tribunal de mettre les
scellés sur votre vaisseau spatial.

— On n'a pas de vaisseau spatial.

— Qu'est-ce que vous gardez dans ce hangar ?

— Un yacht stratosphérique.

— Oui ? Eh bien, je mettrai les scellés dessus en
attendant qu'un vaisseau spatial se présente. Où
est Harriman ?

— Là-dedans. » Charlie pointa son doigt sans

prendre garde aux sourcils froncés de McIntyre.

Le marshal adjoint tourna la tête. Charlie ne le rata pas : l'autre s'écroula. Campé au-dessus du corps inanimé, le mécanicien se frotta les phalanges et se lamenta.

« Bon sang de bois ! Encore le doigt que je me suis cassé en jouant bloqueur. C'est toujours lui qui prend.

— Porte Papi dans la cabine, coupa Mac, et attache-le dans son hamac.

— A vos ordres, mon capitaine. »

*

Ils sortirent le vaisseau du hangar avec le tracteur, s'éloignèrent un peu sur la plaine désertique afin d'avoir de la place pour le décollage et grimpèrent à bord. Du hublot tribord, McIntyre aperçut le marshal adjoint qui les observait d'un regard chagrin.

Il attacha sa ceinture de sécurité, ajusta son corset et appela la salle des machines par le tube de communication intérieur. « Prêt, Charlie ?

— Prêt, mon capitaine. Mais, Mac, tu ne peux pas décoller... *On n'a pas encore baptisé le*

vaisseau !

— Pas de temps à perdre pour tes superstitions ! »

La voix faible de Harriman leur parvint. « Appeler-le le *Lunatique*. C'est le seul nom qui convienne ! »

McIntyre appuya sa nuque contre les coussins amortisseurs, enfonça deux boutons, puis trois autres successivement, et le *Lunatique* décolla du sol.

*

« Comment va, petit père ? »

Charlie scrutait anxieusement le visage du vieillard. Harriman se lécha les lèvres et réussit à parler. « À merveille, fiston. Pourrait pas être mieux.

— On a fini d'accélérer : ce sera moins pénible, maintenant. Je vais vous détacher, que vous puissiez remuer un peu. Mais je crois que vous feriez mieux de rester dans le hamac. » Il tira sur les sangles. Harriman réprima mal un gémissement.

« Qu'est-ce qu'il y a, petit père ?

— Rien, rien du tout. Mais allez-y doucement de ce côté-là. »

Charlie palpa le flanc du vieillard de ses mains sûres et délicates de mécanicien. « N'essayez pas de me prendre pour un idiot, petit père. Mais il n'y a pas grand-chose à faire avant d'arriver.

— Charlie ?

— Oui.

— Je ne peux pas aller à un hublot ? Je voudrais regarder la Terre.

— Il n'y a encore rien à voir pour l'instant. La masse du vaisseau cache tout. Dès qu'on change de cap, je vous déplace. Tenez, je vous donne une pilule de somnifère et je vous réveille tout à l'heure.

— Non !

— Hein ?

— Je resterai éveillé.

— Comme vous voulez, petit père. »

Charlie grimpa comme un singe vers le nez du vaisseau, puis s'accrocha aux arcs-boutants du fauteuil de pilotage. McIntyre l'interrogea du regard.

« Oui, il est vivant, lui dit Charlie, mais il n'est pas beau à voir.

— Ça va très mal ?

— Au moins deux côtes brisées. Je ne sais pas quoi d'autre. Je me demande même s'il résistera jusqu'au bout du voyage, Mac. Son cœur battait drôlement fort.

— Il tiendra, Charlie. Il est solide.

— Solide ? Il est aussi fragile qu'un oisillon.

— Non, je veux dire solide à l'intérieur... là où ça compte.

— N'empêche que tu ferais bien de te poser doucement si tu veux atterrir avec l'équipage au complet.

— D'accord. Je ferai d'abord le tour de la Lune et je prendrai une courbe d'approche très douce. On devrait avoir assez de carburant. »

*

Ils décrivaient une orbite autour de la Terre ; après que McIntyre eut retourné le vaisseau, Charlie revint à Harriman, décrocha le hamac et l'emporta avec son contenu jusqu'à un hublot. McIntyre orienta le vaisseau sur un axe transversal, de sorte que la queue pointe vers le soleil, puis mis brièvement à feu les deux tuyères

tangentielles opposées pour faire pivoter l'engin sur son axe longitudinal et créer une faible gravité artificielle. L'apesanteur de la chute libre avait donné au vieux les nausées caractéristiques, et le pilote voulait que son passager voyage avec le plus de confort possible.

Mais Harriman ne s'inquiétait guère de son estomac.

Tout était là, tout ce qu'il avait imaginé tant de fois. La Lune majestueuse passa devant le hublot, plus grosse qu'il ne l'avait jamais vue, tous ses traits familiers revêtant une précision de camée. Elle laissa place à la Terre tandis que le vaisseau poursuivait sa lente rotation : la Terre, telle qu'il l'avait prévue, lune ennoblie, de plusieurs fois la taille de la Lune pour les Terriens, et plus chaude, plus sensuelle que le satellite argenté. Le crépuscule sur la côte atlantique : la ligne d'ombre rétréçissait le rivage de l'Amérique du Nord, traversait Cuba et obscurcissait presque toute la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Harriman savoura le bleu moelleux de l'océan Pacifique, goûta le bleu délavé des calottes polaires. Le Canada et les États du Nord disparaissaient sous les nuages. Une vaste zone de basse pression s'étendait sur le travers du continent. Elle brillait d'un blanc encore plus éclatant que les calottes

polaires.

À mesure que le vaisseau virait, la Terre disparut, et les étoiles défilèrent devant le hublot, les étoiles qu'il avait toujours connues, mais plus nettes, plus vives, constantes dans leur luminosité, sur un fond d'un noir parfait, brutal. Puis la Lune réapparut pour enchanter ses pensées.

Heureux et serein d'une façon qui n'est pas donnée à tous, même au cours d'une longue vie, il avait l'impression d'être tous les hommes à la fois, tous les hommes ayant vécu, tous les hommes ayant regardé les étoiles, tous les hommes ayant *duré*.

Il passa des heures à regarder, somnoler et rêver. Une fois au moins le sommeil dut le gagner, ou alors peut-être le délire, car il se réveilla en sursaut, pensant que sa femme Charlotte l'appelait. « Delos, disait la voix, Delos, rentre un peu ! Tu vas mourir de froid par cette nuit glaciale. »

Pauvre Charlotte ! Elle avait été une bonne épouse, une bonne épouse. Il sentait qu'à sa mort, elle n'avait eu qu'une crainte : qu'il ne prenne plus soin de lui. Ce n'était pas sa faute, si elle n'avait pas partagé son rêve ni son besoin.

*

Charlie amarra le hamac afin que Harriman puisse regarder par le hublot de tribord quand ils survolèrent la face cachée de la Lune. C'est avec un plaisir nostalgique, comme s'il rentrait chez lui, qu'il vit les repères avec lesquels des milliers de photographies l'avaient familiarisé. McIntyre descendit peu à peu en regagnant la face visible, et entreprit de se poser à l'est de la mer de la Fécondité, à environ quinze kilomètres de Luna City.

Ce ne fut pas un mauvais atterrissage, tout bien considéré – sans guidage au sol, ni copilote pour surveiller le radar. Dans son désir d'amortir le choc, il rata son but de cinquante kilomètres, mais il fit de son mieux. Cependant, ce fut plutôt brutal.

Une fois l'engin posé et la poussière de lave retombée, Charlie monta jusqu'au poste de commande.

« Comment se porte notre passager ? demanda Mac.

— Je vais voir. Mais j'aime mieux ne rien parier. Cet atterrissage était moche, Mac.

— J'ai fait de mon mieux.

— Je sais bien, mon capitaine. N'en parlons

plus. »

Le passager était bien vivant et conscient, même s'il saignait du nez et qu'une écume rose lui venait aux lèvres. Faiblement, il essayait de se dépêtrer de son cocon. Ils l'aiderent tous les deux.

« Où sont les tenues pressurisées ? » Telle fut sa première remarque.

« Tout doux, monsieur Harriman, vous ne pouvez pas sortir tout de suite. Il faut qu'on vous administre les premiers soins.

— *Donnez-moi cette tenue !* Les premiers soins peuvent attendre. »

Sans un mot, ils obéirent. Avec sa jambe gauche presque hors d'usage, ils durent l'encadrer pour l'aider à franchir le sas. Mais son corps menu ne pesant plus que dix kilos sur la Lune, ce n'était pas un fardeau. Ils trouvèrent un coin à cinquante mètres de la fusée où ils purent l'adosser à un morceau de scorie afin qu'il voie autour de lui.

McIntyre colla son casque contre celui du vieillard. « On va vous laisser regarder le paysage pendant qu'on se prépare pour le voyage jusqu'à la ville. Il y a bien soixante kilomètres. Il faut qu'on sorte les bouteilles d'air de recharge et les rations. On revient dans un instant. »

Harriman hocha la tête sans répondre, et leur

serra les mains à travers les gantelets, d'une poigne étonnamment ferme.

Il resta assis là, frottant les mains contre le sol de la Lune et sentant la pression curieusement légère de son corps sur le sol. Enfin la paix régnait en lui. Ses blessures avaient cessé de lui faire mal. Il était là où il avait tant désiré être ; il avait assouvi son besoin. Sur l'horizon occidental apparaissait la Terre à son dernier quartier, une lune géante bleu-vert. Au-dessus de lui, le soleil brillait au fond d'un ciel noir piqué d'étoiles. Et sous lui, la Lune, le sol de la Lune. Il était sur la Lune !

Il s'inclina en arrière tandis qu'une marée de contentement l'envahissait, l'imprégnant jusqu'à la moelle.

Son esprit vagabonda. Encore une fois, il lui sembla qu'on l'appelait par son nom. Idiot, pensait-il. Je me fais vieux... je déraille.

Dans la cabine, Charlie et Mac improvisaient un travois. « Bon, ça ira, dit Mac. On ferait bien de récupérer le petit père. Il faut qu'on parte.

— J'y vais, répliqua Charlie. Je n'aurai qu'à le soulever et à le porter. Il ne pèse rien. »

Il resta absent plus longtemps que McLntyre ne

s'y attendait et revint seul. Mac attendit qu'il ait fermé le sas et relevé son casque. « Des ennuis ?

— Laisse tomber le travois. On n'en aura pas besoin. Oui, c'est bien ça, poursuivit-il, le petit père nous a lâchés. J'ai fait le nécessaire. »

McIntyre se pencha sans un mot et ramassa les larges skis indispensables pour négocier la cendre poudreuse. Charlie suivit son exemple. Puis ils jetèrent sur leurs épaules les bouteilles d'air de recharge et franchirent le sas.

Ils ne prirent pas la peine d'en refermer la porte extérieure.

La longue veille

Neuf vaisseaux décollèrent de la Base Lunaire. Une fois dans l'espace, huit d'entre eux définirent un globe autour du plus petit. Ils gardèrent cette formation durant tout le trajet jusqu'à la Terre.

À bord du petit vaisseau amiral, il n'y avait aucun être vivant. Ce n'était même pas un transport de passagers, mais un vaisseau-robot construit pour contenir dans ses soutes une cargaison radioactive. Au cours de ce trajet, il ne transportait qu'un cercueil de plomb – et un compteur Geiger très bavard. »

Extrait de l'éditorial *Après dix ans*,
bobine 38, 17 juin 2009.
Archives du *New York Times*

1

Johnny Dahlquist souffla de la fumée sur le compteur Geiger. Il eut un sourire empreint d'ironie et réitéra sa tentative. Tout son corps était radioactif à présent. Même sa respiration, la fumée de sa cigarette, faisait hurler le compteur Geiger.

Depuis quand était-il là ? Le temps ne signifie pas grand-chose sur la Lune. Deux jours ? Trois ? Une semaine ? Il laissa son esprit opérer un retour en arrière ; le dernier fait resté clairement marqué dans son esprit remontait au moment où l'Officier exécutif l'avait convoqué, juste après le petit déjeuner...

« Lieutenant Dahlquist, à vos ordres, mon colonel. »

Le colonel Towers leva les yeux. « Ah ! John Ezra. Asseyez-vous, Johnny. Cigarette ? »

Johnny s'assit, perplexe mais flatté. Il admirait chez le colonel Towers sa personnalité brillante, son esprit dominateur et ses exploits sur le champ

de bataille. Johnny n'avait à son actif aucun exploit de ce genre ; il avait été promu officier après avoir passé son doctorat de physique nucléaire et se trouvait maintenant comme officier subalterne affecté aux bombes sur la Base Lunaire.

Le colonel voulait parler politique ; Johnny s'en étonna. Enfin Towers en vint au fait : il n'était pas prudent (selon lui) de laisser les politiciens diriger le monde ; le pouvoir devait revenir à un groupe choisi scientifiquement. En un mot : la Patrouille.

Johnny fut plus surpris que choqué. En tant qu'idée abstraite, l'opinion de Towers paraissait plausible. La Société des Nations avait échoué ; qu'est-ce qui empêcherait les Nations Unies d'échouer à leur tour et d'ouvrir la voie à une nouvelle guerre mondiale ? « Vous savez quelle horreur serait une telle guerre, Johnny. »

Il acquiesça. Towers se déclara ravi que Johnny comprenne son point de vue. L'officier supérieur préposé aux bombes pouvait se charger de la besogne, mais mieux valait recourir aux deux spécialistes.

Johnny se redressa avec un sursaut. « Vous comptez *agir* ? » Il avait cru que l'officier voulait simplement échanger des idées.

Towers sourit. « Nous ne sommes pas des

politiciens ; au lieu de nous contenter de parler, nous agissons. »

Johnny émit un sifflement. « Et cela commence quand ? »

Towers pressa un bouton. Johnny tressaillit d'entendre sa propre voix, et puis reconnut la conversation enregistrée, qui avait eu lieu au mess des officiers subalternes. Une algarade politique qu'il avait quittée – tant mieux, d'ailleurs ! Mais le fait d'être ainsi espionné l'agaçait.

Towers arrêta l'appareil. « Nous *avons agi*, dit-il. Nous savons qui est sûr et qui ne l'est pas. Prenez Kelly... » Il fit un geste dans la direction du haut-parleur. « On ne peut pas tabler sur lui politiquement. Vous avez remarqué son absence au petit déjeuner ?

— Hein ? Je le croyais de garde.

— Kelly ne prendra plus jamais la garde. Oh ! détendez-vous, on ne lui a fait aucun mal. »

Johnny rumina cette réponse. « Sur quelle liste est-ce que je figure ? Celle des gens sûrs... ou l'autre ?

— Votre nom est suivi d'un point d'interrogation. Mais j'ai toujours dit qu'on pouvait compter sur vous. » Il eut un sourire engageant. « Vous ne me ferez pas mentir,

Johnny ? »

Dahlquist resta coi. « Alors, dit Towers d'un ton sec, qu'en pensez-vous ? Parlez.

— Eh bien, puisque vous me demandez mon avis, je crois que vous avez eu les yeux plus gros que le ventre. S'il est vrai que la Base Lunaire contrôle la Terre, elle constitue aussi une cible facile pour un vaisseau. Une seule bombe... et *boum !* »

Towers saisit un formulaire de message qu'il lui tendit : VOTRE LINGE PROPRE EST REVENU DU BLANCHISSAGE – ZACK. « Cela signifie que toutes les bombes à bord du *Trygve Lie* ont été désarmées. J'ai reçu ce rapport de tous les vaisseaux qui pouvaient nous donner des inquiétudes. » Il se leva. « Pensez-y et revenez me voir après le déjeuner. Le major Morgan a besoin de votre concours tout de suite pour modifier les fréquences de contrôle des bombes.

— Les fréquences de contrôle ?

— Bien sûr. On pourrait brouiller leur guidage avant qu'elles n'atteignent leurs cibles.

— Quoi ? Vous disiez que l'idée était d'*empêcher* la guerre. »

Towers balaya l'objection. « Il n'y aura pas de guerre ; une démonstration psychologique, tout au

plus – une ou deux villes sans importance. Une petite effusion de sang pour éviter la guerre totale. Simple problème d'arithmétique. »

Il posa la main sur l'épaule de Johnny. « Vous n'êtes pas trop délicat, ou vous ne seriez pas officier de bombardement. Voyez là une sorte d'opération chirurgicale. Et pensez à votre famille. »

Johnny Dahlquist pensait justement à sa famille. « Si vous le permettez, mon colonel, je voudrais voir le commandant en chef. »

Towers fronça les sourcils. « Le commodore ne reçoit pas. Comme vous le savez, je parle en son nom. Revenez me voir... après le déjeuner. »

De fait, le commodore ne recevait pas ; le commodore était mort. Mais Johnny ignorait ce détail.

Dahlquist revint au mess, acheta des cigarettes, s'assit et en fuma une. Il se leva, écrasa son mégot et se dirigea vers le sas ouest de la base. Puis il enfila sa tenue spatiale et s'approcha du maître de sas. « Ouvrez-moi ça, Smitty. »

Le marine parut surpris. « Je ne peux laisser personne sortir à la surface sans un mot du colonel Towers. Vous ne le saviez pas ?

— Si, si ! Passez-moi votre livre d'ordre. » Dahlquist le prit, rédigea un laissez-passer à son nom et signa « pour le colonel Towers ». Il ajouta : « Vous feriez mieux d'appeler l'officier responsable pour obtenir confirmation. »

Le maître de sas glissa le livre dans sa poche après y avoir jeté un coup d'œil. « Oh ! non, mon lieutenant. Votre parole me suffit.

— On n'aime pas déranger l'officier responsable ? Je vous comprends. » Il pénétra dans le compartiment, ferma la porte intérieure et attendit que l'air soit évacué.

Une fois à la surface de la Lune, il cilla dans la lumière et se hâta vers le terminus du train-fusée ; un véhicule attendait sur la voie. Il y monta, abaissa le capot et pressa le bouton de démarrage. La voiture-fusée escalada les collines, enfila un tunnel, resurgit sur une plaine plantée de missiles et s'engouffra dans un second tunnel sous d'autres collines. Une décélération à décrocher l'estomac et elle s'immobilisa dans le silo à bombes atomiques souterrain.

En descendant, il alluma son talkie-walkie. Le garde en tenue spatiale à l'entrée présenta les armes. « Bonjour, Lopez », dit Dahlquist, et il passa devant lui pour se diriger vers le sas qu'il

ouvrit.

Le garde lui fit signe de reculer. « Défense d'entrer sans un ordre exprès de l'officier responsable. » Il changea son fusil de main, fouilla dans sa sacoche et en tira un papier qu'il brandit. « Lisez, mon lieutenant. »

Dahlquist écarta le feuillet. « C'est moi-même qui l'ai rédigé. Relisez-le, vous l'avez mal compris.

— Je ne vois pas comment, mon lieutenant. »

Dahlquist lui arracha le papier, le parcourut, puis plaça son doigt sous une phrase. « Là, vous voyez ? "... sauf les personnes spécifiquement désignées par l'officier responsable", soit les officiers de bombardement, le major Morgan et moi-même. »

Le garde prit un air inquiet. « Bon sang, dit Dahlquist, reportez-vous à "personnes spécifiquement désignées" dans votre manuel d'instruction. Ne me dites pas que vous l'avez oublié au casernement !

— Oh ! non, mon lieutenant ! Je l'ai sur moi. »

Le garde mit la main dans sa sacoche. Dahlquist lui rendit le papier au même instant ; l'autre le prit, hésita, puis appuya son arme contre sa hanche, passa le papier de la main gauche à la droite et plongea celle-ci dans la sacoche.

Dahlquist saisit le fusil, le passa entre les jambes du garde et le tira à lui. Il jeta l'arme et plongea dans le sas. En fermant la porte à toute volée, il vit le garde se relever et porter la main à son pistolet. Il ferma la porte extérieure et sentit un chatouillis au bout de ses doigts quand la balle frappa le panneau.

Il se jeta sur la porte intérieure, actionna le levier de compression, revint en toute hâte à la porte extérieure et pesa de tout son poids sur la poignée. Il la sentit aussitôt bouger. Le garde la soulevait ; Dahlquist poussa vers le bas, mais avec le seul secours de la gravité lunaire qui réduisait son poids au sixième de sa valeur normale. Peu à peu, la poignée se souleva devant ses yeux.

L'air du silo à bombes se précipita dans le sas par le tube de compression. Dahlquist sentit sa tenue spatiale épouser son corps, à mesure que la pression dans le sas contrebalançait celle de l'air contenu dans la combinaison. Il cessa sa pesée sur la poignée et laissa le garde tourner celle-ci, à sa guise. Cela n'avait plus aucune importance ; treize tonnes de pression bloquaient à présent la porte.

Il coinça la porte intérieure vers le silo en position ouverte. Tant qu'elle restait béante, le sas ne fonctionnait pas ; personne ne pouvait y entrer.

Devant lui, dans la salle, se trouvaient les têtes nucléaires, une par fusée, séparées par des intervalles suffisants pour exclure toute possibilité de réaction en chaîne spontanée. C'étaient les engins les plus dévastateurs que l'univers ait jamais connus, mais c'étaient ses enfants. Il s'était placé entre eux et quiconque prétendrait en faire mauvais usage.

Mais, à présent qu'il se trouvait sur les lieux, il n'avait rien prévu pour tirer profit de son avantage temporaire.

Le haut-parleur mural crachota. « Hé ! mon lieutenant ! Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Z'avez perdu la boule ? » Dahlquist ne répondit pas. Que Lopez se perde en conjectures : ce serait autant de gagné avant qu'il prenne une décision. Lopez continua de protester, puis finit par se taire.

Johnny n'avait fait que suivre une impulsion aveugle le poussant à ne pas laisser les bombes – ses bombes – servir à des « démonstrations sur des villes sans importance ». Et ensuite ? Bon, le sas bloqué empêcherait Towers d'entrer. Johnny pouvait rester là jusqu'à la saint-glinglin.

Tu te racontes des histoires, John Ezra ! Towers n'aurait guère de mal à entrer. Une charge de forte puissance contre la porte extérieure, l'air se ruerait

au-dehors, le petit Johnny se noierait dans le sang jailli de ses poumons éclatés, et les bombes demeureraient intactes. On les avait construites pour supporter le trajet de la Lune à la Terre, et le vide ne leur causerait aucun dommage.

Il choisit de conserver sa tenue spatiale ; la perspective d'une décompression explosive ne lui disait rien qui vaille. À bien y réfléchir, il préférait mourir de vieillesse.

Ou ils pouvaient forer un trou dans le panneau, laisser l'air fuser et ouvrir la porte sans démolir le sas. Ou encore faire monter un nouveau sas à l'extérieur de l'ancien. Peu probable, se dit Johnny. Un coup d'État dépend pour sa réussite de la vitesse d'exécution. Towers choisirait sans nul doute le procédé le plus expéditif : l'explosion. Et Lopez devait déjà appeler la Base, à l'heure actuelle. Un quart d'heure, le temps pour Towers d'enfiler sa tenue, d'arriver ici, et fini la comédie.

Un quart d'heure...

En un quart d'heure, les bombes pouvaient retomber aux mains des conspirateurs ; en un quart d'heure, il devait les rendre inutilisables.

Une bombe atomique se compose de deux parties (ou davantage) de métal fissile, tel du plutonium. Séparées, elles sont aussi explosives

que du beurre ; réunies, elles explosent. Le souci réside dans les dispositifs, circuits et obus destinés à les mettre en contact de la manière, au moment et à l'endroit voulus.

Ces circuits, le « cerveau » de la bombe, sont faciles à détruire, tandis que la bombe est d'une robustesse à toute épreuve en raison de sa simplicité même. Johnny décida donc de fracasser les « cerveaux » – et vite !

Les seuls outils dont il disposait étaient ceux, fort simples, servant à la manipulation des engins. À part un compteur Geiger, le haut-parleur du circuit émetteur-récepteur, le téléviseur relié à la Base, et les bombes elles-mêmes, la pièce était nue. On transporte ailleurs une bombe sur laquelle on travaille, non par crainte d'une explosion, mais pour réduire le niveau des radiations auquel le personnel s'expose. La matière radioactive que contient une bombe est enfouie sous un blindage – de l'or, dans le cas présent. L'or arrête les rayons alpha, bêta et une bonne part des mortelles radiations gamma... mais pas les neutrons.

Les insaisissables neutrons empoisonnés que dégage le plutonium doivent pouvoir s'échapper, sous peine de voir se déclencher une réaction en chaîne. La salle baignait dans une pluie de

neutrons pratiquement indétectables. L'endroit était par conséquent des plus malsains ; et le règlement ordonnait d'y séjourner le moins longtemps possible.

Le compteur Geiger décelait les radiations de fond, les rayons cosmiques, les traces de radioactivité dans la croûte lunaire et la radioactivité secondaire régnant à l'intérieur du silo en raison de la présence des neutrons. Les neutrons libres ont la fâcheuse propriété d'infecter les matières qu'ils frappent et de les rendre radioactives, qu'il s'agisse de ciment ou de chair humaine. Au bout d'un certain temps, il faudrait abandonner ce local-ci.

Dahlquist tourna un bouton sur le compteur Geiger, qui cessa aussitôt de crémiter. Il avait enclenché un filtre afin de supprimer le bruit de fond provenant des radiations ambiantes. Celui-ci lui rappelait, au point de le gêner, le danger qu'il courait à demeurer dans cette enceinte. Il sortit de sa poche le dosimètre film que portait toute personne susceptible de s'exposer aux rayonnements. L'extrémité la plus sensible se voilait déjà. À mi-chemin, un trait rouge barrait le dosimètre. En théorie, si le porteur s'exposait en une semaine à un flux de radiations suffisant pour voiler le film jusqu'à ce trait, son compte était bon.

Il ôta l'encombrante tenue spatiale. Il devait agir vite, accomplir sa tâche et se rendre... mieux valait se constituer prisonnier que s'attarder en un lieu aussi « brûlant ».

Il s'empara d'un marteau sur le râtelier et se mit à l'ouvrage, prenant seulement le temps de débrancher la caméra de télévision. La première bombe lui donna des scrupules. Il commença de défoncer le capot du « cerveau » puis s'interrompit, ne parvenant pas à dompter sa répugnance. Toute sa vie, il avait eu l'amour de la mécanique de haute précision.

Se dominant, il brandit son outil ; le verre tinta, le métal se fendit. Son humeur changea ; bientôt il tira une volupté malsaine de son acte destructeur. Ce fut avec enthousiasme qu'il frappa, brisa, écrasa !

Il était tellement absorbé qu'il demeura quelque temps sans s'apercevoir qu'on l'appelait par son nom. « Dahlquist ! Répondez-moi ! Vous êtes là ? »

Il essuya son front ruisselant de sueur et se tourna vers l'écran. Le visage troublé de Towers apparaissait sur l'image.

Johnny constata avec dépit qu'il n'avait saboté que six bombes. Allait-il être pris avant d'avoir

terminé ? Pas question ! Il lui fallait à tout prix mener sa besogne à son terme. « Oui, mon colonel. Vous m'avez appelé ?

— Je pense bien ! Que signifie ?

— Je vous fais mes excuses, mon colonel. »

Towers parut se détendre quelque peu. « Branchez votre caméra, Johnny, je ne vous vois pas. D'où provenait ce bruit ?

— La caméra est bien branchée, mentit Johnny. Elle doit être en panne. Ce bruit ?... Euh ! pour tout vous dire, mon colonel, je prenais mes dispositions pour que personne ne puisse pénétrer dans le silo. »

Towers hésita, puis dit d'un ton ferme : « J'imagine que vous êtes malade et que je dois vous envoyer chez l'officier de santé. Je vous demande de sortir de là sur-le-champ. C'est un ordre, Johnny. »

Il répondit lentement : « Impossible pour l'instant, mon colonel. Je suis venu ici prendre une décision, et je n'y suis pas encore parvenu. Vous m'aviez dit de repasser vous voir après le déjeuner.

— Je comptais que vous restiez dans vos quartiers.

— Oui, monsieur. Mais j'ai décidé de monter la garde auprès des bombes pour le cas où je

déciderais que vous avez tort.

— Il ne vous appartient pas d'en décider, Johnny. Je suis votre supérieur, vous me devez l'obéissance.

— Oui, monsieur. » Tout ce bla-bla n'était que du temps perdu. Le vieux renard pouvait déjà avoir dépêché une escouade. « Mais je dois aussi préserver la paix. Pourriez-vous venir au silo en discuter avec moi ? Je ne voudrais pas commettre d'erreur irréparable. »

Towers sourit. « Excellente idée, Johnny. Attendez-moi. Je suis certain que vous vous rendrez à mes raisons. » Il coupa la communication.

« Et voilà ! dit Johnny. J'espère que tu es convaincu d'avoir affaire à un demeuré, sombre fripouille ! » Il saisit le marteau afin de tirer parti des minutes gagnées.

Il s'interrompit aussitôt ; il s'avisait que la destruction des cerveaux ne suffirait pas. Il n'en existait pas de recharge, mais le magasin d'accessoires électroniques était amplement pourvu. Morgan pourrait improviser des circuits de contrôle pour les bombes. Enfer et damnation ! Il lui faudrait démolir les bombes elles-mêmes – et ce dans les dix minutes.

Mais une bombe, c'étaient deux morceaux de métal taillés dans la masse, enfouis sous un épais blindage et enfermés dans un obus solide. Il lui faudrait du temps pour en venir à bout – plus de dix minutes.

Malédiction !

Bien entendu, il existait un moyen. Il connaissait les circuits de contrôle, et aussi le moyen de leur damer le pion. Cette bombe-ci, par exemple ; s'il démontait le cran de sûreté, déposait le circuit de proximité, court-circuitait le dispositif de retardement, branchait à la main le circuit d'amorçage, dévissait *ceci* et *cela* pour atteindre *autre chose*... alors il pourrait, au moyen d'un long fil rigide, la faire détoner.

Et les autres exploseraient à leur tour, réduisant la vallée en poussière.

Et Johnny Dahlquist du même coup. C'était là que le bât blessait.

Entre-temps, joignant le geste à la pensée, il avait exécuté les diverses manœuvres que lui suggérait son esprit, ne s'arrêtant qu'avant l'étape décisive : la détonation elle-même. Il se redressa, le corps moite de transpiration.

Il se demanda s'il aurait le courage requis. Il ne voulait pas se dégonfler – et l'espérait au fond de

lui. Il fouilla dans sa poche et en sortit une photo d'Edith et du bébé. « Ma chérie, dit-il, si je m'en sors, je n'essaierai plus jamais de passer à l'orange. » Il embrassa la photo, la rangea. Il ne restait qu'à attendre.

Qu'est-ce qui retardait Towers ? Johnny voulait s'assurer que le colonel se trouverait à portée de la déflagration. Quelle bonne blague à lui faire ! L'idée le mit en joie et lui en inspira une meilleure : pourquoi se faire sauter... vivant ?

Il existait une autre solution : un dispositif d'« homme mort », monté de telle sorte que l'ultime étape, celle qui déclencherait la bombe, ne pourrait se produire tant qu'il tiendrait un levier, un contact, n'importe quoi. Alors, s'ils faisaient sauter la porte, s'ils l'abattaient sur place – en route pour le grand feu d'artifice !

Mieux encore, s'il parvenait à les tenir à distance en les avertissant de la menace qui pesait sur eux, du secours arriverait tôt ou tard – Johnny doutait que la majorité de la patrouille trempe dans ce complot puant – et alors : retour triomphal de Johnny dans ses foyers ! Quelle fête ! Il démissionnerait et prendrait un poste d'enseignant ; il aurait donné.

Durant tout ce temps, il ne cessait de travailler.

Un dispositif électrique ? Non, trop long à monter. Un simple mécanisme suffirait. Il avait déjà conçu le système, mais il lui restait à le mettre en place, lorsque le haut-parleur l'appela : « Johnny ?

— C'est vous, colonel ? » Ses mains continuaient de s'activer.

« Laissez-moi entrer.

— Voyons, colonel, ce n'était pas dans notre accord. » Où diable trouver quelque chose qu'il pourrait utiliser comme un long levier ?

« J'entrerai seul, Johnny, je vous en donne ma parole. On parlera entre quatre yeux. »

Sa parole ! « On peut causer par le biais du haut-parleur, colonel. » Hé ! voilà : un mètre métallique, sur le râtelier à outils.

« Johnny, je vous préviens, laissez-moi entrer, ou je fais sauter la porte. »

Un fil... Il lui fallait un fil, de la bonne longueur, et rigide. Il arracha son antenne de poste portatif. « Faites ça, colonel. Les bombes seront inutilisables.

— Le vide ne peut pas leur nuire. Assez tergiversé !

— Vous devriez vous informer auprès du major Morgan. Le vide ne leur causera aucun dégât, c'est

vrai ; mais une décompression explosive détruirait tous les circuits. » Le colonel n'était pas un spécialiste en matière de bombes ; il demeura muet pendant plusieurs minutes. Johnny poursuivit sa besogne.

« Dahlquist, reprit Towers, c'était un mensonge maladroit. J'ai interrogé Morgan. Je vous donne soixante secondes pour passer votre tenue, si vous ne la portez déjà. Je vais faire sauter la porte.

— Oh ! que non, dit Johnny. Vous connaissez les dispositifs d'« homme mort » ? »

Ensuite, trouver un contrepoids – et une courroie.

« Hein ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je me suis débrouillé pour pouvoir faire sauter la bombe n°17 à la main. Et j'y ai introduit une astuce. Elle ne sautera pas tant que je tiendrai la courroie que j'ai en main. Mais s'il m'arrive quoi que ce soit... *badaboum* ! Vous vous trouvez à quinze mètres du centre de l'explosion. Pensez-y. »

Un bref silence s'ensuivit. « Je ne vous crois pas.

— Ah bon ? Consultez Morgan. Lui me croira. Il peut étudier le dispositif par la caméra. » Il attacha la ceinture de sa tenue au bout du mètre

métallique.

« Vous m'avez dit que la caméra était en panne.

— J'ai menti. Mais cette fois je donnerai la preuve de ce que j'avance. Que Morgan m'appelle. »

Peu après, le visage du major Morgan apparaissait à l'écran. « Lieutenant Dahlquist ?

— Salut, vieux putois. Une petite seconde. » Avec d'infinites précautions, Dahlquist effectua une dernière connexion, sans lâcher l'extrémité du mètre. Toujours avec le même soin, il passa sa main de la tige à la ceinture, s'assit par terre, tendit le bras et brancha la caméra. « Vous me voyez ?

— Je vous vois, répondit Morgan avec raideur. C'est quoi, cette idiotie ?

— La surprise du chef. » Il donna les explications nécessaires, indiqua les circuits qu'il avait coupés, ceux qu'il avait court-circuités, et expliqua la façon dont fonctionnait le bricolage qu'il avait imaginé.

Morgan hocha la tête. « Mais vous bluffez, Dahlquist. Vous n'avez pas débranché le circuit K, je parie. Vous n'avez pas le cran de vous faire sauter. »

Johnny gloussa. « Tout juste. Mais c'est ce qui

fait la beauté de la chose. La bombe n'explosera pas *tant que je reste en vie*. Si votre anguille de patron, l'ex-colonel Towers, fait sauter le sas, je suis mort et tout explose. Ça n'aura plus d'importance pour moi, mais pour lui, si. Mieux vaut l'avertir. » Il coupa.

Peu après, Towers se manifesta de nouveau par le biais du haut-parleur. « Dahlquist ?

— Je vous entends.

— Inutile de sacrifier votre vie. Sortez de là et vous serez mis à la retraite de plein droit. Vous toucherez votre solde complète. Vous pourrez rentrer chez vous, revoir votre famille. Je vous le promets. »

Johnny sentit la colère l'envahir. « Laissez ma famille en dehors de ça !

— Pensez à elle, mon ami.

— Taisez-vous. Rentrez dans votre terrier. J'ai une démangeaison et tout le patelin pourrait vous sauter à la figure si je me gratte. »

2

Johnny se redressa avec un sursaut. Il avait somnolé. Ses mains n'avaient pas lâché la ceinture, mais il avait la tremblote rien que d'y penser.

Désarmer la bombe, en tablant qu'on n'oserait pas tenter de le déloger ? Mais Towers, sa tête mise à prix pour haute trahison, pouvait courir le risque. Dans ce cas, il aurait de nouveau les bombes à sa disposition et Johnny mourrait pour rien. Non, il était allé trop loin ; il ne laisserait pas sa fille grandir sous le joug de la dictature parce qu'il avait besoin de sommeil.

Il entendit crétiter le compteur Geiger et se souvint d'avoir coupé le bruit de fond. La radioactivité devait croître dans le silo, peut-être parce qu'il avait épargillé les circuits du « cerveau ». Ils ne pouvaient qu'être irradiés après avoir résidé si longtemps si près du plutonium. Il tira son dosimètre film de sa poche.

La partie voilée s'étendait de plus en plus vers

la ligne rouge.

Il le rangea. « Mon vieux, dit-il tout haut, il vaudrait mieux que tu trouves une porte de sortie, ou tu vas briller comme un cadran de montre. » Ce n'était qu'une figure de rhétorique ; les tissus organiques irradiés ne brillent pas ; ils se contentent de mourir peu à peu.

L'écran de télévision s'alluma, le visage de Towers apparut. « Dahlquist ? Je voudrais vous parler.

— Allez vous faire voir.

— Admettons que vous nous gênez.

— Je vous gêne ? Mon œil ! Je vous réduis à l'impuissance.

— Pour le moment. Je vais bientôt me procurer d'autres bombes...

— Vous mentez.

—... mais vous nous ralentissez. J'ai une proposition à vous faire.

— Gardez-la.

— Attendez. Au terme de tout ceci, je dirigerai le gouvernement mondial. Si vous coopérez, même maintenant, je vous nomme chef de l'exécutif. »

Johnny lui expliqua ce qu'il pouvait faire de son offre.

« Ne soyez pas stupide, dit Towers. Que gagnerez-vous à mourir ? »

Johnny poussa un grognement. « Towers, vous êtes vraiment abject. Vous parliez de ma famille ? J'aimerais mieux la voir mourir que vivre sous la botte d'un Napoléon à la manque. Disparaissiez. J'ai besoin de réfléchir. »

Towers coupa la communication.

Johnny inspecta de nouveau son dosimètre film qui ne paraissait pas plus voilé, mais lui rappela avec force que le temps filait. Il avait faim et soif... et il ne pourrait pas toujours rester éveillé. Un vaisseau mettant quatre jours à relier la Terre à la Lune, il ne pouvait espérer de secours avant ce délai. Il ne tiendrait sûrement pas quatre jours... Une fois que le voile se serait étendu au-delà de la ligne rouge, il serait perdu.

Sa dernière chance, c'était de saboter les bombes de manière irréparable et de prendre la fuite avant que le voile du film ait atteint la limite fatale.

Il se tortura l'esprit pour chercher une solution puis se mit au travail. Il pendit un poids au bout de la ceinture, y lia une ficelle. Si jamais Towers faisait sauter la porte, il espérait avoir le temps de libérer le dispositif avant de mourir.

Il existait un moyen simple, quoique ardu, de saboter les bombes de façon à les rendre irréparables sur la Base Lunaire. Le cœur de chacune se constituait de deux hémisphères de plutonium à la section polie avec soin pour permettre un contact parfait lorsqu'elles étaient réunies. Le moindre défaut empêcherait la réaction en chaîne et par conséquent l'explosion atomique.

Il entreprit de démonter l'une des bombes.

Il lui fallut défoncer quatre cloisons successives, puis briser l'enveloppe de verre qui entourait le mécanisme central. Ceci mis à part, le démontage de la bombe ne présenta guère de difficultés. À la fin, il se retrouva face à deux demi-globes plus polis que des miroirs.

Un coup de marteau, et l'un d'eux cessa d'être parfait. Un second coup, et l'autre se brisa comme du verre ; il avait attaqué sa structure cristalline au point favorable.

Des heures plus tard, il revint, recru de fatigue, à la bombe armée. Il se força à maîtriser ses nerfs et la désamorça avec des soins infinis. Bientôt, ses deux hémisphères argentés étaient inutilisables à leur tour. Il ne restait plus dans le silo une seule bombe en état de fonctionner – mais, épargnés

sur le sol, il y avait une fortune en fragments du métal le plus coûteux, le plus dangereux pour l'organisme, et le plus redoutable par ses effets destructeurs.

Johnny considéra le matériau mortel. « Saute dans ta combinaison, mon gars, et dégage. Je me demande ce que va dire Towers. »

Il se dirigea vers le râtelier pour replacer le marteau ; le compteur Geiger crépita follement à son passage.

Le plutonium influence à peine ce compteur ; il en va tout autrement de l'infection secondaire qu'il produit autour de lui. Johnny regarda le marteau, puis l'approcha de l'appareil, qui glapit aussitôt.

Johnny jeta l'outil loin de lui et se dirigea vers sa combinaison.

Le compteur crépita encore tandis qu'il repassait devant. Le jeune homme s'arrêta net.

Il approcha une main de l'instrument. Le crépitement se transforma en un rugissement continu. Sans se déplacer, il tira de sa poche son dosimètre film.

La pellicule avait viré au noir d'un bout à l'autre.

3

Le plutonium, sitôt entré dans l'organisme, se fixe dans la moelle des os. Il n'y a rien à faire ; la victime est perdue. Les neutrons qu'il émet parcourrent le corps, ionisent les tissus, transmutent les atomes en isotopes radioactifs, détruisent et tuent les cellules. La dose fatale est incroyablement faible ; une masse du dixième d'un grain de sel de table est plus que suffisante – une dose susceptible de s'introduire dans la plus petite écorchure. Dans l'ancien temps, au sein du Projet Manhattan, on considérait l'amputation immédiate comme le seul recours possible.

Johnny n'ignorait rien de tout cela, mais cessa de s'en inquiéter. Il s'assit par terre pour fumer une précieuse cigarette qu'il avait mise de côté et réfléchir.

Il souffla un jet de fumée en direction du compteur Geiger et un sourire sans joie étira ses lèvres lorsqu'il l'entendit crépiter de plus belle. Sa respiration même était « brûlante » – le carbone-14, supposa-t-il, s'exhalant de son flux sanguin

sous forme d'oxyde de carbone. Peu importait, à présent.

Au point où il en était, une reddition de sa part n'aurait plus aucun sens, et il ne donnerait pas cette satisfaction à Towers – il finirait sa garde sur place, voilà tout. De plus, en continuant de lui faire croire que la bombe était prête à exploser, il l'empêcherait de récupérer la matière première. Cela pouvait jouer un rôle important, au bout du compte.

Il constata sans étonnement qu'il n'éprouvait pas de regrets. Il trouvait une certaine douceur dans la pensée que tous ses soucis étaient terminés. Il ne souffrait pas, il n'éprouvait aucun malaise, il n'avait même plus faim. Il tenait la forme, et il avait l'esprit en paix. Il était mort... il se savait mort, néanmoins, pour un temps, il pouvait encore marcher, respirer, voir et sentir.

Il ne souffrait même pas de la solitude. Il n'était pas seul ; il était entouré de camarades – le garçon qui avait enfoncé son doigt dans la digue ; le colonel Bowie, trop malade pour se mouvoir ; le capitaine du *Chesapeake*, mourant, avec aux lèvres un défi immortel ; Rodger Young, scrutant les ténèbres. Ils se rassemblaient autour de lui dans la pénombre du silo à bombes.

Et, bien entendu, il y avait Edith. Elle était la seule dont il sente vraiment la présence. Johnny aurait voulu distinguer plus clairement son visage. Était-elle en colère ? Ou plutôt fière et heureuse ?

Fière, bien que malheureuse... Il la distinguait mieux à présent et sentait même le contact de sa main. Il demeura tout à fait immobile.

Sa cigarette lui brûla les doigts. Il tira une dernière bouffée, qu'il souffla dans la direction du compteur Geiger, et l'éteignit. C'était la dernière qu'il lui restait. Il ramassa plusieurs mégots et en roula une avec un fragment de papier découvert dans sa poche. Il l'alluma avec soin et s'adossa confortablement pour attendre le retour d'Edith. Il se sentait très heureux.

Il était toujours adossé à l'enveloppe de la bombe, la dernière cigarette refroidie à ses côtés, lorsque le haut-parleur l'appela de nouveau.
« Johnny ? Hé, Johnny, tu m'entends ? Ici Kelly. Tout est fini. Le *La Fayette* vient de se poser et Towers s'est fait sauter la cervelle. Johnny ? Réponds-moi. »

Quand ils ouvrirent la porte, le premier homme tenait un compteur Geiger au bout d'une longue perche. Il s'arrêta sur le seuil et battit

précipitamment en retraite. « Hé, chef ! lança-t-il. Amenez des appareils de manipulation... heu... et un cercueil de plomb. »

*

Le petit vaisseau et son escorte mirent quatre jours à rejoindre la Terre. Quatre jours durant lesquels tous les peuples du globe attendirent son arrivée. Quatre-vingt-dix-huit heures durant, les programmes télévisés habituels firent place à des hymnes funèbres qui se succédaient sans interruption.

Les neuf vaisseaux se posèrent sur l'astroport de Chicago. Un tracteur télécommandé retira le cercueil du petit vaisseau ; puis on réapprovisionna ce dernier en carburant, et on le lança sur une trajectoire de libération. Projeté à travers l'espace, il ne servirait plus jamais à des fins moins nobles.

Le tracteur gagna la ville de l'Illinois où était né le lieutenant Dahlquist, toujours au son des marches funèbres. Il déposa le cercueil sur un piédestal, à l'intérieur d'une enceinte qui délimitait le rayon dangereux. Des Marines de l'espace, crosses en l'air, la tête inclinée,

montaient la garde autour d'elle ; la foule se tenait au-delà du cercle. Les marches funèbres retentissaient toujours.

À l'issue d'un délai suffisant, longtemps, très longtemps après que les montagnes de fleurs se furent fanées, on scella le cercueil de plomb dans le marbre, et c'est ce monument que vous pouvez contempler aujourd'hui.

Asseyez-vous, messieurs !

Pour coloniser la Lune, il faut et des agoraphobes, et des claustrophobes. Ou plutôt des agoraphiles et des claustrophiles, car il vaut mieux que ceux qui vont dans l'espace ne souffrent pas de phobies. Si quoi que ce soit sur une planète, dans l'intérieur d'une planète ou dans le vide entourant les planètes est susceptible d'effrayer un candidat éventuel, mieux vaudrait pour lui ne point quitter notre mère la Terre. Un homme qui veut gagner sa vie loin de la terre ferme doit être prêt à vivre confiné dans un astronef où l'espace est strictement mesuré, sachant qu'il peut devenir son cercueil, et ne doit pas se laisser troubler par les profondeurs infinies de l'espace même. Quant aux astronautes – ceux qui *travaillent* dans l'espace, pilotes, mécaniciens, astrogateurs et autres –, ils exigent, pour avoir les coudées franches, quelques millions de kilomètres aux entournures.

D'un autre côté, les colons lunaires doivent appartenir à une espèce qui se sent parfaitement dans son élément lorsqu'il lui faut jouer les taupes en creusant des galeries dans le sol.

*

Lors de mon second voyage à Luna City, je me rendis à l'observatoire de Richardson, pour voir le Grand Œil et pour recueillir les éléments d'un article qui me paierait mes vacances. J'exhibai ma carte de presse et mon bagout, tant et si bien que l'intendant lui-même me servit de cicérone. On sortit par le tunnel nord, alors en cours de creusement vers le site prévu pour le coronascope.

Ce fut un trajet fastidieux : prendre place sur un scooter, suivre un tunnel monotone, gravir un puits, franchir un sas et tout recommencer. M. Knowles s'efforça de le meubler avec son baratin publicitaire. « Ce n'est que temporaire. Quand on aura creusé le second tunnel, on les connectera par des transversales, on supprimera les sas, on installera un trottoir roulant nord-sud dans celui-ci, un trottoir roulant sud-nord dans l'autre, et vous accomplirez le trajet en moins de trois minutes. Comme à Luna City ou à

Manhattan.

— Pourquoi ne pas démonter les sas dès à présent ? » On pénétrait dans un autre sas – le septième, je pense. « Jusqu'ici, la pression est identique de chaque côté dans tous les cas. »

Knowles me jeta un regard mi-figue mi-raisin. « Vous ne voudriez tout de même pas profiter d'une particularité de cette planète pour le seul plaisir d'en tirer un article à sensation ? »

Je me sentis piqué au vif. « Dites donc, ripostai-je, je suis tout aussi digne de confiance que le premier fabricant de néologismes venu, mais si ce projet a un aspect pas très catholique, rebroussons chemin et n'en parlons plus. Je ne suis pas disposé à me laisser censurer.

— Du calme, Jack », dit-il d'un air dégagé. C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom ; j'en pris note, sans plus. « Il n'est pas question de vous censurer. Nous sommes heureux de collaborer avec la presse, mais la Lune n'a déjà que trop pâti d'une mauvaise publicité... imméritée. »

Je demeurai bouche close.

« Chaque chantier présente ses propres risques, poursuivit-il, mais aussi ses avantages. Nos hommes ne contractent pas la malaria et n'ont pas

à guetter les serpents à sonnette. Je peux vous montrer des statistiques prouvant qu'il est moins dangereux d'être tunnelier en caisson de compression ici qu'employé de bureau aux États-Unis, toutes choses égales par ailleurs. On se casse rarement un os sur la Lune, tant la gravité est faible, alors que, sur Terre, on risque sa vie chaque fois qu'on pénètre dans sa baignoire ou qu'on en sort.

— D'accord, d'accord, interrompis-je, l'endroit est sûr. Où est le hic ?

— Il *est* sûr. Ces statistiques ne proviennent pas de la compagnie, ni de la Chambre de commerce de Luna City, mais de la Lloyd's de Londres.

— Mais vous conservez des sas superflus. Pour quelle raison ? »

Il hésita avant de répondre. « Les séismes. »

Des séismes. Des tremblements de terre. Ou plutôt de lune. Je regardai les murs incurvés qui défilaient devant mes yeux et souhaitai me trouver sur Terre. Nul ne désire être enterré vivant, mais s'il fallait en plus que ça vous arrive sur la Lune, vous n'auriez pas une chance de vous en tirer. Aussi rapides que soient les secours, vos poumons éclateraient, faute d'air.

« Il n'y en a pas beaucoup, poursuivit Knowles,

mais il faut prendre toutes les précautions. Souvenez-vous : la Terre a huit fois la masse de la Lune, si bien que les pressions induites ici par les marées sont huit fois plus importantes que celles provoquées par la Lune sur les marées terrestres.

— Allons, il n'y a pas une goutte d'eau sur la Lune. Comment pourrait-il y avoir des marées ?

— La présence de l'eau n'est pas nécessaire pour provoquer des pressions de marée. Ne vous frappez pas. Acceptez le principe. Le résultat, ce sont des pressions inégalement réparties. Elles peuvent provoquer des séismes. »

Je hochai la tête. « Bon. Puisque toutes les installations lunaires doivent rester étanches, il faut prévoir les séismes. Ces sas ne servent qu'à réduire vos pertes.

— Oui et non. Les sas limiteraient effectivement un accident s'il venait à se produire. Avant tout, ils nous permettent de travailler dans une section du tunnel à pression zéro, sans perturber le reste de la galerie. Mais ils jouent un rôle plus important ; chacun d'eux fait office de joint de dilatation temporaire. Si on peut assembler une structure compacte et lui laisser affronter un séisme, un ouvrage aussi long que ce tunnel doit être souple, ou des fuites se produiront sur son parcours. Un

joint flexible, c'est ce qu'il y a de plus difficile à réaliser sur la Lune.

— Et le caoutchouc ? » Je me sentais assez agité pour jouer la mouche du coche. « J'ai un véhicule terrestre dont le compteur a dépassé les trois cent mille kilomètres, et je n'ai jamais touché aux pneus depuis sa sortie d'usine. »

Knowles soupira. « J'aurais dû emmener aussi l'un des ingénieurs, Jack. Les éléments volatils qui donnent au caoutchouc sa souplesse tendent à bouillir et à s'évaporer dans le vide, et il durcit. Il en va de même pour les plastiques flexibles. Lorsqu'on les expose aux basses températures, ils deviennent fragiles comme des coquilles d'œufs. »

Le scooter s'arrêta tandis que Knowles finissait sa phrase et on descendit juste à temps pour croiser une demi-douzaine d'hommes qui sortaient du sas suivant. Ils portaient des combinaisons spatiales, ou plus précisément des tenues de pression : ils avaient des tubes de connexion au lieu de bouteilles à oxygène, et les visières solaires brillaient par leur absence. Leurs casques étaient rejétés en arrière et chacun avait passé la tête par l'ouverture à glissière de sa tenue, ce qui leur donnait un drôle d'aspect bicéphale. « Hé, Konski ! » lança Knowles.

L'un d'eux se retourna. Un mètre quatre-vingt-cinq à vue d'œil, et trop de graisse. J'évaluai son poids terrestre à cent trente kilos. « Monsieur Knowles ! dit-il, tout joyeux. Ne me dites pas qu'on m'a augmenté.

— Vous gagnez déjà trop, Poussah. Je vous présente Jack Arnold. Voici Poussah Konski, le meilleur tunnelier en chambre de compression des quatre planètes.

— Quatre seulement ? » demanda Konski. Il retira son bras de sa tenue afin de me donner une poignée de main. Je me déclarai ravi de le connaître et récupérai mes doigts avant qu'il les réduise pour de bon en bouillie.

« Jack Arnold veut voir comment on étanchéifie ces tunnels, poursuivit Knowles. Accompagnez-nous. »

Konski leva les yeux vers la voûte. « Maintenant que vous m'y faites penser, monsieur Knowles, je viens de terminer mes heures de travail.

— Poussah, vous êtes aussi cupide que mal embouché. Entendu... tarif plein des heures supplémentaires, soit cinquante pour cent de majoration. »

Konski pivota sur lui-même et ouvrit le sas. Le tunnel au-delà ressemblait à la section qu'on

venait de quitter, sauf qu'il ne comportait pas de rails de scooter et que l'éclairage monté au moyen de fils volants y était provisoire. Deux cents mètres plus loin, une cloison pourvue d'une porte circulaire le bouchait. Le gros homme suivit mon regard. « Le sas mobile, expliqua-t-il. Pas d'air au-delà. On creuse juste devant lui.

— Je pourrais voir l'endroit où vous venez de creuser ?

— Non, à moins de revenir sur nos pas pour vous trouver une tenue. »

Je secouai la tête. Il y avait peut-être dans le tunnel une douzaine d'objets en forme de vessies, de la taille et de la forme de ballons d'enfant. Ils semblaient déplacer exactement leur propre poids d'air ; ils flottaient sans guère montrer tendance à monter ni à descendre. Konski en écarta un sur son passage et me répondit avant même que j'aie le temps de poser ma question. « Cette section, on l'a pressurisée aujourd'hui. Ces témoins cherchent les fuites non décelées. Ils contiennent une sorte de glu. Si une fuite se présente, elle les attire, l'enveloppe cède et la substance interne, aspirée dans la fente, gèle et colmate la fuite.

— Il s'agit d'une réparation définitive ?

— Vous rigolez ! Cette rustine ne sert qu'à

montrer au type de l'entretien où il doit souder.

— Montrez-lui un joint flexible, dit Knowles.

— Ça vient. » On s'arrêta à mi-tunnel et Konski me désigna un segment annulaire qui cerclait l'intérieur du conduit. « On intercale un joint flexible tous les trente mètres. C'est du tissu de verre dans l'intérieur duquel sont frettées les deux sections d'acier qu'il réunit. Ça donne une certaine élasticité au tunnel.

— Du tissu de verre ? Pour former un joint étanche ?

— Ce n'est pas le tissu, le joint. Il y a dix couches de tissu séparées les unes des autres par une graisse à la silicone. Elle se détériore progressivement en partant de l'extérieur, mais il faut cinq ans ou plus avant de devoir remplacer le joint. »

Je demandai à Konski s'il aimait son travail, pensant trouver là matière à pimenter mon article. Il haussa les épaules. « Ça va. Rien à dire. Une pression d'une atmosphère à peine. Quand je bossais sous l'Hudson...

— Et que vous gagniez à peine le dixième de ce que vous empochez ici, glissa Knowles.

— Monsieur Knowles, vous me faites de la peine, protesta Konski. Ce n'est pas une question

d'argent, mais d'art. Prenez Vénus. Ça paye aussi bien sur Vénus, et on marche sur la pointe des pieds. Le sol est si friable qu'il faut le congeler. Pour travailler là-bas, il faut de vrais durs. La moitié des types que vous voyez ici ne sont que des mineurs et rien d'autre ; un incident leur ferait perdre la tête.

— Dites-lui pourquoi vous avez quitté Vénus, Poussah. »

Konski prit un air digne. « On examine le bouclier mobile, messieurs ? »

La visite se poursuivit un petit moment, et je me disposai à rentrer. Il n'y avait pas grand-chose à voir, et plus je prolongeais mon séjour dans cet endroit, moins il me plaisait. Konski ouvrait la porte du sas sur le chemin du retour quand il se passa quelque chose.

Je me retrouvai à quatre pattes ; il faisait un noir d'encre. J'ai peut-être hurlé – je l'ignore. Mes oreilles tintaient. J'essayai de me relever puis je restai dans la position où j'étais. Jamais je n'avais connu une nuit aussi noire. Il me semblait avoir perdu la vue.

Le pinceau lumineux d'une torche troua les ténèbres, se posa sur moi puis se déplaça. « Que s'est-il passé ? criai-je. Un séisme ?

— Cessez de hurler, répondit la voix calme de Konski. Ce n'était pas un séisme, mais une sorte d'explosion. Monsieur Knowles, vous n'avez pas de mal ?

— Je ne pense pas. » Knowles reprit bruyamment sa respiration. « Que s'est-il passé ?

— J'en sais rien. Jetons un œil. » Konski se leva et explora le tunnel. Il tenait une de ces torches qu'on alimente par un mouvement de pompe ; la lueur vacillait. « Ça paraît étanche, mais j'entends... Oh ! mes aïeux ! » Son faisceau se braqua sur une partie du joint flexible, près du sol.

Les ballons témoins s'y rassemblaient. On en comptait déjà trois, d'autres dérivaient lentement vers lui. Sous nos yeux, l'un d'eux éclata et s'effondra en une masse gluante qui signalait la fuite.

Le trou aspira le ballon éclaté et émit un sifflement. Un autre roula vers le même point, se tordit, puis éclata à son tour. Il fallut un peu plus de temps à la fuite, cette fois-ci, pour absorber et engloutir la masse gommeuse.

Konski me passa la lampe. « Continuez à pomper, fiston. » Il extirpa son bras de sa combinaison et plaça sa main nue sur le point où, à ce moment, une troisième vessie venait d'éclater.

« Votre diagnostic, Poussah ? demanda Knowles.

— Difficile à dire. J'ai l'impression que le trou est gros comme le pouce. Ça suce dur.

— Comment peut-on avoir un trou pareil ?

— Je donne ma langue au chat. Percé de l'extérieur, peut-être.

— Vous avez obturé la fuite ?

— Je crois. Allez voir le manomètre. Jack, passez-lui la torche. »

Knowles se dirigea vers le sas. Bientôt il annonça : « Pression stabilisée !

— Vous savez lire le vernier ? lui demanda Konski.

— Bien sûr. Stable d'après le vernier.

— On a perdu combien ?

— Une livre ou deux. Quelle était la pression initiale ?

— La normale terrestre.

— Dans ce cas, on a perdu sept cents grammes.

— Pas mal. Continuez d'avancer, monsieur Knowles. Il y a une trousse à outils au-delà du sas, dans la section suivante. Apportez-moi une rustine numéro trois ou plus grande.

— Bien. » On entendit la porte s'ouvrir et se

refermer, et on se retrouva dans le noir. Je dus émettre un bruit, car Konski me dit de garder le moral.

Bientôt, on entendit la porte ; la bienheureuse lumière réapparut. « Vous avez trouvé ? demanda Konski.

— Non, Poussah. Non... » Knowles parlait d'une voix tremblante. « Il n'y a pas d'air de l'autre côté. La seconde porte refuse de s'ouvrir.

— Coincée, peut-être ?

— Non, j'ai vérifié le manomètre. Pression nulle dans l'autre section. »

Konski émit un sifflement. « Bon, il va falloir attendre qu'on vienne nous chercher. Dans ce cas... Gardez la lumière braquée sur moi, monsieur Knowles. Et vous, monsieur Arnold, aidez-moi à sortir de cette combinaison.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Faute de rustine, je dois en confectionner une, monsieur Knowles. Et je n'ai que ma combinaison sous la main. » Je l'aidai — ce qui n'avait rien d'évident, puisqu'il devait garder sa main sur la fuite.

« Vous pourriez bourrer ma chemise dans la fissure, suggéra l'intendant.

— Autant écoper à la fourchette. Il faut que ce soit la combinaison ; il n'y rien d'autre ici qui résisterait à la pression. » Lorsqu'il eut quitté sa tenue, il me fit nettoyer une partie du dos, puis, au moment où il retirait sa main, j'appliquai la combinaison sur le trou. Konski s'assit promptement dessus. « Voilà ! dit-il, tout heureux. On l'a obturé. Il ne nous reste plus qu'à attendre. »

Je voulus lui demander pourquoi il ne s'était pas contenté de s'asseoir sur le trou sans se défaire de la tenue. Puis je m'avisai que le fond du pantalon était tout rugueux – il lui fallait une pièce lisse pour s'ajuster sur la matière gluante laissée par les ballons.

« Laissez-moi voir votre main, demanda Knowles.

— Ce n'est rien. » Knowles l'examina néanmoins. J'y jetai un regard et sentis mon estomac se soulever. Il avait sur la paume une marque évoquant un stigmate ; le sang avait traversé la peau par osmose. Knowles fit une compresse de son mouchoir, puis se servit du mien pour la tenir en place.

« Je vous remercie, messieurs », dit Konski, avant d'ajouter : « On a du temps à tuer. Une belote, ça vous dirait ?

— Avec vos cartes ? rétorqua Knowles.

— Voyons, monsieur Knowles ! Bah... peu importe. Les intendants ne doivent pas jouer, après tout. À propos, vous vous rendez compte qu'il s'agit de travail sous pression, monsieur Knowles ?

— Pour sept cents grammes de différence ?

— Je parie que le syndicat m'appuierait... vu les circonstances.

— Supposez que ce soit moi qui m'assoie sur la fuite ?

— Mais le tarif s'applique également aux aides.

— C'est bon, grippe-sou... ce sera le tarif triple.

— Voilà qui est plus conforme à votre nature généreuse, monsieur Knowles. J'espère que l'attente sera longue.

— À votre avis, elle durera combien de temps, Poussah ?

— Ma foi, cela ne devrait guère leur prendre plus d'une heure, même s'ils doivent venir de Richardson.

— Hum... qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils vont nous rechercher ?

— Hein ? Votre bureau ne sait pas où vous êtes ?

— Je crains que non. J'ai dit que je prenais ma journée. »

Konski réfléchit un instant. « Je n'ai pas pointé. Ils sauront que je n'ai pas quitté l'intérieur.

— Oui... demain, quand on le signalera à mon bureau.

— Il y a l'autre andouille au portail d'entrée. Il doit savoir qu'il y a trois personnes supplémentaires à l'intérieur.

— À condition qu'il transmette la consigne à qui viendra le relever... et qu'il ait échappé à l'accident.

— En effet, dit Konski, pensif. Monsieur Arnold, il vaudrait mieux cesser d'actionner cette lampe. Vous gaspillez de l'oxygène. »

On resta assis un long moment dans le noir à évoquer les motifs éventuels de l'incident. Konski tablait sur une explosion ; Knowles déclara que cela lui rappelait le jour où il avait vu un vaisseau de fret s'écraser au décollage. Quand la conversation menaça de se tarir, Konski raconta quelques blagues. Je voulus en raconter une à mon tour, mais ma nervosité – ma peur, devrais-je dire – était telle que j'oubliai la chute. Pour un peu, j'aurais hurlé.

Konski reprit après un long silence :

« Monsieur Arnold, vous voulez bien nous redonner la lumière ? Je viens d'avoir une idée.

— Laquelle ? demanda Knowles.

— Si on avait une rustine, vous pourriez revêtir ma combinaison et aller chercher du secours.

— Il n'y a pas d'oxygène pour la combinaison.

— C'est pour ça que j'ai pensé à vous. Vous êtes le plus petit... La tenue doit contenir assez d'air pour vous permettre de franchir la prochaine section.

— Bon... soit. Mais avec quoi est-ce que vous comptez obturer la fuite ?

— Je suis assis dessus.

— Hein ?

— Cette grosse masse ronde. Je vais retirer mon pantalon. Si j'applique une de mes fesses sur ce trou, je vous assure qu'il sera bouclé hermétiquement.

— Mais... non, Fats, ça n'ira pas. Regardez ce qui est arrivé à votre main. Vous vous collerez une hémorragie percutanée et vous saignerez à blanc d'ici à ce que je revienne.

— Je vous parie le contraire à deux contre un... cinquante dollars, disons.

— Et si je gagne, comment est-ce que je

récupère mon argent ?

— Vous êtes mignon, monsieur Knowles. Écoutez... j'ai sur tout le corps un rembourrage de graisse de cinq ou six centimètres d'épaisseur. Je ne saignerai pas beaucoup ; ça me fera tout au plus un gros suçon. »

Knowles secoua la tête. « Ce n'est pas nécessaire. Si on reste ici, bien tranquilles, il y a suffisamment d'air pour plusieurs jours.

— Ce n'est pas l'air, le problème, monsieur Knowles. Vous avez remarqué qu'il fait de plus en plus froid ? »

Je l'avais remarqué pour ma part, mais je n'y avais pas attaché autrement d'importance. Dans ma misère et ma détresse, le fait d'avoir froid me semblait assez approprié. À présent, j'y pensais. En perdant la ligne porteuse d'énergie, on avait du même coup perdu le chauffage. Le froid allait augmenter de plus en plus, sans relâche...

Knowles le comprit aussi. « Eh bien soit, Poussah. Exécution. »

Je m'assis sur la combinaison tandis que Konski se préparait. Après avoir retiré son pantalon, il empoigna un des ballons, le fit éclater et étala l'enduit visqueux sur sa fesse droite. Puis il se tourna vers moi. « Allez, fiston. On se lève du

nid. » L'échange s'effectua sans grosse perte d'air, même si la fuite se mit à siffler avec colère. « Aussi confortable qu'un fauteuil, les gars. » Il sourit.

Knowles enfila vite la combinaison et s'en fut, nous laissant de nouveau dans l'obscurité.

Au bout d'un moment, la voix de Konski s'éleva. « Il y a un jeu auquel on peut jouer dans le noir. Vous connaissez les échecs ?

— Ma foi, j'y joue, oui.

— Fameux, les échecs. On avait l'habitude d'y jouer dans la chambre de décompression, quand je bossais sous l'Hudson. Ça vous dit, une partie à vingt dollars, pour corser l'enjeu ?

— Hein ? D'accord. » Il aurait pu en annoncer mille ; je m'en fichais.

« Bravo. Pion du roi en roi trois.

— Euh... Pion du roi en roi quatre.

— Un peu conventionnel, non ? Ça me rappelle une fille que j'ai connue à Hoboken... » Ce qu'il me raconta n'avait rien à voir avec les échecs, sauf que cela tendait à prouver qu'elle était bel et bien conventionnelle, en quelque sorte. « Fou du roi en fou de la reine quatre. C'est comme sa sœur. Apparemment, elle n'avait pas toujours été rousse, mais elle voulait le faire croire, et elle... navré. Annoncez votre coup. »

J'essayai de réfléchir, mais la tête me tournait.
« Pion de la reine en reine trois.

— Reine en fou du roi trois. Quoi qu'il en soit, elle...» Il continua avec force détails. Son histoire n'avait rien de nouveau et je doute fort qu'elle lui soit arrivée personnellement, mais elle me réconforta un peu. Je parvins même à sourire, dans le noir. « À vous de jouer, ajouta-t-il.

— Oh ! » Je n'arrivais plus à me souvenir de notre échiquier imaginaire. Je décidai de me préparer à roquer, ce qui est toujours assez sûr au début du jeu. « Cavalier de la reine en fou de la reine trois.

— La reine s'avance pour capturer le pion de votre fou du roi... échec et mat. Vous me devez vingt dollars.

— Quoi ? Ce n'est pas possible !

— Vous voulez que je répète les coups ? » Il fit comme il avait dit.

Je parvins à me les représenter. « Bon Dieu ! Vous m'avez coincé ! »

Il gloussa. « Vous auriez dû tenir ma reine à l'œil au lieu de vous fixer sur la rousse. »

J'éclatai de rire. « Vous connaissez d'autres histoires ?

— Bien sûr. » Il en raconta une. Mais lorsque je le pressai de continuer, il répondit : « Je crois que je vais me reposer un petit moment. »

Je me levai. « Vous vous sentez bien, Poussah ? » Il ne répondit pas ; je m'approchai de lui à tâtons. Il avait le visage froid et il n'émit pas un son quand je le touchai. J'entendis son cœur battre faiblement lorsque je posai mon oreille sur sa poitrine, mais ses mains et ses pieds étaient comme de la glace.

Je dus le dégager à la force des poignets ; il était gelé sur place. Je trouvai la glace, dont je savais qu'elle devait être du sang. Je voulus le ramener à lui en le frictionnant, mais le siflement de la fuite m'arrêta net. J'arrachai mon propre pantalon et m'assis dessus, la fesse droite collée contre l'ouverture.

Elle aspira ma peau comme une ventouse d'un froid glacial. Puis ce fut du feu qui se répandit à travers ma chair. Au bout d'un moment, je ne sentis plus rien qu'une douleur vague et le froid.

Une lumière apparut au loin. Elle vacilla, puis disparut. J'entendis une porte claquer. Je me mis à crier.

« Knowles ! hurlai-je. Monsieur Knowles ! »
La lumière apparut de nouveau. « J'arrive...»

Je me mis à bafouiller. « Oh ! vous avez réussi ! Vous avez réussi !

— Non, je n'ai pas réussi. Je n'ai pas pu atteindre la section suivante. En parvenant au sas, j'ai perdu connaissance. » Il s'interrompit pour éternuer. « Il y a un cratère...» La lumière vacilla et la torche tomba avec fracas. « Aidez-moi, dit-il d'un ton geignard. Vous ne voyez pas que j'ai besoin d'aide ? J'ai essayé de...»

Je l'entendis trébucher et tomber. Je l'appelai, mais il ne répondit pas.

Je voulus me lever, mais j'étais collé sur place, coincé comme un bouchon dans une bouteille...

*

Je repris connaissance, étendu à plat ventre – avec un drap propre sous moi. « On se sent mieux ? » demanda quelqu'un. C'était Knowles, debout près de mon lit, en peignoir de bain.

« Vous êtes mort ! lui dis-je.

— Pas le moins du monde. » Il sourit. « Ils sont arrivés à temps.

— Que s'est-il passé ? » Je le fixai, n'en croyant pas encore mes yeux.

« Ce qu'on avait dit. Une fusée postale téléguidée a perdu la boule et s'est écrasée sur le tunnel.

— Et Poussah, où est-il ?

— Salut ! »

Je me tordis le cou ; c'était Konski, allongé à plat ventre comme moi.

« Vous me devez vingt dollars, dit-il joyeusement.

— Je ne vous dois...» Je constatai que je pleurais sans raison. « Bon, je vous dois vingt dollars. Mais vous devrez venir sur Terre les encaisser. »

Les puits noirs de la Lune

Le lendemain de notre arrivée sur la Lune, Lon est allés à Rutherford. Papa et M. Latham – M. Latham est l'homme de la fondation Harriman que papa était venu voir à Luna City – devaient sortir pour affaires. J'ai obtenu de papa la promesse de l'accompagner, car je ne voyais pas d'autre occasion de mettre le pied sur la surface de la Lune. Luna City, c'est génial, sans doute, mais je défie quiconque de distinguer un couloir de Luna City des sous-niveaux de New York – sauf qu'on se sent léger comme tout.

Quand papa est entré dans notre suite pour annoncer qu'on était prêts à partir, je jouais à la carotte avec mon petit frère, accroupi sur le parquet. Maman s'était étendue sur le lit et m'avait demandé de faire tenir le moutard tranquille. Elle avait eu le mal de l'espace pendant tout le trajet Terre-Lune et je suppose qu'elle ne se sentait pas

encore très bien. Le mioche tripotait les lumières ; il les faisait passer de « crépuscule » à « hâle du désert » et vice versa. Je l'ai attrapé par le col et je l'ai forcé à s'asseoir par terre.

Bien sûr, je ne joue plus à la carotte, mais sur la Lune, c'est un sacré bon jeu. Le couteau flotte presque en l'air et on peut en faire toutes sortes de tours. On a inventé plein de nouvelles règles.

« Changement de plan, ma chérie, a dit papa. On part tout de suite pour Rutherford. Rassemblons nos affaires et en route.

— Doux Jésus, je ne crois pas que j'en aie la force. Pars avec Dickie. Bébé Chéri et moi, on passera une journée bien tranquille ici. »

Bébé Chéri, c'est le moutard.

J'aurais pu lui dire qu'elle s'y prenait mal. Il a failli m'éborgner avec son couteau et il a crié : « Qui ? Quoi ? Je viens aussi ! On y va !

— Voyons, Bébé Chéri, a dit maman, ne fais pas de peine à ta maman adorée. On ira au cinéma tous les deux, juste toi et moi. »

Le moutard a sept ans de moins que moi, mais ne lappelez pas Bébé Chéri si vous voulez en tirer quoi que ce soit. Il s'est mis aussitôt à piailler. « Tu m'avais dit que j'irais !

— Non, Bébé Chéri, je ne t'ai pas dit ça. Je...

— Papa a dit que je pourrais y aller !

— Richard, tu as dit à Bébé qu'il pourrait t'accompagner ?

— Non, ma chérie, du moins je n'en ai pas le souvenir. J'ai peut-être...»

Le moutard l'interrompit sans perdre de temps.
« Tu as dit que je pourrais aller partout où Dickie irait. Tu as promis, tu as promis, tu as promis. » Parfois, il faut lui tirer son chapeau, au moutard ; il s'est si bien débrouillé qu'ils ont fini par se bouffer le nez pour savoir qui lui avait dit ci ou ça. Bref, c'est comme ça que, vingt minutes plus tard, on s'est retrouvés tous les quatre à l'astroport, avec M. Latham, et qu'on est montés dans la navette pour Rutherford.

*

Le voyage ne dure qu'une dizaine de minutes, et on ne voit pas grand-chose : tout juste si on entrevoit la Terre pendant que la fusée se trouve encore à proximité de Luna City, et encore, puisque les centrales atomiques où on allait se situent sur le côté opposé de la Lune. Il y avait avec nous une douzaine de touristes et la plupart ont eu le mal de l'espace sitôt qu'on est passés en

chute libre. Maman était du nombre. Certains ne se font jamais aux fusées.

Mais elle a repris des couleurs dès qu'on s'est posés et qu'on est arrivés à l'intérieur. A Rutherford, ce n'est pas comme à Luna City. Au lieu d'amener un tube jusqu'au vaisseau, ils envoient une voiture pressurisée qui vient s'accrocher à la fusée par un sas, et puis elle vous emmène sur quinze cents mètres jusqu'à l'entrée des souterrains. Le trajet nous a plu, au moutard et à moi. Papa devait accompagner M. Latham pour affaires, en nous laissant, maman, le moutard et moi, nous joindre aux touristes qui visitaient les laboratoires.

C'était bien, mais pas de quoi sauter au plafond. Autant que je sache, rien ne ressemble plus à une centrale qu'une autre centrale ; Rutherford aurait pu être la pile principale près de Chicago. Ce que je veux dire, c'est que tout ce qui importe est caché, dissimulé, enveloppé. Tout ce qu'il reste à voir, ce sont des cadrants sur des pupitres avec des tas de boutons et des gens qui les surveillent. Des engins télécommandés comme à Oak Ridge. Le guide vous donne quelques informations sur les expériences en cours, on vous montre quelques films – et voilà.

J'aimais bien le guide. Il ressemblait à Tom Jeremy dans *Les Soldats de l'espace*. Je lui ai demandé s'il était astronaute, il m'a regardé d'un drôle d'air et il m'a répondu que non, qu'il était garde au Service Colonial. Ensuite il m'a demandé où j'allais à l'école et si j'appartenais aux Scouts. Il m'a expliqué qu'il était responsable de la Troupe n°1, Rutherford City, Patrouille des Lutins.

Papa et M. Latham nous ont rejoints au moment où la visite se terminait et où M. Perrin – c'est le nom du guide – annonçait l'excursion. On aurait cru qu'il récitait une leçon. « La visite de Rutherford comprend une promenade en combinaison spatiale sur la surface de la Lune, sans supplément de prix, pour la visite du Cimetière du Diable et du site de la Grande Catastrophe de 1984. Cette excursion est facultative. Elle n'offre aucun danger particulier et nous n'avons jamais connu d'accident à cette occasion, mais la Commission exige que chacun des participants signe une décharge de responsabilité envers l'entreprise. Le trajet dure environ une heure. Ceux qui préfèrent s'abstenir trouveront des films et des rafraîchissements à la cantine. »

Papa se frottait les mains. « Ça, c'est pour moi. Monsieur Latham, heureusement qu'on est

revenus à temps. Je n'aurais pas voulu manquer cette occasion pour un empire.

— Cela vous plaira, a dit M. Latham, et à vous aussi, madame Logan. Je ne sais pas ce qui me retient de vous accompagner.

— Pourquoi ne pas venir ? a demandé papa.

— Non, il faut que je prépare les papiers afin que vous les paraphiez en même temps que le directeur, dès votre retour et avant votre départ de Luna City.

— Pourquoi vous priver de ce plaisir ? Si la parole d'un homme n'est pas une garantie suffisante, sa signature ne vaudra pas davantage. Vous pourrez me faire parvenir toutes ces paperasses à New York. »

M. Latham a secoué la tête. « Merci, vraiment... je suis sorti à la surface des dizaines de fois. Mais je vous suis pour vous aider à enfiler vos tenues.

— Oh ! mon Dieu », a dit maman. Elle n'avait pas très envie de sortir, elle n'était pas sûre de supporter d'être enfermée dans une combinaison spatiale, et puis les rayons directs du soleil lui donnaient toujours des maux de tête.

« Ne fais pas l'enfant, ma chérie, a dit papa, c'est une occasion unique. » Et M. Latham lui a dit que les filtres de casque tamisaient la lumière.

Maman fait toujours des objections et cède régulièrement. Les femmes doivent manquer de force de caractère. Comme la veille au soir – le soir terrestre, bien sûr, heure de Luna City : elle achète une tenue lunaire fantaisie pour la porter à dîner au restaurant de l'hôtel, dans la salle panoramique qui donne sur la Terre, et puis voilà qu'elle a peur d'attraper froid. Elle se plaint même à papa d'être trop dodue pour oser s'habiller comme ça.

C'est vrai, on en voyait pas mal, question peau. « Sornettes, ma chérie, tu es ravissante. » Si bien qu'elle a mis sa tenue et qu'elle s'est amusée comme une petite folle, surtout lorsqu'un pilote a voulu sortir avec elle.

Cette fois, c'était la même comédie. Elle a fini par venir avec nous. On est entrés dans la salle d'habillage et j'ai inspecté les lieux pendant que M. Perrin rassemblait son troupeau et faisait signer les décharges. À l'autre extrémité, il y avait la porte du sas, avec son œil-de-bœuf, et un second tout pareil dans l'autre porte qui, elle, ouvrait sur le vide. À travers, on apercevait la surface de la Lune, qui avait l'air chaude et brillante et un peu irréelle, malgré le verre ambré des œils-de-bœuf. Il y avait encore une double rangée de combinaisons spatiales suspendues, pareilles à des hommes vides. J'ai traînaillé en regardant partout jusqu'à

ce que M. Perrin vienne s'occuper de nous.

« Nous pourrions laisser ce jeune garçon sous la garde de l'hôtesse, à la cantine », disait-il à maman. Il tendit la main, ébouriffa les cheveux du moutard et celui-ci essaya de le mordre ; il retira vite sa main, je vous prie de le croire.

« Merci, monsieur Perkins, je pense en effet que ce serait la meilleure solution, mais il vaudrait peut-être mieux que je reste avec lui.

— Je m'appelle Perrin, dit le guide doucement. Ce ne sera pas nécessaire. L'hôtesse prendra bien soin de lui. »

Pourquoi les adultes parlent-ils en présence des enfants comme si ceux-ci ne comprenaient pas leur propre langue ? Ils auraient dû le fourrer d'autorité à la cantine. Mais le moutard avait parfaitement compris qu'on voulait le plaquer. Il a jeté autour de lui un regard belliqueux avant de dire tout fort : « J'irai aussi ! Vous me l'avez promis.

— Voyons, Bébé Chéri, dit maman pour tenter de l'arrêter, ta maman ne t'a jamais dit...» Mais autant souffler dans un violon ; le moutard eut recours aux effets sonores.

« Tu as dit que j'irais partout où Dickie pourrait aller ; tu me l'as promis quand j'étais malade. Tu

me l'as promis, tu me l'as promis...» Et il a continué de répéter la même phrase de plus en plus fort.

M. Perrin a pris un air gêné. « Richard, a dit maman, débrouille-toi avec ton fils. Après tout, c'est toi qui lui as promis.

— Moi, chérie ? » Papa paraissait surpris. « Après tout, je ne vois rien de si compliqué là-dedans. Si nous lui avons promis qu'il pourrait aller partout où irait Dickie... nous n'avons qu'à l'emmener, voilà tout. »

M. Perrin a émis une petite toux. « Je crains que ce ne soit pas possible. Nous pouvons équiper votre aîné d'une tenue de femme ; il est grand pour son âge. Mais nous n'avons rien de prévu pour les petits enfants. »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, on était dans un joli pétrin. Le même parvient toujours à faire tourner maman en bourrique. Elle arrive au même résultat avec papa. Il devient rouge comme une pivoine et c'est moi qui finis par payer les pots cassés. C'est comme une réaction en chaîne, dont je suis le dernier maillon, sans personne sur qui balancer les particules. Ils ont trouvé une solution simple : je resterais à la cantine pour prendre soin du petit poison !

« Mais, papa, tu m'avais...

— Suffit. Je refuse de voir ma famille s'étriper en public. Tu as entendu ta mère. »

J'étais désespéré. « Écoute, papa... » Je gardais une voix mesurée. « ... si je rentre sans avoir enfilé une tenue spatiale et mis le pied sur la surface de la Lune, il faudra que tu me changes d'école. Je ne retourne pas à Lawrenceville ; je serai la risée de tout l'établissement.

— Nous réglerons cette question à notre retour.

— Enfin, papa, tu m'avais promis expressément...

— Je te prie de te taire, jeune homme. La question est réglée. »

M. Latham se tenait près de nous ; il observait la scène mais restait muet. À ce moment, il a levé un sourcil à l'adresse de papa pour lui murmurer : « Eh bien, R.J., je croyais que votre parole était une garantie ? »

Je n'étais pas censé entendre, ni personne d'autre — et encore heureux, car il est plutôt malsain de laisser entendre à papa que vous savez qu'il est dans son tort. Je me suis dépêché de changer de sujet. « Regarde, papa, peut-être qu'on peut tous y aller. Tu vois, là-bas ? » Je désignais une penderie close par une grille cadenassée. Elle

contenait une vingtaine de tenues et, suspendue au bout de la rangée, presque hors de vue, on apercevait une toute petite tenue, dont les bottes descendaient à peine jusqu'à la ceinture de sa voisine.

« Quoi ? » Papa rayonnait. « Mais c'est exactement ce qu'il nous faut ! Monsieur Perrin ! Ho ! Monsieur Perrin, vous pouvez venir une minute ? Je croyais que vous ne disposiez pas de petites tenues, mais en voici une qui devrait faire l'affaire. »

Il secouait déjà la poignée de la penderie. M. Perrin s'est interposé. « Je regrette, monsieur, cette tenue n'est pas à la disposition du public.

— Et pourquoi ?

— Toutes les tenues qui se trouvent dans cette penderie appartiennent à des particuliers et ne peuvent être louées.

— Quoi ? Ça ne tient pas debout : Rutherford est une entreprise publique. Je veux cette tenue pour mon enfant.

— Je ne peux pas vous la remettre.

— Je vais parler au directeur.

— Ce serait en effet la meilleure solution. Cette tenue a été fabriquée sur mesure pour sa fille. »

Et ce qui fut dit fut fait. M. Latham a appelé le directeur au téléphone, papa lui a parlé, puis le directeur a parlé à M. Perrin, puis de nouveau à papa. Le directeur ne voyait aucun inconvénient à prêter la tenue, surtout à papa, mais il refusait de donner l'ordre à M. Perrin d'emmener dehors un enfant qui n'avait pas atteint l'âge réglementaire.

M. Perrin s'entêtait dans son refus, et ce n'est pas moi qui penserais à le lui reprocher, mais papa lui a fait du plat et bientôt on a pu enfiler nos combinaisons ; on vérifiait les pressions intérieures, les réserves d'oxygène et le fonctionnement des talkies-walkies. M. Perrin a fait l'appel des membres du groupe par radio, puis il nous a indiqué qu'on était tous sur le même canal et qu'il vaudrait donc mieux le laisser parler et s'abstenir d'émettre des réflexions sans intérêt, sinon il serait impossible de l'entendre. Puis on est passés dans le sas et il nous a demandé de rester bien groupés, de ne pas tenter de courir pour voir quelle vitesse on pouvait atteindre, ni à quelle hauteur on pouvait sauter. Je sentais mon cœur cogner contre mes côtes.

La porte extérieure s'est ouverte, on est sortis en file indienne à la surface de la Lune, et elle était aussi merveilleuse que je l'avais rêvé, je crois, mais, sur le moment, j'étais si surexcité que c'est à

peine si je m'en suis rendu compte. Le soleil avait un éclat éblouissant qui dépassait de loin tout ce que j'avais connu jusque-là, et les ombres étaient d'un noir d'encre si profond qu'on y distinguait à peine de vagues formes. On n'entendait rien, à part les voix retransmises par les écouteurs, mais il suffisait d'un geste pour couper le circuit.

La pierre ponce était meuble et s'élevait sous nos pas comme de la fumée, pour se reposer lentement, dans une chute au ralenti. Rien d'autre ne bougeait. C'était l'endroit le plus *mort* qu'on puisse imaginer.

On marchait sur un sentier, demeurant tout près les uns des autres pour se tenir compagnie, sauf à deux occasions, où j'ai dû poursuivre le moutard qui venait de découvrir qu'il pouvait faire des bonds de six mètres. Je lui en aurais bien collé une, mais vous avez déjà essayé, à travers une tenue spatiale ? Ça ne sert à rien.

M. Perrin nous a bientôt demandé de faire halte. « Vous voici à présent dans le Cimetière du Diable. Les pics derrière vous culminent à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la plaine et n'ont jamais été escaladés. On leur a donné des noms bibliques ou mythologiques à cause de la ressemblance qu'offre ce décor fantastique avec un

cimetière géant : Belzébuth, Thor, Siva, Caïn, Seth...» Il désignait à mesure les formes étranges. « Les sélénologues ne s'accordent pas sur l'origine de ces formes bizarres. Certains y voient les signes d'une érosion due à l'action du vent, de l'eau ou de phénomènes volcaniques. Dans ce cas, ces pics se dressent depuis un temps incalculable, car aujourd'hui, comme vous le voyez, la Lune...» C'était exactement le genre de laïus que l'on trouve dans *Le Magazine de l'espace*, sauf qu'on avait le décor sous les yeux, ce qui fait une drôle de différence, je vous prie de le croire.

Les pics me rappelaient un peu les rochers sous notre pavillon au Jardin des Dieux, à Colorado Springs où on avait séjourné l'été dernier, mais ils étaient autrement plus grands et, au lieu du ciel bleu, il n'y avait que du noir et des étoiles brillantes au-dessus d'eux. On en avait froid dans le dos.

Un autre garde était venu avec nous, avec un appareil photographique. M. Perrin a voulu ajouter quelque chose, mais le moutard s'était mis à bavasser et j'ai dû couper sa radio pour qu'on entende. Je ne l'ai rallumée qu'après que M. Perrin a fini de parler.

Il nous demandait de nous aligner pour la

photo avec pour fond de décor les pics et le ciel noir. « Avancez vos visages le plus près possible de la visière afin qu'on distingue vos traits. Que tout le monde prenne une belle pose. Voilà ! ajouta-t-il au moment où son compère déclenchaît l'obturateur. Le tirage sera à votre disposition lorsque vous rentrerez, à dix dollars pièce. »

J'ai réfléchi. J'avais besoin d'une photo pour ma chambre à l'école et j'en voulais une seconde pour la donner à... bref, il m'en faudrait une autre. Il me restait dix-huit dollars sur l'argent de mon anniversaire ; si je le lui demandais gentiment, maman compléterait la somme. J'ai donc commandé deux tirages.

On a gravi une longue pente et soudain on s'est retrouvés à contempler le cratère de la Grande Catastrophe : tout ce qui restait du premier laboratoire. Il s'étendait devant nous, trente kilomètres de diamètre, et le sol était recouvert d'une substance luisante, vitrifiée, de couleur verte, au lieu de pierre ponce. Il y avait une stèle sur laquelle on avait gravé :

ICI SE TROUVENT
LES DÉPOUILLES MORTELLES
DE
Kurt Schaeffer
Maurice Feinstein
Thomas Dooley
Hazel Hayakawa
G. Washington Slappey
Sam Houston Adams
MORTS POUR LA VÉRITÉ
QUI REND LES HOMMES LIBRES
le 11 août 1984

Je me suis senti tout drôle et j'ai reculé pour venir écouter M. Perrin. Papa et d'autres lui posaient des questions. « On ne sait pas trop, disait-il. Il n'est rien resté. Aujourd'hui on transmet les données à Luna City par télémétrie au fur et à mesure qu'elles sortent des instruments, mais ce qui s'est passé ici date d'avant l'installation de la ligne des relais à vue.

— Que serait-il advenu, a demandé un homme, si cette explosion s'était produite sur Terre ?

— Difficile à dire... mais c'est pour ça qu'on a installé le laboratoire ici, sur la face cachée. » Il a consulté sa montre. « Il est temps de rentrer,

mesdames, messieurs. » Ils faisaient demi-tour et se dirigeaient vers le sentier quand maman a poussé un hurlement.

« Bébé ! Où est passé Bébé Chéri ? »

J'ai sursauté, mais je n'avais pas peur, pas encore. Le moutard, il faut toujours qu'il coure à droite et à gauche, mais il ne s'écarte jamais beaucoup car il veut toujours quelqu'un sous la main pour écouter ses piaillerments.

Mon père avait passé un bras autour de ma mère et me faisait des signes avec l'autre. « Dick, a-t-il dit d'une voix sèche qui a claqué comme un coup fouet dans mes écouteurs, qu'est-ce que tu as fait de ton frère ?

— Moi ? Je n'y suis pour rien... La dernière fois que je l'ai vu, maman le tenait par la main pour monter la colline.

— Ne tourne pas autour du pot, Dick. Maman s'est assise pour se reposer lorsque nous sommes arrivés ici et te l'a envoyé.

— Eh bien, dans ce cas, il n'est jamais arrivé. » Là-dessus maman s'est mise à crier pour de bon. Tout le monde avait entendu, bien sûr... forcément, puisqu'il n'y avait qu'un canal. M. Perrin s'est avancé et a coupé l'émetteur de maman, ramenant soudain le silence.

« Occupez-vous de votre femme, monsieur Logan. » Puis il a ajouté : « Où avez-vous vu votre enfant pour la dernière fois ? »

Papa n'a rien pu lui dire ; et quand on a voulu réintégrer maman dans le circuit, il a tout de suite fallu la couper. Elle ne savait rien et elle nous cassait les oreilles. M. Perrin s'est alors adressé au reste du groupe. « Quelqu'un a-t-il aperçu le petit garçon qui nous accompagnait ? Ne répondez pas si vous n'avez rien à dire. Quelqu'un l'a-t-il vu s'écartier ? »

Personne n'avait vu quoi que ce soit. À mon avis, il avait dû filer quand tout le monde était tourné vers le cratère. C'est ce que j'ai dit à M. Perrin.

Il a admis que ça paraissait probable. « Je vous demande votre attention ! Je vais partir à la recherche de l'enfant. Restez où vous êtes. Ne vous écartez de cet endroit sous aucun prétexte. Je ne serai pas absent plus de dix minutes.

— Pourquoi ne pas tous participer aux recherches ? a demandé quelqu'un.

— Pour l'instant, il n'y a qu'un égaré, a dit M. Perrin. Je ne voudrais pas qu'on en ait douze. » Puis il est parti, en progressant avec aisance par bonds de quinze mètres.

Papa a fait mine de le suivre, puis il a renoncé : maman venait soudain de s'effondrer, pliant les genoux et flottant doucement jusqu'au sol. Tout le monde s'est mis à parler à la fois. Un idiot voulait lui ôter son casque, mais papa n'est pas fou. J'ai coupé ma radio pour pouvoir m'entendre penser et j'ai entrepris d'inspecter les environs, sans quitter le groupe, mais en me juchant sur le bord du cratère pour tâcher d'y voir le mieux possible.

J'ai regardé du côté où on était venu. Ça n'avait aucun sens de scruter le cratère – s'il s'y était trouvé, il aurait été visible comme une mouche sur une assiette.

À l'extérieur de la cuvette, c'était différent. On aurait facilement caché un régiment à cent mètres de nous, avec tous ces rochers éparsillés dans tous les sens, certains grands comme des maisons et creusés de cavernes ou de couloirs : un vrai dédale. Je voyais de temps en temps M. Perrin qui fonçait ça et là tel un chien après un lapin. Il volait presque. Quand un gros rocher lui barrait la route, il le franchissait d'un seul élan, en adoptant une position horizontale au sommet de sa trajectoire, afin de mieux voir.

Puis il est revenu vers nous et j'ai rebranché ma radio. Ça discutait ferme. « Il faut le retrouver

avant le coucher du soleil », disait l'un, à quoi un autre a répondu : « Ne soyez pas ridicule, le soleil ne se couche pas avant une semaine. C'est sa réserve d'air qui m'inquiète. Ces tenues ne sont prévues que pour une sortie de quatre heures. » La première voix a fait : « Oh ! Comme un poisson hors de l'eau... » C'est là que j'ai pris peur.

Une voix de femme comme étranglée a dit : « Le pauvre petit ! Il faut le retrouver avant qu'il suffoque », et mon père est intervenu d'une voix coupante : « Ne dites pas ça ! » J'ai entendu quelqu'un sangloter. Peut-être maman.

M. Perrin arrivait à notre hauteur. « Silence général ! Je dois appeler la base. » Il a ajouté d'un ton pressant : « Perrin appelle le contrôle du sas ; Perrin appelle le contrôle du sas. »

Une voix de femme a répondu : « Parlez, Perrin. » Il l'a mise au courant de ce qui se passait, avant d'ajouter : « Envoyez Smith rapatrier mon groupe ; je reste. Rassemblez tous les gardes disponibles et demandez des volontaires parmi les travailleurs expérimentés. Et faites-moi apporter un radiogoniomètre par les premiers qui sortiront de la base. »

On n'a pas attendu longtemps : ils se sont rués vers nous comme une nuée de sauterelles. Ils

devaient courir à soixante ou quatre-vingts à l'heure. J'aurais trouvé le spectacle extraordinaire si je n'avais pas eu l'estomac aussi contracté.

Papa refusait de rentrer, mais M. Perrin lui a rabattu son caquet. « Si vous n'aviez pas fait votre tête de mule, on n'en serait pas là. Si vous aviez eu l'œil sur votre garçon, il ne serait pas perdu. J'ai des enfants ; je leur interdis de sortir à la surface tant qu'ils sont trop jeunes pour s'y risquer sans danger. Vous allez rentrer... je ne veux pas, en plus, me charger de votre sécurité. »

Je crois bien que papa aurait fini par se battre avec lui si maman ne s'était pas évanouie une fois de plus. On est repartis avec le groupe.

*

Les deux heures suivantes ont été assez atroces. On nous a permis de nous asseoir juste à l'extérieur du poste de commande, d'où on entendait, dans le haut-parleur M. Perrin diriger les recherches. Je croyais qu'ils allaient localiser le moutard dès qu'ils utiliseraient le radiogoniomètre – en se guidant sur les ondes parasites générées par les circuits électriques de sa combinaison, puisqu'il se taisait, mais ils n'ont pas eu cette

chance ; leur appareil n'a rien donné. Et les équipes de recherche ne trouvaient rien non plus.

Ce qu'il y avait de plus affreux, c'est que ni papa ni maman n'essaient même de me faire des reproches. Maman pleurait doucement et papa s'efforçait de la consoler, et lorsqu'il tournait les yeux vers moi il avait une expression bizarre. Je pense qu'il ne me voyait pas, mais il devait se dire que, si je n'avais pas insisté pour visiter la surface, tout ça ne serait pas arrivé. « Ne me regarde pas comme ça, papa. Personne ne m'a demandé de le surveiller. Je croyais qu'il était avec maman. »

Il s'est contenté de secouer la tête sans un mot. Il semblait fatigué, comme ratatiné. Mais maman, au lieu de m'accabler et de crier, a cessé de pleurer pour sourire. « Viens ici, Dickie. » Et elle m'a entouré de son bras. « Personne ne te reproche rien. Quoi qu'il arrive, ce n'est pas ta faute. Rappelle-toi ça, Dickie. »

Je l'ai laissée m'embrasser et je suis resté près d'eux un moment, mais je me sentais plus malheureux qu'auparavant. Je pensais au moutard, là-bas, avec sa provision d'oxygène qui s'épuisait. Ce n'était peut-être pas ma faute, mais j'aurais pu l'empêcher et je le savais. Je n'aurais pas dû me reposer sur maman pour veiller sur lui,

elle ne vaut rien pour ces choses-là. Maman, c'est le genre à égarer sa tête – le genre décoratif. Elle est foncièrement *bonne*, comprenez-moi bien, mais elle n'a pas deux sous de sens pratique.

Ce serait un coup très dur pour elle si le moutard ne revenait pas. Et pour papa... et pour moi. C'est une véritable peste, mais je trouverais bizarre de ne plus l'avoir dans les pattes. « Comme un poisson hors de l'eau » : la remarque finissait par m'obséder. Il m'est arrivé un jour de casser un aquarium ; et je me souviens encore du spectacle. Pas beau à voir... Et si le moutard allait mourir de cette façon...

Je me suis refermé comme une huître et, tout à coup, j'ai décidé que je devais le retrouver par n'importe quel moyen. Mais lequel ?

Au bout d'un moment, j'étais convaincu que j'y arriverais, si seulement on me laissait participer aux recherches. Mais on refuserait, bien entendu.

Le professeur Evans, le directeur, a reparu – il était venu nous saluer à notre arrivée. Il a demandé s'il pouvait nous rendre service et comment allait Mme Logan. « Pour rien au monde je n'aurais voulu que ça se produise, ajouta-t-il. Nous faisons tout notre possible. J'ai réclamé des détecteurs de mineraux à Luna City. On pourra

peut-être le localiser grâce au métal de sa tenue. »

Maman a demandé si on pouvait se servir de chiens policiers ; M. Evans ne lui a même pas ri au nez. Papa a suggéré l'emploi d'hélicoptères puis, se ravisant, préconisé le recours à des fusées. Le professeur Evans a souligné qu'il était impossible d'examiner le sol de près, depuis une fusée.

Je l'ai pris à l'écart et pressé de m'autoriser à prendre part aux recherches. Il est resté poli mais sceptique ; j'ai insisté et il m'a demandé : « Pourquoi crois-tu que tu pourrais le retrouver ? On a des gens dotés de l'expérience lunaire la plus approfondie. Je suis persuadé que tu t'égarerais vite si tu t'avais de les suivre. Sur cette planète, si jamais tu perds de vue les repères, tu es vite égaré pour de bon.

— Écoutez, professeur, je connais le moutard... enfin, mon petit frère... mieux que personne. Je ne me perdrai pas, ou plutôt je me perdrai de la même façon que lui. Vous n'avez qu'à me faire suivre par l'un de vos hommes. »

Il a réfléchi une seconde. « Cela vaut la peine d'essayer. Je t'accompagne. Enfilons nos combinaisons. »

Une fois dehors, on n'a pas perdu de temps. On faisait des enjambées de vingt mètres – mon maximum, même si le professeur Evans me retenait par la ceinture pour m'empêcher de culbuter. M. Perrin nous attendait. Mon plan l'a laissé froid. « Le vieux truc de la "mule perdue" peut donner des résultats, mais je n'interromprai pas pour autant les recherches normales. Tiens, petit, prends cette torche. Tu en auras besoin dans les ombres. »

Je me suis approché du bord du cratère et j'ai tenté de me mettre dans la peau du moutard qui s'ennuyait, dépité de ne pas être le centre d'intérêt. Que faire pour passer le temps ?

Je me suis laissé glisser le long de la pente extérieure sans choisir une direction précise, comme il l'aurait fait. Puis je me suis arrêté et j'ai regardé si papa, maman et Dickie avaient remarqué mon départ. On me suivait bien : le professeur Evans et M. Perrin me seraient de près. J'ai fait comme si personne ne prenait garde à moi et je me suis faufilé derrière le premier rocher qui se présentait. Il n'était pas assez haut pour me cacher, mais il l'aurait dissimulé. Je me sentais dans la peau du moutard, et ça lui ressemblait ; il adorait jouer à cache-cache – une façon comme une autre d'attirer l'attention sur lui.

J'ai réfléchi. Lorsqu'il se livrait à ce jeu, il avait le chic pour ramper sous un objet quelconque, un lit, un canapé, une automobile, ou même sous l'évier. J'ai jeté un regard à la ronde. Ce n'étaient pas les cachettes qui manquaient : des rochers taraudés, creusés, avec des surplombs. J'ai entrepris de les explorer ; mais la tâche semblait au-dessus de mes forces ; il y avait au moins une centaine de cachettes dans un court rayon.

M. Perrin s'est approché de moi au moment où je sortais en rampant de la quatrième. « Les hommes ont tout exploré avec leurs lampes, ici. Je doute que ça serve à grand-chose, petit.

— Bon. » Je n'en ai pas moins persisté. Je savais pouvoir atteindre des endroits inaccessibles aux adultes ; j'espérais juste que le moutard n'avait pas choisi une cavité à laquelle je ne pourrais pas moi-même accéder.

Je poursuivais mes efforts sans relâche et je sentais le froid et une fatigue terrible me pénétrer. Le plein soleil tient chaud sur la Lune, mais, sitôt qu'on pénètre dans l'ombre, on gèle. À l'intérieur de ces rochers, il régnait un froid de canard. On confiait aux touristes des tenues assez bien isolées, mais surtout au niveau des gants, des bottes et du séant – et j'avais passé le plus clair de mon temps

à plat ventre, à me tortiller pour m'introduire dans des trous exigus.

J'étais à ce point ankylosé que j'avais du mal à me déplacer, et tout le devant de mon corps me semblait changé en glace. Un souci supplémentaire : et le moutard, alors ? il avait froid, lui aussi ?

Sans l'image des poissons qui suffoquaient et de mon petit frère changé en bloc de glace avant que je le retrouve, j'aurais laissé tomber, je crois. J'étais fourbu. De plus, ramper à l'intérieur de ces trous n'a rien de rassurant – allez savoir ce qui vous attend au premier tournant.

Evans a pris mon bras au sortir de l'un d'eux et appuyé son casque contre le mien ; j'entendais directement sa voix. « Mieux vaut renoncer, petit. Tu es en train de t'épuiser et tu as exploré un hectare à peine. » Je me suis dégagé.

L'endroit suivant, c'était un léger surplomb, à moins de trente centimètres de la surface. Je l'ai exploré du faisceau de ma lampe. Le trou était vide et ne semblait mener nulle part. Puis j'ai découvert qu'il formait un coude. Je me suis jeté à plat ventre et tortillé pour m'y introduire. Je ne pensais pas qu'il valait la peine de continuer : il ne s'y serait jamais enfoncé autant, dans le noir. J'ai tout

de même poussé un peu plus loin et j'ai braqué ma torche.

J'ai vu une botte qui dépassait.

C'est à peu près tout ce qu'il y a à dire. J'ai bien failli crever mon casque en sortant de là, mais je traînais le moutard, flasque comme une peau de chat et le visage tout drôle. M. Perrin et le professeur Evans m'ont sauté dessus pour me taper dans le dos en criant. Dès que j'ai repris mon souffle, j'ai demandé : « Il est *mort*, monsieur Perrin ? Il a l'air dans un sale état. »

Il l'a examiné. « Non... je vois une artère qui bat sur sa gorge. Choc et exposition prolongée, mais cette tenue est spécialement étudiée... ramenons-le à la base en vitesse. » Il l'a soulevé dans ses bras et je l'ai suivi.

Dix minutes plus tard, le moutard, enveloppé dans des couvertures, buvait du chocolat chaud. J'y ai eu droit, aussi. Tout le monde parlait en même temps et maman pleurait de nouveau à chaudes larmes, mais elle paraissait normale et papa avait retrouvé ses esprits.

Il a voulu offrir un chèque à M. Perrin mais celui-ci a refusé. « Je ne veux pas de récompense. C'est votre grand garçon qui l'a retrouvé. Vous pouvez me rendre un service, par contre...

— Oui ? » Papa était tout sucre et tout miel.

« Ne remettez plus les pieds sur la Lune. Votre place n'est pas ici ; vous n'avez pas le type du pionnier. »

Papa a encaissé sans broncher. « C'est une promesse que j'ai déjà faite à ma femme. Ne vous faites pas de souci là-dessus. »

J'ai suivi M. Perrin au moment où il quittait la pièce et je l'ai pris à part. « Monsieur Perrin... je voulais vous dire que, moi, je reviendrai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

Il m'a serré la main et répondu : « Je n'en doute pas une seconde, petit. »

C'est bon d'être de retour !

« Dépêche-toi, Allan ! » Rentrer chez soi... retrouver la Terre ! Son cœur battait à grands coups.

« Encore une petite seconde. » Elle ne tenait pas en place tandis que son mari jetait un dernier coup d'œil sur l'appartement vide. Au prix du fret sur le trajet Terre-Lune, ils ne risquaient pas de rapporter leur mobilier ; à part le contenu de leur valise, ils avaient tout converti en espèces. Satisfait de son examen, il la rejoignit devant l'ascenseur ; ils montèrent jusqu'au niveau administratif et s'arrêtèrent devant une porte sur laquelle on lisait : ASSOCIATION COMMUNAUTAIRE DE LUNA CITY – *Anna Stone, directrice.*

Mlle Stone reçut les clés de leur appartement avec un visage fermé. « Monsieur et madame MacRae. Alors, vous nous quittez pour de bon ? » Joséphine se hérissa. « Vous pensiez qu'on

reviendrait sur notre décision ? »

La directrice haussa les épaules. « Non. Je savais depuis bientôt trois ans que vous ne resteriez pas... Il suffisait d'entendre vos récriminations.

— Mes récrimi... Mademoiselle Stone, j'ai supporté avec autant de patience que quiconque les incommodités de ce... ce clapier pressurisé. Je ne vous en tiens pas personnellement responsable, mais...

— Du calme, Jo ! » lui conseilla son mari.

Joséphine rougit. « Excusez-moi, mademoiselle Stone.

— N'en parlons plus. Simple différence de point de vue. J'étais là quand Luna City se composait de trois préfabriqués étanches reliés par des tunnels qu'on négociait à quatre pattes. » Elle tendit une main carrée. « J'espère que vous vous plairez à faire de nouveau partie des rampants. Sincèrement. Bons réacteurs, bonne chance et bon atterrissage. »

Une fois dans la cabine de l'ascenseur, Joséphine maugréa : « Des "rampants" ! Tout ça parce qu'on préfère sa planète natale où on peut au moins respirer du bon air pur...

— Toi aussi, tu emploies le terme, lui fit

remarquer Allan.

— Pour désigner des gens qui n'ont jamais quitté le plancher des vaches.

— Est-ce qu'on n'a pas répété maintes fois qu'on aurait dû avoir le bon sens de ne jamais le quitter ? Au fond de nous, on est des rampants, Jo.

— Oui, mais... Oh ! ce que tu es contrariant, Allan. C'est le plus beau jour de ma vie. Tu n'es pas heureux de rentrer à la maison ?

— Si, bien entendu. C'est chouette de rentrer. L'équitation, le ski...

— Et l'opéra. Du vrai bel canto. Allan, il faudra vraiment qu'on passe une semaine ou deux à Manhattan avant de retourner à la campagne.

— Je croyais que tu voulais sentir la pluie sur ton visage ?

— Bien sûr. Je veux tout à la fois et je n'en peux plus d'attendre. Oh ! mon cheri, j'ai l'impression de sortir de prison. » Elle se pressa contre lui.

Il se dégagea lorsque l'ascenseur s'arrêta.
« Allons, pas de sentiment.

— Allan, tu n'es qu'un monstre, dit-elle, rêveuse. Je suis si contente. »

Ils firent une nouvelle halte à la galerie des banques. L'employé de la National City Bank avait

déjà préparé le transfert de compte. « On regagne ses foyers ? Signez là et apposez vos empreintes. Je vous envie. La chasse, la pêche.

— Pour ma part, je préfère les bains de mer. Et la voile.

— Quant à moi, dit Jo, je veux juste voir des arbres verts et du ciel bleu. »

L'employé hocha la tête. « Je vous comprends. C'est du passé, et c'est si loin... Bon, amusez-vous bien. Vous prenez trois ou six mois de congé ?

— Un aller simple, dit Allan sans précautions oratoires. Trois ans passés à vivre comme un poisson dans un aquarium, c'est plus que suffisant.

— Ah ? » L'employé lui tendit les papiers et ajouta d'une voix neutre : « Ma foi... bons réacteurs.

— Merci. »

Ils gagnèrent la sous-surface et prirent le trottoir roulant interurbain pour l'astroport. La galerie débouchait à la surface en un point, par l'intermédiaire d'un compartiment pressurisé ; un hublot panoramique ménagé à l'ouest donnait sur la surface de la Lune... et, au-delà des collines, se trouvait la Terre.

La vue du globe, imposant, vert et généreux, sur

le fond du ciel lunaire d'un noir d'encre avec ses étoiles au regard fixe, amena aussitôt les larmes aux yeux de Jo. Cette merveilleuse planète était la sienne ! Allan la considérait avec moins de passion, notant l'heure de Greenwich. La ligne du soleil levant venait à peine de toucher l'Amérique du Sud. Il devait être environ huit heures vingt.

Ils quittèrent le trottoir roulant pour tomber dans les bras de quelques-uns de leurs amis venus leur faire leurs adieux. « Dites donc, les traînards... où étiez-vous passés ? Le *Gremlin* décolle dans sept minutes.

— Tant pis, on le laisse partir, répondit MacRae.

— Comment ? Vous restez ? Vous avez changé d'avis ? »

Joséphine éclata de rire. « Ne fais pas attention à lui, Jack. On embarque dans l'express ; on a modifié notre réservation. Il nous reste donc vingt minutes.

— Oh ! un couple de touristes opulents, si je ne m'abuse ?

— Le supplément est négligeable, et je ne voulais pas changer deux fois et passer une semaine dans l'espace alors que deux jours suffisent. » Elle frotta son estomac nu d'un geste

significatif.

« Elle ne supporte pas la chute libre, Jack, expliqua son mari.

— Moi non plus : j'ai été malade tout le voyage. Mais je ne crois pas que vous aurez le mal de l'espace, Jo ; vous êtes habituée à la pesanteur lunaire.

— Peut-être, convint-elle. Mais il y a une différence entre un sixième de gravité et pas de gravité du tout. »

La femme de Jack Crail intervint : « Joséphine MacRae, tu vas risquer ta vie dans un vaisseau à propulsion atomique ?

— Mais pourquoi pas, ma chère ? Tu travailles bien dans un laboratoire atomique.

— Peuh ! Au laboratoire, on prend des précautions. La Commission du Commerce n'aurait jamais dû autoriser les express. Je suis peut-être vieux jeu, mais je rentrerai comme je suis venue, via le Terminal et Supra-New York, en empruntant les bonnes vieilles fusées à combustible classique.

— N'essaie pas de l'effrayer, Emma, intervint Crail. On a éliminé tous les pépins de ces vaisseaux.

— Pas suffisamment pour me satisfaire. Je...

— Peu importe, interrompit Allan. La question est réglée, et il nous reste à gagner l'aire d'envol de l'express. Au revoir, tout le monde ! Nous avons été très heureux de vous connaître. Si vous rentrez un jour, venez nous voir.

— Au revoir, les enfants !

— Au revoir, Jo... Au revoir, Allan !

— Mes amitiés à Broadway !

— Au revoir... et n'oubliez pas d'écrire.

— Aloha, et bons réacteurs ! »

Ils exhibèrent leurs billets, pénétrèrent dans le sas et prirent place dans la navette pressurisée qui faisait le service entre Leyport proprement dit et l'aire de départ. « Cramponnez-vous, bonnes gens ! » leur dit l'opérateur de la navette pardessus son épaule ; Jo et Allan s'assirent précipitamment sur les coussins. Le sas s'ouvrit ; devant eux s'étendait un tunnel dépourvu d'air. Cinq minutes plus tard, ils franchissaient, trente kilomètres plus loin, les collines protégeant le couvercle de Luna City des jets radioactifs des vaisseaux express.

Dans l'*Épervier*, ils partagèrent un compartiment avec la famille d'un missionnaire. Le révérend Simmons se sentit obligé d'expliquer pourquoi il voyageait en vaisseau de luxe. « C'est pour l'enfant », leur dit-il tandis que sa femme bouclait la toute petite fille sur une minuscule couchette d'accélération, disposée à la manière d'une civière, entre celles de ses parents. « Comme elle n'est jamais allée dans l'espace, on ne peut risquer de la rendre malade durant des jours. » Ils bouclèrent tous leurs sangles au signal de la sirène. Jo sentit ses battements de cœur se précipiter. Enfin... le moment était venu !

La réaction des tuyères se fit sentir, les écrasant dans leurs coussins. Jo n'aurait jamais cru que son corps pouvait lui paraître aussi lourd. C'était pire, bien pire que le voyage d'aller. Le bébé hurla tant que dura l'accélération, exprimant ainsi sa terreur sans nom et son malaise.

Au bout d'un délai interminable, ils se trouvèrent soudain en apesanteur quand le vaisseau entra en chute libre. Enfin soulagée du poids terrible qui l'oppressait, Jo se sentit le cœur aussi léger que le corps. Allan déboucla sa courroie supérieure et s'assit. « Comment tu te sens, fillette ?

— Oh ! très bien ! » Jo se détacha et se tourna vers lui. À ce moment, elle laissa échapper un hoquet. « Enfin, je crois. »

Cinq minutes plus tard, elle n'éprouvait plus aucun doute ; elle appelait la mort de tous ses vœux. Allan nagea hors du compartiment et trouva le médecin de bord qui fit une piqûre à la malade. Allan attendit que la drogue fasse son effet, puis se dirigea vers le salon pour mettre à l'épreuve son propre remède au mal de l'espace : des pilules contre le mal de mer accompagnées d'une rasade de champagne. Il dut bientôt admettre que ces deux remèdes souverains ne produisaient sur lui aucun effet — peut-être n'aurait-il pas dû les mélanger.

La petite Gloria Simmons ne souffrait pas le moins du monde du mal de l'espace. Elle trouvait l'apesanteur très amusante et rebondissait du plancher au plafond et d'une paroi à l'autre, tel un ballon potelé. Jo envisageait vaguement d'étrangler l'enfant si jamais elle flottait à sa portée — mais cela demandait un trop grand effort.

La décélération, en dépit de la sensation d'apathie qu'elle leur procurait, fut accueillie comme un soulagement après les affres de la nausée... sauf par la petite Gloria. Elle pleura de

nouveau, dans sa peur et son malaise, tandis que sa mère s'efforçait de lui expliquer le phénomène. Son père priait.

Après un temps infini, il y eut une légère secousse et le bruit de la sirène. Jo parvint à lever la tête. « Que se passe-t-il ? Un accident ?

— Je ne crois pas. J'imagine que nous avons atterri.

— Impossible ! On freine toujours. Je me sens lourde comme du plomb. »

Un pâle sourire d'Allan. « Moi aussi. La gravité terrestre... rappelle-toi. »

L'enfant pleurait toujours.

*

Après avoir salué la famille missionnaire, les MacRae quittèrent le bord en titubant et en prenant appui l'un sur l'autre. « Il ne peut pas s'agir que de la gravité », protesta Jo, dont les pieds semblaient englués dans d'invisibles sables mouvants. « J'ai supporté l'accélération terrestre normale dans la centrifugeuse de Luna City. C'est le mal de l'espace qui nous affaiblit. »

Allan se redressa. « Je sais ! On n'a rien mangé

depuis deux jours.

- Allan... tu n'as rien mangé, toi non plus ?
- Non. Du moins de façon *permanente*, si je puis dire. Tu as faim ?
- Une faim de loup.
- Et si on dînait chez Kean ?
- Merveilleux. Oh, Allan, nous voici de retour ! » Ses larmes se remirent à couler.

Ils entrevirent de nouveau les Simmons. Pendant qu'ils attendaient leur valise sur le quai du métro, Jo vit le révérend s'extirper lourdement de la capsule voisine, sa fille dans ses bras et suivi de sa femme. Il posa l'enfant à terre avec précaution. Gloria se tint debout un moment, tremblant sur ses jambes potelées, puis s'écroula. Elle resta étendue sur le quai, à pleurer faiblement.

Un spatial – pilote, à en juger par son uniforme – s'arrêta et la regarda avec compassion. « Née dans la Lune ? demanda-t-il.

— En effet, monsieur. » La courtoisie de Simmons prenait le pas sur son inquiétude.

« Portez-la dans vos bras. Il lui faudra réapprendre à marcher. » Le spatial secoua la tête et s'éloigna. Simmons, l'air encore plus troublé,

s'assit par terre auprès de son enfant.

Jo se sentait trop faible pour lui prêter assistance. Elle chercha Allan des yeux, mais il était occupé : leur valise était arrivée. Elle se trouvait à ses pieds. Il se baissa pour la ramasser et se sentit soudain tout bête. Elle semblait rivée au sol. Il connaissait son contenu, des rouleaux de microfilms et de films couleur, quelques souvenirs, des articles de toilette et autres... en tout, vingt-cinq kilos. Elle ne *pouvait pas* peser ce qu'elle paraissait.

Et pourtant si. Il avait oublié ce que représentaient vingt-cinq kilos sur Terre.

« Porteur, monsieur ? » L'homme, grisonnant et maigre, souleva toutefois la valise sans effort apparent. « Viens, Jo », lança Allan à sa femme, et il suivit le porteur avec l'impression d'être ridicule. Le porteur ralentit pour régler son pas sur celui d'Allan qui se tramait tant bien que mal.

« Vous débarquez juste de la Lune ? demanda-t-il.

— Ma foi, oui.

— Vous avez réservé une chambre ?

— Non.

— Suivez-moi. J'ai un ami qui travaille à la réception du *Commodore*. » Il les conduisit au

trottoir roulant et de là à l'hôtel.

Ils étaient trop las pour aller manger au-dehors. Allan commanda un repas dans la chambre. Un peu plus tard, Jo s'assoupit dans un bain chaud, et il eut du mal à l'en faire sortir – elle appréciait le soutien que lui procurait l'eau. Mais il la convainquit qu'un matelas en caoutchouc mousse lui assurerait un bien-être presque équivalent. Ils s'endormirent de très bonne heure.

Elle s'éveilla vers quatre heures du matin.
« Allan ! Allan !

— Hein ? Qu'est-ce qui se passe ? » Il tâtonna dans le noir pour trouver le commutateur électrique.

« Euh... rien, je pense. J'ai rêvé que je me retrouvais à bord du vaisseau. Allan, qu'est-ce qui rend l'atmosphère si confinée ? J'ai une migraine atroce.

— Confinée ? Impossible. Il y a l'air conditionné. » Il renifla l'air. « J'ai mal à la tête, moi aussi, avoua-t-il.

— Eh bien, fais quelque chose. Ouvre une fenêtre. »

Il se glissa hors du lit, frissonna au contact de l'air extérieur, puis revint s'emmitoufler dans les couvertures. Il se demandait s'il pourrait se

rendormir avec le grondement de la cité qui se déversait à travers la fenêtre, lorsque sa femme reprit : « Allan ?

— Oui. Qu'y a-t-il ?

— J'ai froid, mon chéri. Je peux venir dans ton lit ?

— Bien sûr. »

*

Le jour entrait par la fenêtre, tiède et doux. Quand les rayons du soleil se posèrent sur les paupières d'Allan, il sortit du sommeil et trouva sa femme à ses côtés, déjà réveillée. Elle soupira et se pelotonna contre lui. « Chéri, regarde ! Le ciel bleu... On est *chez nous*. J'avais oublié combien c'est beau.

— C'est bon d'être de retour. Comment te sens-tu ?

— Beaucoup mieux. Et toi ?

— Ça va, je pense. » Il repoussa les couvertures.

Jo glapit et s'en couvrit de nouveau. « Pas encore.

— Hein ?

— Le grand garçon à sa maman va sortir du lit

et fermer la fenêtre tandis qu'elle reste au dodo.

— Ah... d'accord. » Il se déplaçait plus aisément que la veille, mais se recoucha bien volontiers. Une fois allongé, il se tourna vers le téléphone et cria : « Service !

— Commandez, je vous prie, répondit une voix douce.

— Du jus d'orange et du café pour deux, six œufs brouillés et des toasts. Faites-nous aussi porter le *Times* et le *Saturday Evening Post*.

— Dix minutes.

— Merci. » Le signal du monte-plats grésilla pendant qu'il se rasait. Il alla chercher le petit déjeuner et le servit à Jo au lit. Le repas terminé, il reposa son journal et dit : « Tu ne pourrais pas sortir un peu le nez de ce magazine ?

— Avec plaisir. Ce satané machin est trop grand et trop lourd à tenir.

— Tu pourrais demander qu'on te poste l'édition photocopiée de Luna City. Ça coûterait à peine huit ou neuf fois plus.

— Tu n'es qu'un benêt. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Pourquoi ne pas abandonner ton nid douillet et m'accompagner dans les magasins pour acheter

des vêtements ?

— Euh... Non. Je ne peux pas sortir en tenue lunaire.

— Tu as peur qu'on t'admire ? On devient prude sur ses vieux jours ?

— Non, messire. Je refuse simplement d'affronter la bise extérieure avec trente grammes de nylon et une paire de sandales. Je veux d'abord me couvrir de vêtements chauds. » Elle s'enfonça davantage sous les couvertures.

« La Pionnière de choc ! Tu veux qu'on prenne tes mesures à domicile ?

— On ne peut pas se l'offrir. Écoute... puisque tu sors de toute façon, achète-moi la première défroque venue pourvu qu'elle tienne chaud. »

MacRae prit un air buté. « Je n'aime pas courir les magasins à ta place.

— Juste pour cette fois... je t'en prie. Cours jusqu'chez Saks et choisis une robe de ville en jersey de laine bleu, taille dix. Et une paire de nylons.

— Très bien.

— Tu es un amour. Je ne vais pas fainéanter. J'ai une liste longue comme le bras de gens que je dois appeler, à qui je dois rendre visite, avec qui je

dois déjeuner. »

Il s'occupa d'abord de ses propres achats. Son short et sa chemisette, si pratiques à Luna City, lui paraissaient à peu près aussi chauds qu'un chapeau de paille dans une tempête de neige. Il faisait bon, et même chaud au soleil, mais il avait pris l'habitude de vivre à une température constante de 22°. Il se cantonna le plus possible aux niveaux souterrains et à la section couverte de la Cinquième Avenue.

Il se doutait que le vendeur l'avait affublé d'un complet qui lui donnait l'allure d'un benêt de la campagne. Mais, au moins, le vêtement était chaud. Il était aussi fort lourd ; il aggravait la douleur qui lui barrait la poitrine et rendait sa démarche encore plus incertaine. Allan se demanda au bout de combien de temps il retrouverait ses jambes terrestres.

Une vendeuse maternelle se chargea de la commande de Jo et lui vendit en outre une cape bien chaude pour sa femme. Il prit le chemin du retour, plié sous son fardeau, et tâcha en vain de trouver un taxi. Tout le monde semblait si pressé ! Un adolescent qui avait failli le renverser lui cria : « Regarde où tu vas, grand-père ! » et s'esquiva avant qu'il ait le temps de répondre.

*

Il rentra moulu de la tête aux pieds, en rêvant d'un bain chaud. Il dut s'en passer : Jo avait une visite. « Madame Appleby, mon mari... Allan, je te présente la mère d'Emma Crail.

— Comment allez-vous, docteur ? Ou dois-je vous appeler professeur ?

— Monsieur...

— Quand j'ai su que vous étiez en ville, je n'ai pas pu me retenir de venir vous demander des nouvelles de ma pauvre chérie. Comment va-t-elle ? A-t-elle maigri ? Est-ce qu'elle se porte bien ? Ces jeunes filles modernes... je lui ai répété tant et plus qu'elle devait sortir... Je fais chaque jour une promenade à pied dans le parc... et regardez-moi ! Elle m'a fait parvenir une photo... je l'ai sur moi quelque part, enfin, il me semble... et elle n'a pas très bonne mine, on la croirait sous-alimentée. Ces aliments synthétiques...

— Elle ne mange pas d'aliments synthétiques, madame Appleby.

— ... doivent être absolument impossibles, j'en suis sûre, sans parler du goût. Vous disiez ?

— Votre fille ne mange pas d'aliments synthétiques, répéta Allan. On a presque trop de

fruits et légumes frais à Luna City. L'usine de conditionnement d'air, vous savez.

— C'est justement ce que je disais. J'avoue que je vois mal comment on peut obtenir des aliments sur la Lune à partir d'un conditionneur d'air...

— *Dans la Lune, madame Appleby.*

—... ça ne peut pas être sain. Notre conditionneur d'air est en panne la moitié du temps et dégage les odeurs les plus affreuses... c'est positivement insupportable, mes enfants... pourtant un appareil aussi simple devrait être facile à construire... Il est vrai que si vous leur demandez en plus de fabriquer des aliments synthétiques...

— Madame Appleby...

— Que disiez-vous, professeur ? N'allez pas me...

— Madame Appleby, dit MacRae au désespoir, l'usine de conditionnement d'air de Luna City est une ferme hydroponique, où on fait pousser des plantes et de la verdure dans des réservoirs. Les végétaux absorbent l'oxyde de carbone de l'air et lui fournissent en retour de l'oxygène.

— Mais... Vous êtes sûr, docteur ? Emma m'a pourtant affirmé...

— Tout à fait sûr.

— Bon... je ne prétends pas comprendre ces choses-là, je suis du genre artiste. Le pauvre Herbert répétait souvent... Herbert, c'était le père d'Emma ; il était toujours plongé dans ses travaux d'ingénieur, mais je m'arrangeais pour lui faire entendre de la bonne musique et lire les critiques des meilleurs livres. Emma tient de lui, je le crains... Je voudrais bien qu'elle renonce au travail stupide dans lequel elle s'est lancée. Ce n'est pas le genre qui convient à une femme, n'est-ce pas votre avis, madame MacRae ? Tous ces atomes, ces neutrons et le reste, qui flottent dans l'air. J'ai lu tout ce qui concerne la question dans la rubrique "La science à la portée de tous" du...

— Elle excelle dans son travail et donne l'impression de l'apprécier.

— Ma foi... sans doute. C'est ce qui importe avant tout, d'accomplir une tâche qui vous plaise, aussi sorte qu'elle puisse être. Mais je m'inquiète pour cette enfant... mise à l'écart de la civilisation, sans la moindre amie de son rang à qui parler, pas de théâtres, pas de vie culturelle, pas de vie sociale...

— Luna City reçoit les retransmissions stéréo de toutes les pièces à succès de Broadway. » La voix de Jo avait pris une certaine acidité.

« Oh ! vraiment ? Mais il ne suffit pas d'aller au théâtre, ma chère ; c'est la fréquentation des gens du monde qui importe. Lorsque j'étais jeune fille, mes parents...»

Allan intervint bruyamment. « Une heure. Tu as déjeuné, ma chérie ? »

Mme Appleby se redressa en sursaut. « Oh ! miséricorde ! Il faut que je me sauve. Mon couturier... un véritable tyran, mais quel génie ! Il faudra que je vous donne son adresse. J'ai été charmée de vous voir, mes amis, et je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir tout dit sur ma pauvre chérie. Si seulement elle pouvait devenir aussi raisonnable que vous ! Elle sait que je suis toujours prête à lui faire une place chez moi... et à son mari, bien sûr. Promettez-moi de passer me voir souvent. J'adore parler aux gens qui ont séjourné sur la Lune...

— *Dans la Lune.*

— Cela me donne le sentiment d'être plus proche de ma chérie. Au revoir donc !

— J'ai besoin d'un verre, dit Jo lorsque la porte se fut refermée sur les talons de la visiteuse.

— Je t'accompagne. »

Jo coupa court à sa tournée des magasins – trop fatigant. Vers quatre heures ils roulaient en calèche dans Central Park, jouissant du décor automnal, au rythme indolent des sabots du cheval. Les hélicoptères, les pigeons, la traînée barrant le ciel, sillage de la fusée des Antipodes, compossaient un décor d'une beauté et d'une sérénité idylliques. Jo déglutit tant bien que mal, la gorge serrée, avant de murmurer : « N'est-ce pas magnifique, Allan ?

— Et comment ! C'est bon d'être de retour. Dis, tu as remarqué qu'ils ont encore défoncé la 42^e Rue pour y faire des travaux ? »

*

Dans la chambre, Jo s'effondra sur son lit, tandis qu'Allan retirait ses souliers. Il s'assit, se frictionna les orteils. « Je vais marcher pieds nus toute la soirée. Seigneur ! que je souffre des pieds !

— Et moi donc. Mais on doit aller chez ton père, mon amour.

— Hein ? Zut, j'avais oublié ! Jo, qu'est-ce qui t'a pris ? Téléphone-lui et remets la visite à plus tard. On est encore à moitié morts des fatigues du voyage.

— Voyons, Allan, il a invité tous tes amis.

— Par les tripes de Lucifer, je n'ai pas de vrais amis à New York. Disons la semaine prochaine, plutôt.

— "La semaine prochaine"... hum... écoute, partons à la campagne tout de suite. » Les parents de Jo lui avaient laissé une minuscule propriété dans le Connecticut, une ferme délabrée.

« Je croyais que tu voulais te gorger de musique et de théâtre pendant au moins une quinzaine. Pourquoi ce changement subit ?

— Je vais te montrer. » Elle se dirigea vers la fenêtre ouverte depuis midi. « Regarde. » Elle traça ses initiales sur le chambranle. « Allan, cette ville nage dans la crasse.

— Il faut bien s'attendre à ce que dix millions de personnes soulèvent de la poussière.

— Mais on absorbe cette crasse dans nos poumons. Qu'est-il advenu des lois contre la pollution atmosphérique ?

— Ce n'est pas de la pollution ; c'est la crasse normale dans une cité.

— Luna City n'avait pas cet aspect. Je pouvais porter une tenue blanche jusqu'à m'en lasser. Ici, elle ne durerait même pas la journée.

— Manhattan n'a pas de toit — ni de précipiteurs dans chaque conduite d'air.

— C'est un tort. Il n'y a pas de juste milieu ici. Soit on gèle, soit on suffoque.

— Je croyais que tu avais hâte de sentir la pluie sur ton visage ?

— Ne me fatigue pas. J'aime la pluie dans la verte et pure campagne.

— Bon. Il faut que j'entame la rédaction de mon livre, de toute façon. Je vais appeler ton agent immobilier.

— Je l'ai joint ce matin. On peut s'installer dès à présent ; il a commencé les aménagements dès qu'il a reçu ma lettre. »

*

Il y avait un buffet chez le père d'Allan, mais Jo s'assit immédiatement et attendit d'être servie. Allan aurait bien voulu en faire autant, mais sa qualité d'invité d'honneur l'obligeait à demeurer debout sur ses pieds douloureux. Son père le saisit par le revers de son veston, au buffet. « Tiens, fils, goûte un peu ce foie gras. Tu m'en diras des nouvelles après vos rations de survie. »

Allan convint qu'il était bon.

« Écoute, fils, tu devrais parler de ton voyage à ces gens, je t'assure.

— Pas de discours, papa. Ils n'ont qu'à lire le *National Geographic*.

— Balivernes ! » Il se retourna. « Silence, tout le monde ! Allan va nous raconter comment vivent les Lunatiques. »

Allan se mordit les lèvres. À coup sûr, les citoyens de Luna City usaient de ce terme les uns envers les autres, mais il n'avait pas la même résonance ici. « Franchement, je n'ai rien à dire. Continuez votre repas, je vous prie.

— Toi, tu parles, et nous, on mange !

— Raconte un peu « Lanulle City ».

— Tu as vu l'Homme de la Lune ?

— Vas-y, Allan, à quoi ça ressemble-t-il de vivre sur la Lune ?

— Pas *sur* la Lune, *dans* la Lune.

— Quelle est la différence ?

— Il n'y en a pas, je suppose. » Il hésita ; il n'existait aucun moyen d'expliquer pourquoi les colons lunaires tenaient tant à préciser qu'ils vivaient sous la surface du satellite de la Terre — mais il en éprouvait de l'irritation, de même que la

contraction Frisco hérisse l'habitant de San Francisco. « On a coutume de dire "dans la Lune". On passe fort peu de temps à la surface, sauf le personnel de l'observatoire Richardson, les prospecteurs et autres. Les quartiers d'habitation sont édifiés en sous-sol, naturellement.

— Pourquoi "naturellement" ? Vous craignez les météorites ?

— Pas plus que vous les éclairs. On s'enterre pour obtenir une meilleure isolation au froid et à la chaleur, et aussi parce que c'est le moyen le plus simple d'étanchéifier les constructions. Le prix de revient des installations est moins élevé en sous-sol. Le terrain est facile à travailler et les alvéoles de la pierre ponce se comportent à la manière du vide entre les parois d'une Thermos. C'est du vide, d'ailleurs.

— Mais, monsieur MacRae, demanda une dame au visage sérieux, vos oreilles ne souffrent pas de la pression insuffisante ? »

Allan agita la main dans l'air. « Il règne la même pression qu'ici, quinze livres. »

Elle parut surprise, puis répondit : « Je veux bien vous croire, mais c'est difficile à imaginer. Je mourrais de peur s'il me fallait vivre enfermée dans une cave. Supposez que les parois explosent ?

— Contenir une pression de quinze livres, c'est un jeu d'enfant ; les ingénieurs travaillent communément avec des centaines de kilos au centimètre carré. Et Luna City est compartimentée comme un navire. Le coefficient de sécurité est très élevé. Les Hollandais vivent bien à l'abri de leurs digues ; dans le Mississippi, il y a des levées de terre. Le métro, les paquebots, les avions... tous constituent des milieux artificiels. Luna City ne paraît étrange qu'à cause de son éloignement. »

Elle frissonna. « Ça me fait peur. »

Un petit homme prétentieux se fraya un passage jusqu'au premier rang. « Monsieur MacRae, à supposer que l'entreprise soit profitable à la science, pourquoi doit-on gâcher l'argent des contribuables à entretenir une colonie sur la Lune ?

— Je crois que vous avez répondu vous-même à la question, répondit Allan avec lenteur.

— Alors comment la justifiez-vous ? Dites-moi ça, monsieur.

— Il n'est pas nécessaire de la justifier ; la colonie lunaire a remboursé plusieurs fois ses frais d'investissement. Toutes les sociétés lunaires rapportent des dividendes. Les mines Artémis, la Compagnie des voies spatiales, le Crédit des voies

spatiales, les Voyages touristiques Diane, la Compagnie de recherches électroniques, les Laboratoires de biologie lunaire, sans parler de Rutherford... il vous suffit d'examiner leurs bilans. Je veux bien admettre que les Recherches cosmiques puisent un peu dans la poche du contribuable, puisqu'elles résultent d'un accord entre le gouvernement et la Fondation Harriman.

— Vous l'admettez donc. C'est une question de principe. »

Les pieds d'Allan le faisaient terriblement souffrir. « Quel principe ? Si on remonte le cours de l'Histoire, la recherche a toujours payé. » Il se retourna et chercha du regard le foie gras.

Quelqu'un lui toucha le bras ; il reconnut un ancien camarade de classe. « Allan, vieille branche, félicitations pour la manière dont tu as cloué le bec à Beetle. Il avait besoin d'une leçon... ce serait une espèce d'anarchiste. »

Allan sourit. « Je n'aurais pas dû perdre mon sang-froid.

— En tout cas, tu lui as drôlement bien répondu. Dis donc, Allan, demain soir j'offre à des acheteurs de province la tournée des grands-ducs. Pourquoi ne pas nous accompagner ?

— Merci beaucoup, mais on part justement à la

campagne.

— Voyons, tu ne peux pas manquer une pareille occasion. Après tout, tu étais cloîtré sur la Lune ; tu te dois une compensation après cette monotonie mortelle. »

Allan sentit la chaleur lui monter aux joues. « Merci quand même... à propos, tu n'as jamais vu le globe terrestre de la salle panoramique de l'hôtel du Havre de Lune ?

— Non. Je compte aller là-haut quand j'aurai fait ma pelote, bien sûr.

— Eh bien, tu y trouverais une boîte de nuit qui te conviendrait. Tu as déjà vu un danseur bondir à dix mètres de haut et accomplir une série de sauts périlleux au ralenti en retombant ? Ou goûté un cocktail lunatique ? Ou regardé un jongleur en gravité réduite ? » À l'autre bout de la pièce, Jo lui fit signe. « Euh... excuse-moi, mon vieux. Ma femme me demande. » Il se retourna, puis jeta par-dessus son épaule : « Le Havre de Lune n'est pas une simple escale pour spatiaux... il est également recommandé par le guide Duncan Hines. »

Jo était très pâle. « Chéri, il faut que tu m'emmènes. Je suffoque. Je ne me sens vraiment pas bien.

— Volontiers. » Ils s'excusèrent et prirent congé.

*

Jo s'éveilla avec un gros rhume, aussi prirent-ils un taxi directement pour leur maison de campagne. Ils survolaient des nuages bas, mais en altitude le temps était beau. Le soleil et le battement monotone des rotors leur firent retrouver la joie du retour au foyer.

Allan rompit une indolente rêverie. « C'est tout de même curieux, Jo. On me donnerait une fortune que je n'y retournerais pas, mais hier soir, chaque fois que j'ouvrais la bouche, c'était pour défendre les gens de la Lune. »

Elle hocha la tête. « Je sais. Sans exagérer, Allan, certains se comportent comme si la Terre était plate. Les uns ne croient à rien et d'autres se montrent à ce point terre à terre qu'on peut être certain qu'ils ne comprennent rien... et je me demande laquelle des deux catégories m'assomme le plus. »

Il y avait de la brume lorsqu'ils se posèrent, mais la maison était propre ; l'agent avait allumé le feu et garni le réfrigérateur. Moins de dix

minutes après l'atterrissement de l'hélicoptère, ils sirotaient du grog bouillant et se rôtaisaient devant les flammes pour chasser la fatigue de leurs os. « Voilà qui me plaît, dit Allan en s'étirant. C'est vraiment bon d'être de retour, cette fois.

— Oui... À part l'autoroute. » Une autoroute neuve à grande vitesse pour le fret et les voyageurs passait à moins de cinquante mètres de la maison. On entendait le grondement des gros diesels au moment où ils abordaient la pente.

« Oublie l'autoroute. Tourne-lui le dos et regarde droit vers la forêt. »

Ils retrouvèrent suffisamment le pied terrien pour éprouver du plaisir à faire de courtes promenades dans les bois ; par chance, l'été de la Saint-Martin s'annonçait long et chaud ; la femme de ménage était travailleuse et taciturne. Allan compilait les résultats de trois années de recherches avant de commencer la rédaction de son livre. Jo l'assistait dans les opérations statistiques, s'initiait de nouveau aux joies de la cuisine, rêvassait et se reposait.

Ce fut le jour de la première gelée que les toilettes se bouchèrent. On persuada le plombier du village de venir dès le lendemain. Dans l'intervalle, ils eurent recours à un édicule désuet,

survivance d'un autre âge, qui subsistait encore de l'autre côté de la pile de bois de chauffage. Il était infesté d'araignées et sa ventilation s'avérait surabondante.

Le plombier ne se montra guère encourageant. « Nouvelle fosse septique. Nouveau conduit filtre. Ça coûtera gros pour obtenir toutes les pièces neuves en même temps. Quinze, seize cents dollars. Il faut que je calcule.

— C'est d'accord, dit Allan. Vous pouvez commencer dès aujourd'hui ? »

L'autre éclata de rire. « On voit que vous ne savez pas ce que c'est que de trouver des matériaux et de la main-d'œuvre ces temps-ci. Au printemps. Sitôt que le sol sera dégelé.

— Quoi ?! Tant pis pour le prix. Effectuez les travaux. »

L'autochtone haussa les épaules. « Je regrette de ne pouvoir vous obliger. Bien le bonjour ! »

Lorsqu'il fut parti, Jo explosa. « Allan, il refuse de nous aider !

— C'est possible. J'essaierai de trouver quelqu'un à Norwalk ou en ville. Tu ne vas pas patauger dans la neige jusqu'à cette Vierge de fer qui nous sert de toilettes extérieures pendant tout l'hiver.

— Je l'espère bien.

— C'est tout à fait exclu. Tu as déjà eu un rhume. » Il regarda le feu d'un air morose. « J'imagine que je paye pour mes plaisanteries déplacées.

— Comment cela ?

— Ma foi, tu sais bien qu'on sert de têtes de Turc depuis que le bruit s'est répandu qu'on a été colons. Je m'en fichais, mais certaines insinuations m'ont piqué. Tu dois te rappeler que je suis allé seul au village samedi dernier.

— Oui. Qu'est-il arrivé ?

— Ils m'ont entrepris chez le coiffeur. Au début j'ai laissé dire, et puis je ne sais quelle mouche m'a piqué. Je me suis mis à leur parler de la Lune. Je leur ai raconté des trucs à dormir debout, des blagues éculées sur les vers du vide ou l'air pétrifié. Ils ont mis du temps avant de s'apercevoir que je les menais en bateau... et personne n'a ri. Notre bon ami le rustique ingénieur en appareils sanitaires faisait partie de la bande. Je suis désolé.

— Il n'y a pas de quoi. » Elle l'embrassa. « Si je dois patauger dans la neige, au moins je me consolerai à l'idée que tu leur as rendu la monnaie de leur pièce. »

Le plombier de Norwalk se montra plus

complaisant, mais la pluie, puis le grésil ralentirent les travaux. Ils s'enrhumèrent tous les deux. Le neuvième de ces jours de misère, Allan travaillait à son bureau lorsqu'il entendit Jo rentrer par la porte de derrière après être allée faire des courses. Il reprit son travail mais s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas venue lui dire bonjour. Il partit aux nouvelles.

Il la trouva effondrée sur une chaise de cuisine ; elle pleurait sans bruit. « Chérie ! dit-il, alarmé. Mon chou, que s'est-il passé ? »

Elle leva les yeux. « Je ne voulais pas te le dire.

— Mouche-toi et essuie-toi les yeux. Qu'est-ce que tu ne voulais pas me dire ? Qu'est-il arrivé ? » Elle le lui raconta d'une voix entrecoupée par de fréquentes interventions du mouchoir. D'abord l'épicier lui avait déclaré qu'il n'avait pas de lingettes de démaquillage. Quand elle lui avait désigné l'article en rayon, il avait répondu que c'était « vendu ». Enfin, il avait parlé des gens qui « faisaient venir de la main-d'œuvre extérieure et retiraient le pain de la bouche des honnêtes gens ».

Jo avait explosé et rappelé l'incident survenu chez le coiffeur entre Allan et les esprits forts de l'endroit. L'épicier avait alors pris ses grands airs.

« Il m'a dit : "Madame, j'ignore si vous et votre mari avez été sur la Lune et d'ailleurs je m'en moque éperdument. En tout cas, je n'ai pas besoin de votre clientèle !" Oh ! Allan, je suis tellement malheureuse.

— D'ici peu, il sera encore bien plus malheureux que toi.

— Allan, je te défends de sortir. Je refuse que tu te blettes.

— Et je refuse que ce type te traite par-dessus la jambe.

— Il ne recommencera plus. Oh ! mon chéri, j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je ne peux plus rester ici. Ce ne sont pas seulement les villageois ; c'est le froid, les cafards, ce nez qui n'arrête jamais de couler. Je suis recrue de fatigue et mes pieds me font toujours souffrir. » Elle se remit à pleurer.

« Allons, allons ! On s'en va, ma douce ! En Floride. Je terminerai mon livre pendant que tu prendras des bains de soleil.

— Je ne veux pas aller en Floride. *Je veux rentrer chez nous !*

— Hein ? Tu veux dire... à Luna City ?

— Oui. Oh ! mon chéri, je sais que tu n'en as pas envie, mais je n'en peux plus. Ce ne sont pas seulement la crasse, le froid et cette comédie des

travaux de plomberie... c'est le fait qu'on ne nous comprenne pas. Ce n'était guère mieux à New York. Ces rampants ne connaissent rien à rien. »

Il lui sourit. « Continue d'émettre, chérie. Je suis sur la même longueur d'onde.

— Allan ! »

Il hocha la tête. « Il y a un bon moment que j'ai découvert que j'étais dans le même cas... mais je n'osais pas te le dire. Mes pieds aussi me font souffrir... et j'en ai par-dessus la tête d'être traité comme une chiffre molle. J'ai essayé de me montrer indulgent, mais je ne supporte plus les rampants. Les gens de cette bonne vieille Lune me manquent. Eux au moins sont civilisés. »

Elle acquiesça. « On manque sans doute d'indulgence, mais c'est aussi ce que je pense.

— On ne manque pas d'indulgence. Soyons francs : que faut-il pour se rendre à Luna City ?

— Un billet.

— Petite futée ! Je ne veux pas dire en touriste ; pour y trouver du travail. Tu connais la réponse : de l'intelligence. Cela coûte cher d'envoyer un homme sur la Lune, plus cher encore de l'y maintenir. Pour que ce soit rentable, il doit posséder une forte valeur ajoutée. Haut quotient d'intelligence, bon coefficient de sociabilité,

éducation supérieure... en somme, tout ce qui rend une personne agréable, plaisante et de bonne compagnie. On a été gâtés, la perversité humaine que les rampants trouvent normale nous est à présent intolérable, pour la raison que, là-haut, c'est différent. Le fait que Luna City constitue l'environnement le plus confortable que l'homme a jamais établi pour son propre usage n'a qu'une importance secondaire... ce sont les gens qui comptent. Rentrons chez nous. »

Il alla droit au téléphone – un appareil désuet sans écran – et appela le bureau de la Fondation à New York. Tandis qu'il attendait la communication, sa femme objecta : « Suppose qu'on ne veuille pas de nous ?

— C'est ce qui me tracasse. » Ils savaient que les compagnies lunaires réintégraient rarement les employés démissionnaires ; l'examen physique était, disait-on, beaucoup plus sévère la seconde fois.

« Allô... allô, la Fondation ? Je pourrais avoir le bureau de recrutement ? Allô... je ne *peux pas* brancher ma caméra ; cet appareil est une relique. Ici Allan MacRae, physicien et chimiste, contrat numéro 1340729. Et ma femme Joséphine, 1340730. Nous voulons signer de nouveau... Très

bien, j'attends.

— Prie, mon cheri, prie !

— Je prie... Ça alors ! Mon poste est resté vacant ? Parfait, parfait ! Et pour ma femme ? » Il écouta d'un air soucieux ; Jo retenait son souffle. Puis il plaça sa main sur le récepteur. « Hé, Jo, on t'a remplacée. Ils veulent savoir si tu accepterais un intérim à titre d'aide-comptable.

— Réponds-leur oui !

— Ce sera très bien ! Quand pourrons-nous passer nos examens ? Parfait, merci ! Au revoir. » Il raccrocha et se tourna vers sa femme. « Les examens physiques et psychologiques quand on veut ; on nous fait grâce des examens professionnels.

— Qu'est-ce qu'on attend ?

— Rien. » Il appela le service d'hélicoptères de Norwalk. « Vous pouvez nous conduire à Manhattan ? Bon sang de bonsoir, vous n'avez pas de radar ? C'est bon, c'est bon ! Au revoir ! » Il poussa un grognement. « Tous les taxis sont immobilisés à cause des intempéries. Je vais appeler New York et tâcher d'obtenir un véhicule moderne. »

Une heure et demie plus tard, ils se posaient sur la plate-forme de la tour Harriman.

Le psychologue se montra très cordial. « Nous pourrions aussi bien régler cette formalité avant de vous faire passer à l'auscultation. Asseyez-vous. Parlez-moi de vous. » Il les écouta en hochant la tête de temps en temps. « Je vois. Et vous avez réussi à faire réparer la plomberie ?

— Les travaux étaient en cours.

— Pour les douleurs aux pieds, je compatis, madame MacRae ; mes voûtes plantaires n'ont jamais cessé de me faire souffrir depuis mon retour sur Terre. C'est la véritable raison de votre retour, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde !

— Voyons, madame MacRae...

— Je vous en donne ma parole d'honneur ! Je veux pouvoir parler avec des gens qui comprennent ce que je leur dis. Au fond, il n'y a qu'une chose qui ne va pas : mes pareils me manquent. Je veux me retrouver chez moi... et il faut que j'obtienne cet emploi. Je retrouverai mon équilibre, j'en suis certaine. »

Le psychologue prit un air grave. « Et vous-même, monsieur MacRae ?

— Oh ! c'est à peu près la même histoire. J'ai tenté d'écrire un livre, mais je ne parviens pas à travailler. J'ai le mal du pays. Je veux rentrer. »

Feldman sourit tout à coup. « Ce ne sera pas difficile.

— Quoi, on nous accepte ? Si l'examen physique est concluant ?

— Il ne s'agit pas de l'examen physique : ceux que vous avez subis avant de partir sont bien assez récents. Bien sûr, vous devrez vous rendre en Arizona pour le reconditionnement et la quarantaine. Vous vous demandez sans doute pourquoi les choses paraissent si faciles alors qu'elles sont réputées si difficiles. En fait, c'est très simple : nous ne voulons pas de gens que la seule perspective des hauts salaires pousse à revenir à la Lune. Nous voulons des gens qui seront heureux et aussi stables que possible. En un mot, nous voulons des gens qui considèrent Luna City comme leur foyer. Maintenant que vous souffrez du mal de la Lune, nous vous accueillons à bras ouverts. » Il se leva et leur tendit la main.

*

De retour au *Commodore* le soir même, Jo fut soudain frappée par une idée. « Allan... tu crois qu'on pourra récupérer notre appartement ?

— Je n'en sais rien. On n'a qu'à envoyer un

câble à la vieille Mlle Stone.

- Téléphone-lui plutôt. On a les moyens.
- Tu as raison ! Et tout de suite, tiens ! »

Il fallut environ dix minutes pour obtenir la communication. Le visage de Mlle Stone parut perdre de sa sévérité lorsqu'elle les reconnut.

« Mademoiselle Stone, on rentre ! »

Il y eut l'habituel délai de trois secondes, puis : « Oui, je sais, la nouvelle est arrivée par téléscripteur il y a environ vingt minutes.

— Oh ! Dites, mademoiselle Stone, notre appartement serait-il toujours vacant, par hasard ? » Ils attendirent.

« Je l'ai gardé ; je savais que vous reviendriez... au bout d'un moment. Soyez les bienvenus parmi les Lunatiques. »

Lorsque l'écran s'éteignit, Jo dit à son mari : « Qu'est-ce qu'elle voulait dire, Allan ?

— Je crois qu'on a réussi le véritable examen, mon canard. On fait partie du club, maintenant.

— On dirait... Oh ! Allan, regarde ! » Elle s'était approchée de la fenêtre. Des nuages chassés par le vent venaient de découvrir la Lune. La phase était à son troisième jour et la ligne du soleil éclairait la mer de la Fécondité. Près du bord droit de cette

grande « mer » sombre, il y avait un point minuscule, que seul leur œil intérieur discernait : Luna City.

Le croissant était suspendu dans le ciel, serein et argenté, au-dessus des gratte-ciel. « Chéri, n'est-elle pas magnifique ?

— Oui. Ce sera bon de rentrer chez nous. Attention... ton nez va encore couler. »

Nous promenons aussi les chiens

« Services Généraux... Mlle Cormet à l'appareil ! » Elle s'adressait à l'écran avec une expression tenant le juste milieu entre la prévenance accueillante et l'efficience impersonnelle. L'écran vacilla un instant pour se fixer sur l'image d'une douairière grasse et renfrognée, vêtue avec un luxe ostentatoire et dont les formes trahissaient le manque évident d'exercice.

« Oh ! ma chère, dit l'image. Je suis bouleversée. Je me demande si vous pouvez m'aider.

— J'en suis certaine », susurra Mlle Cormet en estimant d'un rapide coup d'œil la valeur de la robe et des bijoux de son interlocutrice (si toutefois ceux-ci étaient authentiques – elle se permit cette réserve *in petto*). Puis, ayant décidé que la cliente pouvait générer des profits

substantiels, elle ajouta : « À présent, racontez-moi votre problème. Votre nom d'abord, je vous prie. » Elle pressa un bouton sur le bureau en fer à cheval qui l'entourait, un bouton qui portait la mention DÉPARTEMENT CRÉDIT.

« Tout cela est si *compliqué*, poursuivit l'image. Il a fallu que Peter n'en fasse qu'à sa tête et se brise la hanche. » Mlle Cormet pressa aussitôt le bouton SERVICE MÉDICAL. « Je lui avais bien *dit* que le polo est un sport dangereux. Ma chère, vous n'avez pas idée des souffrances d'une mère ! Et à ce moment précis, surtout. Quel affreux contretemps...

— Vous désirez que nous le traitions ? Où se trouve-t-il en ce moment ?

— Le traiter ? Vous plaisantez ! Le Mémorial Hospital s'en chargera. Nous lui avons accordé une donation suffisante. Je m'inquiète surtout pour mon dîner de gala. La Principessa va être très contrariée. »

Le témoin du Département Crédit clignotait furieusement. Mlle Cormet tâcha de ramener son interlocutrice au fait. « Je vois. Nous nous en occuperons pour vous. Maintenant, si vous voulez bien me donner votre nom, je vous prie, votre adresse et l'endroit où vous séjournez en ce

moment ?

— Vous ne connaissez pas mon nom ?

— Nous pourrions le deviner, répondit diplomatiquement Mlle Cormet, mais les Services Généraux se font un point d'honneur de respecter l'incognito de leurs clients en toutes circonstances.

— Bien sûr. C'est fort avisé. Je suis Mme Peter van Hogbein Johnson. » Mlle Cormet domina ses réactions. Inutile de consulter le Département Crédit pour cette cliente. Mais le transparent en question s'illumina aussitôt, indiquant un taux de confiance trois-étoiles : solvabilité illimitée. « Par contre, je ne vois pas ce que vous pourriez faire, poursuivit Mme Johnson. Je ne puis me trouver en deux endroits à la fois.

— Les Services Généraux aiment les missions difficiles. Maintenant... si vous voulez bien me donner les détails...»

À force de diplomatie et d'astuce, elle finit par obtenir de la douairière un récit assez cohérent. Son fils Peter, troisième du nom, une sorte de Peter Pan un peu défraîchi que Grace Cormet voyait depuis des années figurer à la rubrique mondaine des journaux paré de tous les atours imaginables que revêtent les riches oisifs au fil de

leurs passe-temps, avait eu l'étourderie insigne de choisir, pour se blesser gravement, l'après-midi précédent l'activité sociale la plus importante de sa digne mère. En outre, il avait eu le toupet de commettre cette bourde loin de ladite mère : la moitié d'un continent l'en séparait.

Mlle Cormet en conclut que la technique employée par Mme Johnson pour garder son fils sous sa férule exigeait qu'elle se précipite derechef à son chevet et, incidemment, qu'elle choisisse ses infirmières. Mais son dîner du soir même représentait l'aboutissement de nombreux mois d'habiles manœuvres. Que faire ?

Mlle Cormet se dit *in petto* que la prospérité des Services Généraux et son propre traitement, fort substantiel, dépendaient dans une large mesure de la stupidité, l'inanité et l'indolence des parasites de ce genre. Pendant ce temps, elle expliquait que les Services Généraux prendraient toutes dispositions pour que son dîner soit un succès, en faisant installer dans son antichambre un poste de télévision stéréo portable qui lui permettrait d'accueillir ses invités et de leur présenter ses excuses pendant qu'elle se hâterait au chevet de son fils. Mlle Cormet s'arrangerait pour envoyer sur les lieux un maître de

cérémonies à la stature sociale irréprochable et aux relations avec les Services Généraux ignorées de tous. Avec un peu de doigté, le désastre pourrait se transformer en un triomphe mondain, qui grandirait la réputation de Mme Johnson en faisant d'elle le parangon des hôtesses et le symbole de l'amour maternel.

« Une voiture se posera devant votre porte dans vingt minutes, ajouta Mlle Cormet, en branchant le circuit marqué TRANSPORT, et vous conduira à l'aéroport. Un de nos jeunes gens se trouvera à son bord et recueillera de votre bouche des détails supplémentaires, en cours de route. Un compartiment pour vous-même et une couchette pour votre femme de chambre seront réservés sur la fusée de six heures quarante-cinq pour Newark. Vous pouvez dès à présent vous reposer sur nous. Les Services Généraux s'occuperont de tout.

— Oh ! merci, ma chère. Votre aide m'a été des plus précieuses. Vous n'avez pas idée des responsabilités qui pèsent sur les épaules d'une personne dans ma position. »

Mlle Cormet émit des claquements de langue d'une sympathie toute professionnelle en pensant à part soi que la vieille donzelle se laisserait bien extirper encore quelques cachets substantiels.

« Vous semblez épuisée, madame, dit-elle d'un ton prévenant. Voulez-vous que nous vous fassions accompagner d'une masseuse qui vous prodiguerait ses soins pendant le voyage ? Seriez-vous d'une santé délicate ? Peut-être la présence d'un médecin serait-elle encore plus appropriée ?

— Vous pensez vraiment à tout !

— Je vais vous envoyer l'une et l'autre », décida Mlle Cormet, qui coupa la communication en regrettant de ne pas avoir commandé une fusée spéciale. Le service à la demande, qui ne figurait pas dans le tarif général, était fourni moyennant un supplément de prix. Dans le cas présent, ce supplément signifiait le maximum de ce que l'on pourrait soutirer au client.

Elle appela le service EXÉCUTION : un jeune homme à l'œil alerte apparut à l'écran.
« Enregistrez, Steve, dit-elle. Service spécial : solvabilité trois-étoiles. J'ai mis en route le service immédiat. »

Il haussa les sourcils. « Trois-étoiles... avec primes à la clé ?

— Sans aucun doute. Donnez le grand jeu à la vieille rosse... en douceur. Attention... le fils de la cliente se trouve à l'hôpital. Passez les infirmières

en revue. Si l'une d'elles présente le moindre soupçon de sex-appeal, du balai... et remplacez-la par un zombi.

— Compris, ma poupée. Lancez la transcription. »

Elle fit disparaître l'image ; la lampe *Disponible* vira au vert, puis passa presque aussitôt au rouge, tandis qu'une nouvelle image emplissait l'écran.

Pas d'écervelée, cette fois-ci. Grace Cormet vit un homme bien conservé, entre la quarantaine et la cinquantaine, le ventre plat, l'œil perspicace, dur, mais plein d'urbanité. Il portait la cape de sa tenue de cérémonie rejetée en arrière avec une négligence étudiée.

« Les Services Généraux, dit-elle. Mlle Cormet à l'appareil.

— Ah ! Mademoiselle Cormet, je voudrais voir votre chef.

— Le responsable du standard téléphonique ?

— Non, je voudrais voir le président des Services Généraux.

— Si vous vouliez me dire ce que vous désirez, je pourrais peut-être vous être utile.

— Désolé, mais je ne peux vous donner aucun détail. Je dois le voir sur-le-champ.

— Les Services Généraux sont également désolés, mais M. Clare est un homme très occupé ; il est impossible de le rencontrer sans rendez-vous et sans explication préalable.

— Vous enregistrez ?

— Bien sûr.

— Alors débranchez-moi ça, je vous prie. »

Sur la console, sous les yeux du client, elle coupa le magnétophone. Sous le pupitre, elle le remit en marche. On demandait parfois aux Services Généraux d'effectuer des actes illégaux ; ses agents spéciaux ne prenaient aucun risque. Son interlocuteur tira quelque chose des plis de sa chemise et le tendit vers elle. L'effet stéréoscopique aurait pu laisser croire que son bras sortait de l'écran.

Mlle Cormet, habituée à dissimuler, ne laissa rien paraître de sa surprise sur son visage. L'homme lui présentait l'insigne d'un officiel planétaire, et un insigne de couleur verte, pardessus le marché.

« Je vous arrange une entrevue, dit-elle.

— Très bien. Pourriez-vous venir me rejoindre dans la salle d'attente et me conduire jusqu'à lui ? Disons dans dix minutes ?

— Je n'y manquerai pas, monsieur...
monsieur... ? » Il avait déjà coupé.

Grace Cormet appela le responsable du standard, réclama sa remplaçante et, après avoir mis son pupitre hors circuit, retira la bobine de l'enregistrement clandestin de la conversation. Elle la regarda avec hésitation, puis finit par la plonger dans une cavité ménagée au sommet du pupitre, où un intense champ magnétique effaça toute empreinte sur le ruban.

Une fille pénétra dans la cabine. Blonde et décorative, elle avait l'air lente et un peu simplette. Elle n'était ni l'une ni l'autre. « Salut, Grace. Des affaires en cours ?

- Non. Pupitre vierge.
- Qu'est-ce qu'il y a, Grace ? Malade ?
- Non. »

Sans autre explication, elle quitta le réduit, longea les cabines des autres opératrices affectées aux services non répertoriés, et pénétra dans la grande salle qui accueillait les opérateurs du catalogue. Ceux-ci disposaient d'un équipement moins complexe que la cabine dont Grace sortait à l'instant. Un volume énorme, le tarif des opérations assurées par les Services Généraux,

ainsi qu'un répertoire ordinaire permettaient à l'opérateur du catalogue de fournir toute assistance que pouvait requérir le client ordinaire. Si le besoin exprimé dépassait le cadre des services au catalogue, on transférait l'appel vers les aristocrates de la ressource tels que Grace.

Elle prit un raccourci à travers la salle des archives, longea une allée entre des douzaines de machines à cartes perforées en activité et atteignit le vestibule de l'étage. Un ascenseur pneumatique la hissa à l'étage du bureau présidentiel. Sa réceptionniste ne fit pas mine de l'arrêter au passage, ni de l'annoncer... du moins en apparence : Grace remarqua que les mains de la fille s'activaient sur les touches de son codeur.

Une opératrice de standard ne pénètre pas comme ça dans le bureau d'une société au capital de plusieurs milliards de dollars. Mais les Services Généraux avaient une organisation différente de toutes les autres entreprises de la planète. C'était une firme unique en son genre, où une formation spéciale constituait une marchandise que l'on tarifait, que l'on achetait et que l'on vendait, mais où ce qui comptait par-dessus tout, c'était la disponibilité et l'ingéniosité. Jay Clare, le président, trônait au sommet de la hiérarchie ;

Saunders Francis, son bras droit, venait en second ; et les deux douzaines d'opératrices dont Grace faisait partie, qui prenaient les appels sur le standard non restreint, venaient aussitôt après. Ces opératrices et les agents de terrain qui menaient à bien les missions les plus difficiles, celles qui ne figuraient pas au catalogue, formaient en réalité un seul groupe, car les opératrices non restreintes et les agents non restreints échangeaient souvent leurs rôles sans aucune discrimination.

Venaient ensuite les dizaines de milliers d'employés éparpillés sur toute la planète, depuis le chef comptable, le chef du contentieux, le chef des archives jusqu'aux directeurs locaux, aux opérateurs et opératrices de catalogue, et aux employés à temps partiel – sténographes prêts à écrire sous la dictée quand et où on le leur ordonnait, gigolos n'attendant qu'un signe pour occuper une place vide à un repas, et même un loueur de tatous et de puces savantes.

Elle pénétra dans le bureau de M. Clare, le seul endroit du bâtiment non encombré d'enregistreurs électromagnétiques et d'interphones. Il contenait en tout et pour tout sa table de travail (nue), deux sièges et un écran stéréoscopique qui, lorsqu'il ne

servait pas, arborait l'apparence du fameux tableau de Krantz, *Le Bouddha en pleurs*. En fait, l'original se trouvait au sous-sol de l'immeuble, trois cents mètres plus bas.

« Bonjour, Grace », lui dit le président en la voyant entrer. Il lui tendit un papier. « Donnez-moi votre avis sur ce texte. Sance le trouve inepte. » Saunders Francis tourna ses doux yeux globuleux vers Grace Cormet, sans démentir ni confirmer cette déclaration.

Mlle Cormet lut :

Ne dites pas : « Ai-je les moyens de faire appel aux Services Généraux ? »

Dites plutôt : « Ai-je les moyens de ne pas faire appel aux Services Généraux ? »

À l'époque de la fusée, pouvez-vous continuer de perdre du temps

à effectuer vous-même vos achats dans les magasins,

à payer vous-même vos factures,
à entretenir vous-même votre cellule
d'habitation ?

Nous donnons la fessée au bébé et sa pâtée au chat.

Nous vous louons une maison, nous achetons
vos chaussures.

Nous écrivons à votre belle-mère et totalisons vos
talons de chèques.

Aucun labeur trop vaste ;
aucune tâche trop minime...

Et tout cela pour une bouchée de pain !

Services généraux
Appelez-nous sans attendre.

P.S. : NOUS PROMENONS AUSSI LES CHIENS

« Alors ? dit Clare.

— Sance a raison. Ça ne vaut pas tripette.

— Pourquoi ?

— Trop logique. Trop verbeux. Trop mou.

— Vous auriez une idée pour attirer le marché
marginal ? »

Elle réfléchit un instant, lui emprunta son stylo
et écrivit :

Vous voulez faire tuer quelqu'un ?

(Dans ce cas, nappelez pas les Services Généraux.)

Mais pour *n'importe quel autre travail*, faites appel à nous.

Vous y trouverez votre compte !

P.S. : Nous promenons aussi les chiens.

« Hmm... ma foi, pourquoi pas ? dit M. Clare prudemment. Essayons-le. Sance, opérez un lancement du type B, pour deux semaines, Amérique du Nord, et dites-moi ce que ça donne. » Francis rangea le papier dans sa trousse sans rien perdre de sa douceur d'expression.
« Bon, comme je vous le disais...

— Chef, intervint Grace Cormet, j'ai pris un rendez-vous pour vous... » Elle consulta sa montrebague. «... dans deux minutes quarante secondes. Un officiel du gouvernement.

— Racontez-lui n'importe quoi et renvoyez-le. Je suis occupé.

— Insigne vert. »

Il releva aussitôt la tête. Même Francis parut intéressé. « Vraiment ? dit Clare. Vous avez l'enregistrement de la conversation sur vous ?

— Je l'ai effacé.

— Ah, vous avez peut-être bien fait. Vos intuitions sont souvent fondées. Faites-le entrer. »

Elle inclina pensivement la tête et sortit.

Elle trouva son homme qui pénétrait justement dans la salle de réception publique et l'accompagna pour franchir une demi-douzaine de portes dont les gardiens lui auraient demandé son identité et l'objet de sa visite. Une fois assis dans le bureau, il regarda à la ronde. « Puis-je vous parler en privé, monsieur Clare ?

— M. Francis est mon bras droit. Vous avez déjà parlé à Mlle Cormet.

— Très bien. » Il exhiba de nouveau le sigle vert. « Pour l'instant, il n'est pas nécessaire de mentionner des noms. Je suis certain de votre discrétion. »

Le président des Services Généraux se redressa avec impatience. « Bon, venons-en au fait. Vous êtes Pierre Beaumont, chef du protocole. Est-ce que le gouvernement a un travail à nous confier ? »

Beaumont ne se laissa pas démonter par ce changement d'attitude. « Vous me connaissez. Parfait. Nous entrerons donc dans le vif du sujet. Il se peut en effet que le gouvernement ait besoin de

vos services. Dans tous les cas, il faut que rien ne transpire de cette conversation...

— Toutes les affaires des Services Généraux sont confidentielles.

— Ce qui m'amène n'est pas confidentiel, mais secret. » Il marqua une pause.

« J'ai compris, dit Clare. Poursuivez.

— Vous dirigez une entreprise fascinante, monsieur Clare. Vous vous faites fort d'accomplir toute mission quelle qu'elle soit... pourvu qu'on y mette le prix.

— Et qu'on reste dans les limites de la légalité.

— Bien sûr. Mais le terme de "légalité" est susceptible d'interprétation. J'ai admiré la façon dont vous avez préparé la Seconde Expédition plutoienne. Certaines de vos méthodes sont... comment dire ?... ingénieuses.

— Si vous avez une critique à formuler sur nos actes en la matière, mieux vaudrait vous adresser à notre contentieux, par le canal habituel. »

Beaumont leva la main dans un geste d'apaisement. « Oh ! Monsieur Clare... je vous en prie ! Vous vous méprenez. Il ne s'agissait pas d'une critique mais d'un témoignage de respect. Quel homme de ressources vous faites ! Vous

auriez été un extraordinaire diplomate !

— Cessons de jouer au plus fin. Que voulez-vous ? »

M. Beaumont fit la moue. « Supposons que vous ayez à recevoir une douzaine de représentants de chacune des races intelligentes de notre système solaire et que vous souhaitiez donner à chacun d'eux le maximum de confort et de bien-être. Vous en seriez capable ? »

Clare réfléchit à haute voix. « Pression, humidité, intensité de radiation, atmosphère, chimie, températures, conditions culturelles... tout ça, c'est simple. Et l'accélération ? On pourrait utiliser une centrifugeuse pour les Joviens, mais pour les Martiens et les Titaniens... c'est un autre problème. Il n'existe aucun moyen de réduire la gravité normale de la Terre. Non, il faudrait les loger dans l'espace ou sur la Lune. Dans ce cas, l'affaire n'est plus de notre ressort ; on ne travaille pas au-delà de la stratosphère ».

Beaumont secoua la tête. « Ce ne sera pas le cas. Vous pouvez poser comme condition absolue que les services qui vous seront demandés devront s'accomplir sur la surface de la Terre.

— Pourquoi ?

— Les Services Généraux ont-ils pour principe de s'informer des raisons qui poussent un client à requérir un type particulier de service ?

— Non. Je vous demande pardon.

— Je vous en prie. Mais vous avez besoin de plus amples informations pour pouvoir comprendre ce qui doit être accompli et pourquoi l'opération doit demeurer secrète. Une conférence va se tenir dans un avenir rapproché sur cette planète... d'ici quatre-vingt-dix jours, tout au plus. Jusqu'à son ouverture, nul ne doit soupçonner qu'elle va avoir lieu. Je vous propose de considérer cette conférence comme une table ronde autour de laquelle se réuniront les... heu, les savants les plus éminents du système, et dont l'importance et la composition seront sensiblement celles de la session académique qui s'est tenue sur Mars au printemps dernier. Il vous reviendra de procéder à tous les préparatifs pour l'accueil des délégués, mais il vous faudra dissimuler ces préparatifs dans les ramifications de vos services jusqu'au moment opportun. Quant aux détails...»

Clare l'interrompit. « Vous semblez persuadé qu'on acceptera la mission. Si j'en crois les explications que vous nous avez fournies, on aurait toutes les chances du monde de subir un échec qui

nous couvrirait de ridicule. Les Services Généraux n'aiment guère les échecs. Vous savez comme moi que des gens vivant dans un milieu de faible gravité ne peuvent supporter une haute gravité sans risquer dangereusement leur santé. Les congrès interplanétaires se tiennent toujours sur une planète à faible gravité et s'y tiendront toujours.

— Oui, répondit Beaumont avec patience, c'était en effet la règle dans le passé. Mais vous rendez-vous compte du terrible handicap diplomatique que cela constitue pour la Terre et Vénus ?

— Je ne vois pas très bien.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez. La psychologie diplomatique n'est pas de votre ressort. Tenez pour un fait acquis que ce handicap existe et que l'Administration est fermement résolue à ce que cette conférence se tienne sur Terre.

— Pourquoi pas sur la Lune ? »

Beaumont secoua la tête. « Ce n'est pas du tout la même chose. Bien que nous ayons la charge de son administration, Luna City est un port franc. Ce n'est pas du tout la même chose, sur le plan

psychologique. »

Au tour de Clare de secouer la tête. « Monsieur Beaumont, je ne crois pas que vous compreniez la nature des Services Généraux, bien que je sois imperméable aux subtiles exigences de la diplomatie. On n'accomplit pas de miracles et on ne promet jamais d'en réaliser. Il faut nous voir comme des factotums modernes, organisés, aérodynamiques, tout ce que vous voudrez. On constitue la version remise au goût du jour de l'ancienne classe des serviteurs, mais on n'a rien du génie de la lampe d'Aladin. On n'a même pas de laboratoires de recherches au sens scientifique du terme. Simplement, nous faisons le meilleur usage possible des dernières découvertes en matière de communication et d'organisation pour réaliser ce qui peut déjà être accompli à l'heure présente. » Il désigna du geste le mur opposé sur lequel était gravée en taille douce la marque commerciale de la maison, devenue fameuse au fil des ans – un terrier écossais tirant sur sa laisse et flairant un poteau. « Tel est l'esprit des travaux qu'on effectue : on promène les chiens des gens trop occupés pour s'en charger eux-mêmes. Mon grand-père a financé ses études universitaires en promenant des chiens, et j'en promène encore. Je

ne promets pas de miracle et je ne me mêle pas de politique. »

Beaumont joignit ses doigts. « Vous les promenez contre rémunération. Je le sais : je vous confie les deux miens. Cinq minicrédits... c'est bon marché.

— En effet. Mais cent mille chiens, deux fois par jour, ça nous procure de grosses rentrées.

— La “rentrée” que vous toucheriez pour promener le “chien” dont je parle serait considérable.

— Dans quelle mesure ? » demanda Francis. C'était la première fois qu'il manifestait un intérêt pour la discussion en cours.

Beaumont tourna les yeux vers lui. « Cher monsieur, les conséquences de cette... euh... table ronde se chiffreraient littéralement en centaines de milliards de crédits pour cette planète. Nous ne musellerons pas les vaches qui viendront se nourrir à la récolte, si vous voulez bien me pardonner cette expression.

— Combien ?

— Trente pour cent au-delà du prix de revient vous paraîtrait-il un chiffre raisonnable ? »

Francis secoua la tête. « Ça n'atteindrait peut-

être pas une forte somme.

— Il n'est nullement dans mes intentions de maquignonner. Supposons que je vous laisse le soin, messieurs... je vous demande pardon, mademoiselle Cormet... de décider du prix de vos services. Je pense pouvoir tabler sur votre patriotisme planétaire et racial pour limiter vos prétentions à des proportions raisonnables. »

Francis se renversa sur son siège sans piper mot, mais parut agréablement surpris.

« Une minute, protesta Clare. On n'a pas encore donné notre accord.

— On a discuté du prix », fit observer Beaumont.

Clare porta les yeux de Francis à Grace, puis étudia ses ongles. « Donnez-moi vingt-quatre heures pour savoir si c'est possible, dit-il enfin, après quoi je vous dirai si on promène votre chien ou pas.

— Je suis sûr que vous accepterez », dit Beaumont. Il ramena autour de lui les pans de sa cape.

« Eh bien, maîtres cerveaux, dit Clare d'un ton acide, les dés sont jetés.

— Il y a longtemps que je veux reprendre du service actif, dit Grace.

— Affectez une équipe à tout ce qui ne concerne pas la gravité, suggéra Francis. C'est le seul point épineux. Le reste, c'est de la routine.

— Sans doute, lui accorda Clare, mais vous feriez mieux de trouver une solution. Autrement, on aura entrepris des préparatifs extrêmement coûteux qui ne nous seront jamais remboursés. Vous voulez qui ? Grace ?

— J'imagine, répondit Francis. Elle sait compter jusqu'à dix. »

Grace Cormet le dévisagea froidement. « Il y a des jours, Sance Francis, où je regrette de t'avoir épousé.

— Pas de scènes conjugales au bureau, dit Clare. Vous commencez où ?

— Tâchons déjà de trouver qui est le plus ferré en matière de gravitation, décida Francis. Grace, tu ferais bien d'appeler le docteur Krathwohl à l'écran...

— En effet. » Elle se dirigea vers les commandes du téléviseur stéréoscopique. « C'est

ce qui fait toute la beauté de cette entreprise. Il n'est pas nécessaire de connaître quoi que ce soit, mais simplement de savoir où trouver le renseignement. »

Krathwohl émergeait au personnel permanent des Services Généraux. Il n'avait aucune tâche particulière à accomplir. La compagnie estimait rentable de l'entretenir confortablement en lui ouvrant un crédit illimité pour l'achat de revues scientifiques et en lui payant les frais de participation aux colloques que tiennent de temps en temps entre eux les savants. Il manquait au docteur Krathwohl cette persistance dans la curiosité qui fait le chercheur scientifique ; c'était un dilettante par nature.

De temps en temps, on lui posait une question. La réponse était en général fructueuse.

« Oh ! bonjour ma chère ! » Le visage aimable du docteur Krathwohl souriait sur l'écran. « Écoutez... je viens justement de tomber sur un fait amusant dans le dernier numéro de *Nature*. Un article qui éclaire de façon très intéressante la théorie de Brownlee sur...

- Excusez-moi, docteur. Je suis pressée.
- Je vous en prie, ma chère.

— Qui en sait le plus sur la gravitation ?

— Sous quel angle ? Celui de l'astrophysique ou celui de la mécanique théorique ? Dans le premier cas, vous devriez consulter Farquarson, je pense.

— Je voudrais en connaître les causes.

— La théorie des champs ? Ce n'est pas Farquarson qu'il vous faut, dans ce cas. Il est balistiqueur descriptif avant tout. Pour le sujet qui nous préoccupe, ce sont les travaux du docteur Julian qui font autorité.

— Où peut-on le trouver ?

— On ne peut pas, ma chère. Il est mort l'an dernier, le pauvre. Une perte majeure pour la science.

Grace se retint de lui dire à quel point. « Qui a pris sa succession ?

— Vous voudriez le nom de l'homme qui occupe aujourd'hui la place la plus éminente en théorie des champs ? Je dirais O'Neil.

— Où est-il ?

— Je devrai me renseigner. Je le connais un peu : quelqu'un de difficile.

— Faites donc, je vous prie. Dans l'intervalle, qui pourrait nous éclairer ?

— Pourquoi ne pas vous adresser pas au jeune Carson, dans notre service technique ? Il s'intéressait fort au problème lorsqu'il est entré dans la maison. Un garçon intelligent... on a eu ensemble divers entretiens passionnants.

— Je vais suivre votre conseil. Merci, docteur. Demandez le bureau du chef sitôt que vous aurez localisé O'Neil. Bien le bonjour. » Elle raccrocha.

*

Carson confirma l'opinion de Krathwohl mais exprima un doute. « O'Neil est arrogant et peu coopératif. J'ai travaillé sous ses ordres. Cela dit, il maîtrise mieux que quiconque la théorie des champs et la structure de l'espace. »

On l'avait mis dans la confidence et on lui avait exposé le problème. Il s'avouait dépassé. « On se fait peut-être une montagne d'une souris, dit Clare. J'ai quelques idées. Corrigez-moi si je me trompe, Carson.

— Allez-y, patron.

— Bon, l'attraction gravitationnelle dépend de la proximité d'une masse, d'accord ? La gravité terrestre résulte de la proximité de la Terre. Quel

effet donnerait la présence d'une masse importante au-dessus d'un point précis de la surface terrestre ? Son action ne tendrait-elle pas à contrarier celle de la Terre ?

— En théorie, si. Mais pour que cette action soit appréciable, il faudrait disposer d'une masse de dimensions formidables.

— Peu importe.

— Vous ne comprenez pas, chef. Pour annuler la gravité de la Terre au point considéré, il faudrait disposer d'une seconde planète égale à elle. Bien entendu, puisque vous ne voulez pas l'annuler, vous pourriez vous contenter d'une masse moindre, dont le centre serait plus proche du point en question que ne l'est le centre de la Terre. Mais ça ne suffirait pas. Tandis que l'attraction exercée sur un corps est inversement proportionnelle au carré de la distance... du rayon, dans le cas présent... la masse, et par conséquent l'attraction, diminue selon le *cube* du diamètre.

— Qu'est-ce que ça nous donne ? »

Carson tira de sa poche une règle à calcul, la manipula un instant et leva les yeux. « Je n'ose même pas vous donner la réponse. Il faudrait un astéroïde de bonne taille, en plomb, pour obtenir

un résultat valable.

— On n'a pas attendu jusqu'à aujourd'hui pour déplacer des astéroïdes.

— D'accord, mais comment le *maintenir en place*? Non, chef, il n'existe aucune source d'énergie concevable, ni d'ailleurs les moyens de l'appliquer, qui vous permettrait de suspendre en permanence un astéroïde de bonne taille au-dessus d'un point précis de la Terre.

— Bref, une bonne idée, sauf en pratique », dit Clare d'un ton pensif.

Grace avait plissé son front lisse en suivant la discussion. « Si j'ai bien compris, on pourrait se servir plus efficacement d'une masse minuscule de forte densité. Il me semble avoir lu qu'il existait des matières pesant des tonnes au centimètre cube.

— Les noyaux des étoiles naines, dit Carson. Il suffirait de posséder un vaisseau capable de franchir des années-lumière en quelques jours, un procédé pour miner l'intérieur de l'étoile et une nouvelle théorie de l'espace-temps.

— Tant pis.

— Minute, dit Francis, le magnétisme n'est-il pas analogue à la gravité ?

— Ma foi, oui.

— On ne pourrait pas magnétiser d'une façon quelconque les gens des petites planètes ? La composition chimique de leur corps offre peut-être quelque particularité ?

— Bonne idée, dit Carson, mais pour étrange que soit leur économie interne, elle n'en demeure pas moins organique.

— C'est vrai. Si les cochons avaient des ailes, ce seraient des pigeons. »

L'annonceur stéréo clignota. Le docteur Krathwohl apparut et déclara que O'Neil se trouvait à sa résidence d'été, à Portage dans le Wisconsin. Il ne l'avait pas appelé à l'écran et préférerait s'abstenir à moins que le chef n'en décide autrement.

Clare le remercia et se retourna vers les autres. « On perd notre temps. Après tant d'années passées dans cette affaire, on devrait savoir que tenter de résoudre des problèmes techniques par nous-mêmes ne nous mènera nulle part. Je n'ai rien d'un physicien et je me fiche du processus de la gravitation. C'est O'Neil que ça regarde, et Carson. Carson, filez dans le Wisconsin et attelez-le au problème.

— Moi ?

— Vous. Vous êtes notre agent dans cette affaire... avec un salaire à l'avenant. Foncez à l'aéroport – vous y trouverez une fusée et un facsimilé de crédit. Vous devriez avoir quitté le sol dans sept ou huit minutes. »

Carson battit les paupières. « Qui s'occupera de mon travail ici ?

— On préviendra le service technique et la comptabilité. Filez. »

Sans répondre, Carson se dirigea vers la porte. Le temps de l'atteindre, il courait presque.

*

Le départ de Carson les laissa sans rien à faire jusqu'à ce qu'il se manifeste – rien à faire sinon entamer les multiples corvées visant à reproduire les conditions physiques et culturelles de trois autres planètes et quatre satellites majeurs, à l'exclusion de leurs caractéristiques gravitationnelles de surface. La mission, quoique inédite, ne présentait pas de réelles difficultés – du moins pour les Services Généraux. Il y avait quelque part des gens qui connaissaient les

réponses à toutes ces questions. La vaste et souple organisation baptisée les Services Généraux était conçue pour les trouver, louer leurs services et les mettre au travail. Le premier venu des agents non restreints et un pourcentage conséquent des opérateurs de catalogue pouvaient se charger d'une telle mission et la mener à bien sans affolement ni excès de hâte.

Francis convoqua un agent non restreint. Il ne prit même pas la peine de le choisir mais prit le premier qui lui tomba sous la main sur le panneau d'appel. C'étaient tous des gens essentiellement disponibles. Il lui expliqua en détail ce qu'il attendait de lui et passa à autre chose. Tout serait fait en temps et en heure. Les machines à cartes perforées retentiraient un peu plus fort, les écrans stéréoscopiques s'illumineraient et, partout sur la Terre, des jeunes gens doués interrompraient leurs occupations pour partir en quête des spécialistes qui se chargerait du véritable travail.

Il se tourna vers Clare qui lui dit : « Je voudrais bien savoir ce que mijote ce Beaumont. Un colloque scientifique... mon œil !

— Je croyais que vous vous fichiez de la politique, Jay ?

— C'est exact. Je me fiche de la politique interplanétaire ou autre, sauf dans la mesure où elle intervient dans cette affaire. Mais si je savais ce qui se trame, on devrait pouvoir augmenter nos profits.

— Ma foi, dit Grace, je crois que vous pouvez parier que les huiles de toutes les planètes vont bientôt se réunir et diviser la Gaule en trois parts.

— Oui, mais qui fera les frais de l'opération ?

— Mars, je suppose.

— Ça paraît probable. Au profit apparent des Vénusiens. Dans ce cas, on pourrait tenter une petite spéculation sur la Société commerciale pan-jovienne.

— Tout doux, fiston, dit Francis. Ce serait le meilleur moyen d'éveiller l'intérêt des gens. N'oubliez pas qu'il s'agit d'une mission confidentielle.

— Vous devez avoir raison. Mais ouvrez l'œil. Il devrait bien y avoir un moyen de se tailler une bonne part du gâteau avant qu'on ait fini. »

Le téléphone de Grace Cormet grésilla. Elle le retira de sa poche. « Allô ?

— Une certaine Mme Hogbein Johnson voudrait vous parler.

— Occupez-vous d'elle. J'ai quitté le standard.

— Elle ne veut s'entretenir avec personne d'autre que vous.

— Très bien. Passez-la sur l'écran du chef, mais restez en parallèle. Vous vous occuperez d'elle après que je lui aurai parlé. »

L'écran laissa apparaître le visage charnu de Mme Johnson, au centre du cadre tel un portrait. « Oh ! mademoiselle Cormet ! gémit-elle. Une erreur épouvantable a été commise. Il n'y a pas de stéréo à bord de cet avion.

— On l'installera à Cincinnati, dans vingt minutes environ.

— Vous en êtes *sûre* ?

— Tout à fait.

— Oh ! merci mille fois ! C'est un tel soulagement de vous parler. Savez-vous que je pense *sérieusement* à faire de vous ma secrétaire mondaine ?

— Vous êtes trop aimable, répondit Grace d'une voix égale, mais je suis sous contrat.

— Comme c'est ennuyeux ! Mais vous pouvez toujours le rompre.

— Non, je regrette. Au revoir, madame Johnson. » Elle coupa l'écran et parla de nouveau

dans son téléphone. « Dites à la comptabilité de doubler sa note. Et je ne veux *plus* lui parler, plus jamais. » Elle coupa la communication et fourra le petit instrument dans sa poche. « Secrétaire mondaine ! Et quoi encore ? »

*

Après dîner, Clare s'était retiré dans son appartement en attendant l'appel de Carson. Ce fut Francis qui prit la communication dans son bureau.

« Alors ? demanda-t-il lorsque l'image se dessina sur l'écran.

— J'ai vu O'Neil.

— Bon. Il nous aidera ?

— Vous voulez dire : est-il capable de réaliser l'opération ?

— Oui... eh bien ?

— C'est curieux... je croyais la chose impossible, théoriquement. Mais après lui avoir parlé, je suis persuadé du contraire. O'Neil a découvert un aspect nouveau de la théorie des champs... des travaux qu'il n'a jamais publiés. Cet homme est un génie.

— Peu m'importe qu'il soit un génie ou un mongolien. Il est capable de construire une sorte d'inhibiteur de gravité ?

— Je le crois. Je le crois vraiment.

— Bravo ! Vous l'avez engagé à notre service ?

— Non. Là est le problème. C'est pourquoi je vous appelle. Voici ce qui s'est passé. Le hasard a voulu qu'il soit de bonne humeur au moment de mon arrivée et, comme on avait travaillé ensemble dans le passé et que je n'avais pas éveillé sa colère aussi souvent que ses autres assistants, il m'a invité à dîner. On a bavardé... et pas question de le presser... puis je lui ai soumis la proposition. Il a paru intéressé... par l'idée, j'entends, pas par la proposition... On a discuté la théorie, c'est-à-dire qu'il me l'a exposée. Mais il ne veut pas entendre parler de la mettre en œuvre.

— Pourquoi ? Vous ne lui avez pas offert assez. Je ferais mieux de me charger de lui.

— Non, monsieur Francis, non. Vous ne comprenez pas. Il ne s'intéresse pas à l'argent. Il possède une fortune personnelle qui suffit largement à ses recherches et à ses besoins. Mais, pour l'instant, il travaille sur une théorie concernant la mécanique ondulatoire et il ne veut

entendre parler de rien d'autre.

— Vous lui avez fait comprendre l'importance de l'enjeu ?

— Oui et non. Plutôt non. J'ai bien essayé. Mais rien ne compte pour lui que ce qu'il désire. C'est une sorte de snobisme intellectuel. À ses yeux, les autres ne comptent pas.

— Entendu, dit Francis. Vous vous êtes bien débrouillé jusqu'à présent. Voici ce que vous allez faire : sitôt que j'aurai coupé, vous appellerez le Service Exécution et vous effectuerez une transcription de tout ce qu'il vous a dit sur la théorie gravitationnelle. On louera les services des hommes les plus compétents à part lui, on leur présentera ces éléments et on verra bien s'ils y piochent une idée de départ pour leurs travaux. Dans l'intervalle, je confierai à une équipe le soin de relever les antécédents de cet O'Neil ; ce serait bien le diable si on n'y découvre pas une faiblesse. Supposons qu'il ait une liaison...

— Il y a longtemps qu'il a passé l'âge.

—... ou une vilaine histoire enfouie dans son passé. On verra. Je vous demande de rester à Portage. Si vous ne pouvez pas l'engager, vous réussirez peut-être à le persuader de vous prendre

à son service. Vous constituez notre lien avec lui. Je ne veux pas qu'il soit rompu. Il vous faut mettre le doigt sur un désir secret, une peur cachée.

— Il n'a peur de rien. J'en suis absolument sûr.

— Alors il désire quelque chose. S'il ne s'agit ni d'argent ni de femmes, il faut que ce soit quelque chose d'autre. C'est une loi de la nature.

— J'en doute, répondit lentement Carson. Oh ! Je vous ai parlé de son violon d'Ingres ?

— Non. En quoi consiste-t-il ?

— La porcelaine de Chine. Surtout celle de l'époque Ming. Il possède la plus belle collection du monde, je crois. Mais je sais ce qu'il veut !

— Parlez, mon vieux, parlez ! Ne me faites pas languir.

— Il s'agit d'un petit plat ou d'une coupe, de dix centimètres de diamètre sur cinq de haut. Cet objet possède un nom chinois qui signifie Fleur d'Oubli.

— Hmm... ça me paraît plutôt insignifiant. Vous croyez qu'il désire ce bibelot plus que tout ?

— J'en suis *certain*. Il en a une reproduction en couleurs dans son cabinet de travail où il peut la contempler à loisir. Mais cela lui fait mal d'en parler.

— Trouvez qui l'a en sa possession.

— Je le sais. Le British Muséum. Voilà pourquoi il ne peut pas l'acquérir.

— Vraiment ? dit Francis d'une voix pensive. Eh bien, dans ce cas, vous pouvez l'oublier. Continuez. »

*

Clare descendit au bureau de Francis et ils en discutèrent tous les trois. « Je crois qu'on va avoir besoin de Beaumont, déclara-t-il lorsqu'il eut entendu le rapport. Il faudra l'intervention du gouvernement pour convaincre le British Muséum de se dessaisir d'un objet. » Francis afficha un air morose. « Eh bien... quelle mouche vous pique ? Qu'est-ce qui vous gêne dans ma proposition ?

— Je le sais, moi, dit Grace. Vous vous souvenez du traité par lequel la Grande-Bretagne est entrée dans la Confédération Planétaire ?

— Je n'ai jamais été calé en histoire.

— Ça se résume ainsi : je doute que le gouvernement planétaire puisse toucher à quoi que ce soit au Muséum sans en référer au Parlement britannique.

— Pourquoi ? Traité ou pas, le gouvernement planétaire est souverain. Ce point a été établi à l'occasion de l'Incident brésilien.

— Sans doute. Mais on pourrait poser des questions à la Chambre des Communes et il en résulterait des conséquences que Beaumont veut éviter à tout prix : une publicité intempestive.

— Soit. Qu'est-ce que vous proposez ?

— Sance et moi pourrions faire un saut en Angleterre pour nous assurer dans quelle mesure la Fleur d'Oubli est intouchable... savoir qui est chargé de sa garde et quelles sont les faiblesses de ce gardien. »

Clare regarda Francis, dont le visage vide d'expression était pour ses intimes un signe d'assentiment. « Parfait. Je vous affrète un appareil ?

— Non. On a le temps d'attraper le vol de nuit. Au revoir.

— Au revoir. Appelez-moi demain. »

Lorsque Grace apparut sur l'écran le lendemain, le patron lui jeta un coup d'œil et s'écria : « Bon sang, ma chère ! Qu'avez-vous fait à vos cheveux ?

— On a repéré le type, expliqua-t-elle

succinctement. Il a un faible pour les blondes.

- Vous vous êtes aussi fait blanchir la peau.
- Bien entendu. Qu'en dites-vous ?
- C'est stupéfiant... mais je vous aimais mieux auparavant. Qu'en pense Francis ?

— Il s'en moque... ça fait partie du travail. Mais pour en revenir au sujet qui nous occupe, il n'y a pas grand-chose à signaler. Il faudra agir avec doigté. Par la manière ordinaire, il faudrait un séisme pour enlever quelque chose de ce caveau.

- Ne faites rien d'irréparable !
- Vous me connaissez, chef. Je ne vous causerai pas d'ennuis. Mais ce sera onéreux.
- Naturellement.
- C'est tout pour l'instant. Je vous rappelle demain. »

*

Elle était de nouveau brune le lendemain.
« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Clare. Vous répétez pour un bal masqué ?

— Ce n'est pas pour la blonde qu'il avait un faible, expliqua-t-elle, mais j'ai trouvé la personne

qui l'intéresse.

— Et ça a marché ?

— C'est en bonne voie, je pense. Sance fait réaliser un fac-similé. Avec de la chance, on se revoit demain. »

*

Ils revinrent le lendemain, apparemment les mains vides.

« Eh bien ? dit Clare.

— Isolez votre bureau, suggéra Francis, ensuite on parlera. »

Clare actionna un commutateur commandant un champ d'interférence qui rendait son bureau plus secret qu'un tombeau.

« Et l'objet ? demanda-t-il. Vous l'avez ?

— Montre-le-lui, Grace. »

Grace tourna le dos, fouilla un moment dans ses vêtements, puis, faisant volte-face, le déposa doucement sur le bureau du chef.

Il était plus que beau – la beauté même. Ses courbes simples et subtiles étaient dépourvues d'ornements. Tout ornement l'aurait souillé. En sa

présence, on murmurait, de crainte qu'un bruit inopiné ne le fasse voler en miettes.

Clare tendit la main pour le toucher, puis se ravisa et la retira.

Mais il pencha la tête au-dessus de la coupe et y plongea le regard. Chose étrange, il était extrêmement difficile d'accommorder sur le fond du bol. Il avait l'impression que sa vue s'y enfonçait de plus en plus profondément, comme s'il se noyait dans une flaue de lumière.

Il releva la tête d'un coup et battit des paupières. « Mon Dieu, souffla-t-il, j'ignorais qu'une chose pareille puisse exister. »

Il regarda Grace, puis Francis. Francis avait les larmes aux yeux, ou peut-être étaient-ce les siens qui étaient embués.

« Écoutez, patron, dit Francis, on ne pourrait pas garder cette coupe et laisser tomber l'affaire ?

— Je ne vois pas l'utilité d'en parler davantage, dit Francis d'un ton las. On ne peut pas la garder. Je n'aurais jamais dû faire une pareille proposition et vous n'auriez pas dû m'écouter. Appelons O'Neil.

— On pourrait encore attendre un jour supplémentaire avant de décider », dit Clare. Ses

yeux revinrent de nouveau se poser sur la Fleur d'Oubli.

Grace secoua la tête. « A quoi bon ? Demain, ça nous paraîtra encore plus difficile. *Je le sais.* » Elle marcha d'un pas décidé vers l'écran et manipula les commandes.

O'Neil se montra contrarié, d'autant plus qu'ils avaient employé le signal d'urgence pour le convoquer devant son écran déconnecté.

« Qu'est-ce que c'est ? Comment osez-vous déranger un citoyen dans son domicile particulier lorsqu'il a déconnecté pour être tranquille ? Parlez... Et j'espère que vous avez un motif valable, ou je vous intente un procès !

— On désire vous demander d'exécuter pour nous un travail, professeur, commença Clare d'un ton serein.

— Comment ? » O'Neil semblait trop surpris pour se mettre en colère. « Osez-vous prétendre que vous avez violé mon domicile afin de me demander de travailler pour vous ?

— Le salaire pourrait, je crois, vous satisfaire. »

O'Neil parut compter jusqu'à dix avant de répondre. « Monsieur, dit-il en articulant soigneusement ses mots, il y a de par le monde des

gens qui estiment pouvoir tout acheter. Je vous accorde qu'ils sont assez fondés à le croire. Mais en ce qui me concerne, je ne suis pas à vendre. Puisque vous semblez appartenir à la catégorie susmentionnée, je ferai de mon mieux pour vous rendre cet entretien aussi onéreux que possible. Vous aurez des nouvelles de mes avocats. Bonsoir !

— Attendez ! dit Clare en toute hâte. Je me suis laissé dire que vous étiez amateur de porcelaine de Chine...

— Et après ?

— Montrez-la-lui, Grace. » Elle apporta la Fleur d'Oubli devant l'écran avec un luxe de précautions.

O'Neil resta coi. Il se pencha et ouvrit des yeux ronds. On aurait juré qu'il allait sortir de l'écran. « Où l'avez-vous pris ? demanda-t-il enfin.

— Qu'importe.

— Je vous l'achète. Dites votre prix.

— Il n'est pas à vendre. Mais il pourra entrer en votre possession... si on se met d'accord. »

O'Neil le fusilla du regard. « C'est un objet volé.

— Vous vous trompez et je vous garantis que vous ne trouverez personne qui accepte de retenir cette accusation. Bon, au sujet de ce travail...»

L'autre s'arracha à la contemplation de la

coupe. « En quoi consiste-t-il ? »

Clare lui exposa le problème. Lorsqu'il eut terminé, O'Neil secoua la tête. « C'est ridicule !

— Nous avons des raisons de croire qu'il existe une solution théorique.

— Sans doute, comme il est possible, en théorie, de vivre éternellement. Mais nul n'y est jamais parvenu.

— Nous vous croyons capable de trouver cette solution.

— Merci quand même. Dites donc ! » O'Neil pointa son index sur lui à travers l'écran. « C'est vous qui avez lancé ce chiot de Carson à mes trousses !

— Il obéissait à mes ordres.

— Dans ce cas, monsieur, je trouve vos procédés fort déplaisants.

— Que décidez-vous pour le travail ? Et ceci ? » Clare désigna la coupe.

O'Neil y porta son regard en mâchonnant ses moustaches. « Supposons, dit-il enfin, que je fasse une tentative honnête, que je mette en œuvre toutes mes capacités pour réaliser votre vœu... et que j'échoue. »

Clare secoua la tête. « On ne paye que les

résultats. Oh ! vous toucheriez vos honoraires, mais *ceci* constitue une prime qui s'ajoutera à votre salaire... si vous réussissez. »

O’Neil parut sur le point d’acquiescer puis s’écria soudain : « Vous seriez bien capable de me tromper au moyen d’un fac-similé en couleurs ! Comment pourrais-je déceler la supercherie avec ce maudit écran ?

— Venez vous rendre compte sur place, dit Clare.

— Restez où vous êtes. J’arrive de ce pas. Quelle est votre adresse, par tous les diables, et votre nom ? »

Deux heures plus tard, il entrait comme un ouragan. « Vous m’avez joué. La Fleur se trouve toujours en Angleterre. J’ai pris mes renseignements. Vous allez me le payer cher !

— Voyez vous-même », répondit Clare. Il s’effaça pour révéler le dessus de sa table de travail.

Et ils le laissèrent à sa contemplation, sans mot dire pour ne pas troubler son recueillement. Après un long moment, il se retourna vers eux, sans proférer une parole.

« Alors ? demanda Clare.

— Je construis votre fichu bidule, dit-il d'une voix étranglée. En venant ici, j'ai imaginé une méthode. »

*

Beaumont vint les voir en personne la veille de la première session de la conférence. « Simple visite de politesse, monsieur Clare, dit-il. Je voulais juste vous exprimer ma satisfaction personnelle pour le travail que vous avez accompli. Et vous remettre ceci. » *Ceci* n'était autre qu'un chèque sur la Banque Centrale en règlement du forfait convenu. Clare le prit, y jeta un coup d'œil, hocha la tête et le posa sur son bureau.

« J'en déduis que le gouvernement est satisfait du service rendu.

— C'est peu dire, lui assura Beaumont. Pour être absolument honnête, je n'aurais jamais cru que vous vous en tireriez si bien. Vous semblez avoir pensé à tout. La délégation de Callisto se promène, à cette heure ; elle effectue une randonnée touristique à bord des petits chars que vous avez préparés. Tous ses membres sont enchantés. De vous à moi, je crois que nous

pouvons compter sur leurs votes au cours des prochaines sessions.

— Il semble donc que les écrans anti-gravité fonctionnent à merveille ?

— C'est le mot. J'ai essayé leur petit char touristique avant de le mettre à leur disposition. Je me suis senti léger comme une plume, selon l'expression consacrée. Trop léger, même. Pour un peu, j'avais le mal de l'espace. » Il eut un sourire narquois. « Je suis également entré dans les quartiers des Joviens. Là, c'était une tout autre histoire.

— Le contraire m'aurait étonné. Deux fois et demie son poids normal... de quoi vous donner la tête lourde, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Une fin heureuse pour une tâche difficile. Mais je dois vous quitter. Un dernier détail : j'ai évoqué avec le docteur O'Neil la possibilité que le gouvernement s'intéresse à d'autres applications de sa découverte. Pour simplifier les choses, il apparaît désirable que vous me fournissiez une renonciation des Services Généraux à leurs droits sur l'effet O'Neil. »

Clare mâchonna son pouce. « Non, dit-il, ou du moins ce sera difficile.

— Pourquoi ? Cela éviterait les formalités d'adjudication et les pertes de temps inhérentes à cette procédure. Nous sommes prêts à reconnaître le service rendu et à vous dédommager largement.

— Hmm. Je ne crois pas que vous compreniez pleinement la situation, monsieur Beaumont. Il y a une notable différence entre le contrat qui lie le Dr O'Neil aux Services Généraux et celui qu'on a signé avec vous. Vous nous demandiez de vous fournir certains services et les dispositifs nécessaires pour y parvenir. On a rempli les termes du contrat... en échange d'une somme forfaitaire. Nous sommes quittes. Mais le contrat du docteur O'Neil faisait de lui un employé à plein temps jusqu'au terme de ses travaux. Les résultats de ses recherches, de même que les brevets qui les sanctionnent, sont la propriété des Services Généraux.

— Vraiment ? dit Beaumont. Le docteur O'Neil avait des vues différentes.

— Le docteur O'Neil se trompe. Parlons sérieusement, monsieur Beaumont. Vous nous avez demandé de construire un obusier pour tuer un moustique, si vous me permettez cette comparaison. On ferait de bien piètres hommes d'affaires si on le jetait à la ferraille après avoir tiré

le premier coup !

— Évidemment. Et que comptez-vous faire ?

— Exploiter commercialement le modulateur de gravité. J'imagine qu'on pourra tirer un bon prix de certaines adaptations de ce principe sur la planète Mars.

— En effet, je n'en doute pas. Mais vous excuserez ma franchise brutale si je vous dis que c'est impossible. Il est d'une importance politique cruciale de réservier cette découverte exclusivement aux Terriens. En fait, le gouvernement jugerait nécessaire d'intervenir autoritairement et d'en faire un monopole d'État.

— Avez-vous envisagé les moyens de faire tenir O'Neil tranquille ?

— En tenant compte du changement intervenu dans la situation, non. Vous avez une idée ?

— J'envisagerais une société dans laquelle il détiendrait un gros paquet d'actions et dont il assumerait la direction. L'un de nos brillants jeunes gens serait président du conseil d'administration. » Clare pensa aussitôt à Carson. « Il y aurait assez d'actions pour qu'on puisse les distribuer », ajouta-t-il en guettant le visage de Beaumont.

Ce dernier ignora l'appât. « Je suppose que cette société serait liée par contrat au gouvernement... son seul client ?

— Tout juste.

— Hmm... oui, cela me semble réalisable. Peut-être vaudrait-il mieux que j'en parle au docteur O'Neil.

— Ne vous gênez pas. »

Beaumont obtint O'Neil sur l'écran et s'entretint avec lui à voix basse – du moins pour sa part, car O'Neil avait plutôt tendance à saturer le microphone. Clare appela Francis et Grace et les mit au courant de ce qui venait de se passer.

Beaumont se détourna de l'écran. « Il veut vous parler, monsieur Clare. »

O'Neil le dévisagea d'un œil glacial. « Quel est ce galimatias qu'on vient de me rapporter ? L'effet O'Neil serait votre propriété, m'a-t-on dit ?

— Ça figurait en toutes lettres dans votre contrat, docteur. Vous l'aviez oublié ?

— Mon contrat ? Je n'ai jamais lu ce maudit chiffon de papier. Mais je vous promets une chose. Je vous traînerai devant les tribunaux. Vous y passerez le restant de vos jours, mais je ne vous laisserai pas me truander à ce point.

— Permettez, docteur, je vous prie ! dit Clare d'un ton conciliant. On n'a en rien l'intention d'exploiter une simple clause de style et nul ne s'attaque à vos intérêts. Permettez-moi de vous exposer mon plan...» Il lui ébaucha son projet. O'Neil écouta, mais son humeur n'était pas le moins du monde adoucie au terme de l'exposé.

« Ça ne m'intéresse pas, dit-il d'un ton bougon. Pour ce qui me concerne, le gouvernement peut bien s'approprier le tout. J'y veillerai, d'ailleurs.

— Il y a une autre condition que je n'ai pas mentionnée, ajouta Clare.

— Ne vous donnez pas cette peine.

— Il le faut. Il s'agira d'un simple accord entre hommes d'honneur, mais c'est essentiel. Vous avez la garde de la Fleur d'Oubli. »

O'Neil monta aussitôt sur ses ergots. « Comment, la "garde" ? La coupe est ma propriété. Vous m'entendez ? *Ma propriété !*

— Votre propriété. Néanmoins, en échange des concessions qu'on vous a consenties sur votre contrat, nous voulons quelque chose en échange.

— Quoi ? » demanda O'Neil. La simple allusion à la coupe avait ébranlé sa confiance.

« La Fleur vous appartient et vous la gardez en

vos possession. Mais je veux votre parole que vous nous permettrez, à Mlle Cormet, M. Francis et moi-même, de venir la voir de temps en temps... et même souvent. »

O’Neil prit un air incrédule. « En somme, vous voulez simplement venir la contempler ?

- En effet.
- Pour le seul plaisir des yeux ?
- Tout juste. »

O’Neil le considéra avec un respect tout neuf. « Je vous avais méjugé, monsieur Clare. Je vous fais mes excuses. Quant à cette histoire de société... faites comme il vous plaira. Je n’en ai cure. Mlle Cormet, M. Francis ou vous-même pourrez venir voir la Fleur aussi souvent que vous voudrez. Vous avez ma parole d’honneur.

— Je vous remercie, docteur O’Neil... pour nous tous. » Il coupa la communication aussi vite qu'il l'osa sans paraître grossier.

Beaumont, de son côté, regardait Clare avec un respect accru. « Je crois, dit-il, que la prochaine fois je ne me mêlerai pas des détails que vous aurez entrepris de régler. Permettez-moi de prendre congé. Au revoir, messieurs... Au revoir, mademoiselle Cormet. »

Quand la porte s'abaissa derrière lui. Grace déclara : « La touche finale, il me semble.

— Oui, dit Clare. On lui a “promené son chien”. O’Neil a ce qu’il veut ; Beaumont a eu ce qu’il voulait, voire plus.

— Quoi, au juste ?

— Je n’en sais rien, mais je le soupçonne de briguer le poste de premier président de la Fédération du Système Solaire, si une telle organisation vient à se former. Avec les atouts qu’on lui a laissés, il serait bien capable d’y parvenir. Vous imaginez les potentialités de l’effet O’Neil ?

— Vaguement, dit Francis.

— Imaginez les conséquences qu’il aurait sur la navigation spatiale, aux ressources nouvelles qu’il offre à la colonisation, aux usages qu’on peut en faire sur le plan des distractions. Il y a des fortunes à se faire rien que dans cette dernière application.

— Et nous, qu’est-ce qu’on en retirera ?

— Ce qu’on en retirera ? Du fric, parbleu. Des montagnes de fric. Ça rapporte toujours de donner aux gens ce qu’ils désirent. » Il tourna les yeux vers la marque déposée : le terrier écossais tirant sur sa laisse.

« Du fric, répéta Francis. En effet, tu dois avoir raison.

— En tout cas, ajouta Grace, il nous restera toujours la ressource d'aller admirer la Fleur d'Oubli. »

Coup de projecteur

« Est-ce qu'elle vous entendra ?

— Si elle se trouve sur cette face-ci de la Lune. Si elle a réussi à sortir du vaisseau. Si la radio de sa combinaison est intacte. Si elle l'a allumée. Si elle est en vie. Comme le vaisseau garde le silence et qu'on n'a détecté aucun écho de la balise radar, il y a peu de chances pour qu'elle ou le pilote aient survécu.

— Il faut la retrouver ! Restez en ligne, Station spatiale. Base de Tycho, à vous. »

La réaction demanda les trois secondes de l'aller-retour entre Washington et la Lune. « Base lunaire, le commandant en chef.

— Général, lancez chaque homme sur la Lune à la recherche de Betsy ! »

Le délai donna un caractère réticent à la réponse. « Monsieur, vous vous rendez compte de la taille de la Lune ?

— Peu importe ! Betsy Barnes est là-bas, quelque part... et tout le monde la cherchera jusqu'à l'avoir retrouvée. Si elle est morte, votre cher pilote ferait mieux de l'être aussi !

— Monsieur, la Lune mesure près de trente-huit millions de kilomètres carrés. Si j'utilisais tous les hommes dont je dispose, chacun devrait en fouiller plus de deux mille cinq cents. J'ai assigné mon meilleur pilote à Betsy. Je refuse d'écouter des menaces à son encontre alors qu'il n'est pas là pour se défendre. Quel que soit celui qui les profère, monsieur ! J'en ai assez de m'entendre dire quoi faire par des gens qui ignorent tout des conditions lunaires. Mon avis, mon avis officiel, monsieur, c'est de laisser faire la station Méridien. Ils réaliseront peut-être un miracle. »

La réponse claquait comme un coup de fouet. « Très bien, général ! Sachez que nous en reparlerons. Station Méridien ! Exposez-moi vos plans. »

*

Elisabeth Barnes, « Betsy l'Aveugle », enfant prodige du piano, effectuait la tournée des

casernes sur la Lune. Elle « emballa » son public de la base de Tycho, puis décolla en navette pour la Base Cachée, afin de distraire les soldats qui gardaient nos missiles sur la face du même nom. Elle aurait dû atteindre sa destination dans l'heure. Son pilote ne servait que de garantie ; de tels vaisseaux reliaient Tycho à la Base Cachée tous les jours sans pilote à bord.

Après son décollage, l'appareil dévia de sa programmation et les radars de Tycho perdirent sa trace. Il se trouvait... là-bas, quelque part.

Pas dans l'espace, car il aurait émis un appel de détresse et tous les radars des autres vaisseaux, des stations spatiales et des bases en surface auraient vu le signal de sa balise. Il s'était écrasé – ou posé en catastrophe – quelque part dans l'immensité lunaire.

*

« Station spatiale Méridien, ici le directeur...» Le délai apparaissait négligeable : un quart de seconde entre Washington et la station à trente-six mille kilomètres d'altitude. « Les stations au-dessus de la face visible émettent notre appel. La station Newton couvre la face cachée. Des

vaisseaux de Tycho survolent la zone d'ombre radio, cette bande de terrain qui cercle la Lune et que ni nous ni la station Newton ne pouvons atteindre. Si nous entendons...

— Oui, oui ! Et les recherches au radar ?

— Monsieur, un radar ne distinguerait pas la navette d'un autre objet d'une taille comparable sur la surface de la Lune. Notre seule chance, c'est que les naufragés nous répondent... s'ils en ont la possibilité. Des radars à très haute résolution les repéreraient peut-être, en quelques mois, mais les tenues spatiales qu'on porte à l'intérieur de ce type de navettes ne disposent que de six heures de réserve d'air. On prie pour qu'ils nous entendent et qu'ils répondent.

— Et quand ils répondront, vous les localiserez au radiogoniomètre, pas vrai ?

— Non, monsieur.

— Pour l'amour de Dieu, *pourquoi* ?

— Monsieur, un radiogoniomètre ne servirait à rien dans ce cas. Tout ce qu'il nous dirait, c'est que le signal vient de la Lune... ce qui ne nous aide pas.

— Professeur, vous m'expliquez que vous pourriez *entendre* Betsy... sans savoir où elle se trouve ?

— Nous sommes aveugles comme elle. Nous

espérons qu'elle parviendra à nous guider... si elle nous entend.

— Et par quel moyen vous entendra-t-elle ?

— Un rayon laser. Un faisceau lumineux très concentré, très intense. Elle l'entendra et...

— Elle *entendra* un rayon lumineux ?

— Oui, monsieur. On le modifie pour effectuer un balayage, de la même façon qu'un radar. Et on le module pour qu'il nous fournisse une onde porteuse sur une fréquence radio, elle-même modulée pour donner une fréquence audio, qu'on contrôle à l'aide d'un piano. Si elle nous entend, on lui dira d'écouter pendant qu'on balaye la Lune et qu'on parcourt la gamme sur le piano pour...

— Et tout ça pendant que cette petite fille est en train de *mourir* ?

— Monsieur le Président... *fermez-la* !

— *Qui a parlé* ?

— Le père de Betsy. On m'a branché d'Omaha. *S'il vous plaît*, monsieur le Président, taisez-vous. Laissez-les travailler. Je veux revoir ma fille.

— Oui, monsieur Barnes, répondit le Président d'une voix contrôlée. Continuez, monsieur le directeur. Demandez tout ce qu'il vous faudra. »

*

À bord de la station Méridien, le directeur s'essuya le front. « On a quoi que ce soit ?

— Non. Patron, on ne peut rien faire à propos de cette station à Rio ? Elle émet pile sur la même fréquence !

— On va lui balancer une brique. Ou une bombe. Joe, avertis le Président.

— J'ai entendu, monsieur le directeur. On va les réduire au silence ! »

*

« *Chut ! Silence ! Betsy... tu m'entends ?* » L'opérateur, l'air absorbé, effectua un réglage sur son appareil.

D'un haut-parleur jaillit la voix douce d'une petite fille. « ... d'entendre quelqu'un ! Ce que je suis contente ! Vous feriez mieux de venir vite... le major est blessé. »

Le directeur se jeta sur le micro. « Oui, Betsy, on se dépêche. Il faut que tu nous aides. Tu sais où tu es ?

— Quelque part sur la Lune, je crois. On a

rebondi bien fort, et j'allais me moquer de lui, et puis le vaisseau s'est renversé. J'ai détaché mon harnais et j'ai trouvé le major Peter, et il ne bouge pas. Il n'est pas mort... je crois. Sa tenue se gonfle comme la mienne quand je respire, et j'entends quelque chose si je mets mon casque contre le sien. Je viens de réussir à ouvrir la porte. » Et la petite fille d'ajouter : « Ça ne peut pas être la face cachée. Il paraît qu'il fait toujours nuit, là-bas. Mais moi, je suis en plein soleil, je parie. Il fait drôlement chaud dans ma tenue.

— Betsy, il faut que tu restes dehors. Il faut que tu sois là où tu pourras nous voir. »

Elle eut un petit rire. « Elle est bien bonne. Je vois avec mes oreilles.

— Justement. Tu nous verras, avec tes oreilles. Écoute, Betsy. On va faire un balayage de toute la Lune avec un rayon lumineux. Tu l'entendras sous la forme d'une note de piano. On a divisé la Lune en quatre-vingt-huit notes. Quand tu l'entendras, tu cries : "Maintenant !" Puis tu nous dis quelle note tu as entendue. Tu peux faire ça ?

— Bien sûr, dit-elle en toute confiance. Si le piano est accordé.

— Il l'est. Bon, on commence...»

*

« Maintenant !

— La note, Betsy ?

— Mi bémol. L'octave au-dessus du do central.

— Cette note, Betsy ?

— C'est ce que j'ai dit. »

Le directeur lança à la cantonade : « À quoi est-ce que ça correspond, sur la grille ? La mer des Nuées ? Prévenez le général ! » Il se retourna vers le micro. « On se rapproche, Betsy chérie ! Maintenant, on va balayer seulement la zone où tu te trouves. Il faut qu'on fasse des réglages. Tu veux parler à ton papa en attendant ?

— Mince alors ! Je peux ?

— Mais oui ! »

Vingt minutes plus tard, il se rebranchait et entendait : «... bien sûr que non, papa. Oh ! un tout petit peu quand le vaisseau est tombé. Mais on s'occupe bien de moi, comme toujours.

— Betsy ?

— Oui, monsieur ?

— Tiens-toi prête. »

*

« *Maintenant ! Fa dièse, trois octaves en dessous.*

— Cette note-ci ?

— Voilà.

— Pointez ça sur la grille et dites au général de faire décoller ses pilotes ! Ça réduit le champ des recherches à un carré de quinze kilomètres de côté ! Bon, Betsy... on sait *presque* où tu es. On va encore affiner. Tu veux rentrer pour prendre le frais ?

— Je ne meurs pas de chaud. Je suis juste un peu en sueur. »

*

Quarante minutes plus tard, la voix du général retentit. « Ils ont repéré la navette ! *Ils voient Betsy qui agite le bras !* »

Vertige spatial

Peut-être n'aurions-nous jamais dû nous aventurer dans l'espace. Notre race ne connaît que deux craintes fondamentales, innées : le bruit et la peur de tomber. Ces hauteurs terrifiantes... Pourquoi un homme en possession de ses facultés se laisserait-il placer en un endroit où il pourrait tomber... tomber... tomber... Mais tous les spatiaux sont fous. Tout le monde le sait.

Les médecins s'étaient montrés très gentils, à son avis. « Vous avez de la chance. Souvenez-vous-en, mon vieux. Vous êtes encore jeune et votre retraite vous délivre de tout souci pour l'avenir. Vous avez encore vos bras, vos jambes et vous êtes en excellente forme.

— En excellente forme ! » Une inflexion sarcastique involontaire.

« Je vous assure, avait insisté le psychiatre en chef. Cette petite anomalie ne vous amoindrit pas

le moins du monde... sauf que vous ne pouvez plus aller dans l'espace. Il me serait difficile d'appeler l'acrophobie une névrose ; la peur de tomber est normale et saine. Simplement, vous en souffrez un peu plus que les autres... mais ça n'a rien d'anormal, si on considère ce que vous avez subi. »

Ce rappel lui valut un nouvel accès de frissons. Il ferma les yeux et revit les étoiles tourner autour de lui. Il tombait... tombait... La voix du psychiatre perça le voile qui l'entourait et le ramena au présent. « Dominez-vous, mon vieux ! Regardez autour de vous.

— Excusez-moi.

— Il n'y a pas de mal. Maintenant, dites-moi, que comptez-vous faire ?

— Je ne sais pas. Chercher un emploi, je suppose.

— La Compagnie vous en donnera un, vous le savez. »

Il secoua la tête. « Je ne veux pas traîner sur un astroport. » Porter un petit insigne sur sa chemise pour montrer qu'il avait été un homme jadis, s'entendre donner du capitaine par courtoisie, accéder au salon des pilotes du fait de son ancien poste, voir les gars s'évertuer à ne plus parler boutique en sa présence, se demander sans cesse

ce qu'on pouvait raconter derrière son dos... Merci bien !

« Je crois que vous agissez sagement. Mieux vaut tourner la page, pour un temps du moins, jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux.

— Vous pensez que ça me passera ? »

Le psychiatre fit la moue. « Possible. C'est fonctionnel, voyez-vous. Pas trace de traumatisme.

— Mais vous n'y croyez pas ?

— Je n'ai pas dit ça. En toute franchise, je l'ignore. On en sait encore fort peu sur l'horlogerie interne de l'être humain.

— Je vois. Aucune raison de m'attarder ici. »

Le psychiatre se leva et lui tendit la main.
« Réclamez à cor et à cri si vous avez besoin de quoi que ce soit et, en tout cas, revenez nous voir.

— Merci.

— Tout ira très bien, j'en suis sûr. »

Mais le psychiatre secoua la tête à la sortie de son patient. L'autre n'avait plus la démarche du spatial ; la confiance en soi, aisée, animale, avait disparu.

À l'époque, seule une petite partie du Grand New York possédait un toit ; il resta en sous-sol jusqu'à ce qu'il atteigne ce quartier, puis chercha un passage bordé de chambres pour célibataires. Il glissa une pièce dans le réceptacle de la première dont le panneau lumineux affichait *Libre*, posa son sac et repartit. Le moniteur, au carrefour, lui donna l'adresse du plus proche bureau de placement. Il s'y rendit, s'assit devant une table d'examen, donna ses empreintes digitales et entreprit de remplir des formulaires. Cela lui donna une curieuse impression de tout reprendre à zéro ; il n'avait plus cherché d'emploi depuis ses débuts comme stagiaire.

Il garda pour la fin l'inscription de son nom, et il hésita quand même. Il avait eu son compte de publicité ; il ne voulait pas qu'on le reconnaisse, il ne voulait pas qu'on le harcèle – et, par-dessus tout, il ne voulait pas entendre dire qu'il était un héros. Il finit par écrire en capitales le nom « William Saunders » et glissa les formulaires dans la fente.

Il terminait sa troisième cigarette et allait en gratter une quatrième lorsque l'écran devant lui s'alluma. Il se trouva face à une jolie brune. « Monsieur Saunders ? dit l'image. Entrez, je vous prie. Porte dix-sept. »

La brune en personne était là pour lui offrir un siège et une cigarette. « Mettez-vous à l'aise, monsieur Saunders. Je suis Mlle Joyce. J'aimerais m'entretenir avec vous de votre demande. »

Il s'installa et attendit sans souffler mot.

Voyant qu'il ne se décidait pas à parler, elle reprit : « Ce nom de William Saunders que vous nous avez donné... Nous savons qui vous êtes, bien sûr, par vos empreintes digitales.

— J'imagine.

— Et bien sûr, je sais ce que tout le monde sait de vous, mais le fait que vous vous fassiez appeler "William Saunders", monsieur, euh...

— Saunders.

— ...monsieur Saunders, m'a incitée à consulter mes dossiers. » Elle prit un microfilm et le brandit de manière qu'il puisse lire son nom. « Je sais beaucoup de choses sur vous... plus que n'en connaît le public et que vous n'avez jugé bon d'en faire figurer dans votre demande d'emploi. Vous avez de bons états de service, monsieur Saunders.

— Merci.

— Mais je ne peux pas en faire usage en vous assignant un emploi. Je ne peux même pas y faire allusion si vous tenez à vous appeler "Saunders".

— Je m'appelle Saunders. » Il avait prononcé ces mots d'un ton délibéré, mais sans emphase.

« Pas de précipitation, monsieur Saunders. Il existe toutes sortes de situations où le facteur prestige peut être utilisé tout à fait légitimement pour obtenir au client un salaire de départ beaucoup plus substantiel...

— Ça ne m'intéresse pas. »

Elle le regarda un instant et choisit de ne pas insister. « Comme il vous plaira. Si vous voulez bien vous rendre à la salle de réception B, vous pourrez commencer immédiatement vos tests de qualification et d'aptitude.

— Merci.

— Si par hasard vous changiez d'avis, monsieur Saunders, nous serions heureux de reconsidérer votre cas. Par cette porte, je vous prie. »

Trois jours plus tard, il travaillait dans une petite firme spécialisée dans des systèmes de communication construits à la demande. Sa tâche consistait à calibrer des appareils électroniques. Le travail, requérant assez d'attention pour lui occuper l'esprit, et cependant facile pour un homme de sa formation et de son expérience, l'apaisait. Au bout de la période d'essai de trois mois, il quitta la catégorie des assistants à la

faveur d'une promotion.

Il se creusait un sillon bien isolé, travaillant, dormant, mangeant, passant parfois une soirée à la bibliothèque publique ou s'exerçant au gymnase – mais jamais, sous aucun prétexte, il ne sortait à ciel ouvert ni ne montait au-dessus du niveau du sol, ne serait-ce qu'au balcon d'un cinéma.

Il s'efforçait de bannir sa vie passée de son esprit, mais le souvenir en était encore frais ; il se surprenait à faire des rêves éveillés – le ciel glacé de Mars piqueté d'étoiles aiguës, les nuits folles de Venusburg. Il revoyait la masse enflée et rougeâtre de Jupiter au-dessus de l'astroport, sur Ganymède, énorme globe aplati occupant une portion incroyable du ciel.

Il lui arrivait aussi de retrouver la douce quiétude des longues veilles au sein des vastes étendues désertes entre les planètes. Mais de telles rêveries présentaient un danger ; elles frôlaient de trop près les limites de sa tranquillité d'esprit nouvelle. Il n'était que trop facile de se laisser glisser et de se retrouver luttant pour sa vie, cramponné à sa dernière prise, sur les flancs d'acier de la *Walkyrie*, les doigts engourdis, prêts à s'ouvrir, avec au-dessous de lui l'abîme sans fond de l'espace.

Puis il revenait sur terre, secoué de tremblements incoercibles, étreignant les bras de son fauteuil ou son établi.

À l'issue de sa première crise sur son lieu de travail, il avait découvert un de ses compagnons d'équipe, Joe Tully, en train de le regarder les yeux arrondis par la curiosité. « Ça ne va pas, Bill ? La gueule de bois ?

— Ce n'est rien, avait-il réussi à répondre. J'ai dû attraper froid.

— Tu devrais avaler une aspirine. Viens, allons déjeuner. »

Tully ouvrant la marche, ils pénétrèrent dans la cabine de l'ascenseur. La plupart des employés, même les femmes, préféraient utiliser le puits de chute, mais Tully prenait toujours l'ascenseur. « Saunders », bien sûr, n'empruntait jamais le puits ; ce point commun leur avait donné l'habitude de déjeuner ensemble. Il savait que le puits de chute offrait une sécurité complète, qu'en cas de panne de courant des filets de sécurité se déploieraient instantanément à chaque étage... mais il ne pouvait pas se résoudre à se lancer dans le vide.

Tully affirmait publiquement que les prises de contact avec le sol, en fin de chute, lui blessaient

les voûtes plantaires, mais il confiait en privé à Saunders qu'il se défiait des dispositifs automatiques. Saunders avait hoché la tête d'un air compréhensif, sans faire de commentaire. Cela augmentait sa sympathie pour Tully. Pour la première fois depuis son nouveau départ dans la vie, il commença à ressentir de l'amitié pour un être humain au lieu d'adopter d'instinct une attitude défensive en sa présence. Il éprouva bientôt le désir de dire à Tully toute la vérité sur lui-même. Si seulement il pouvait être sûr que Joe ne voudrait pas à toute force le traiter en héros... Non qu'il ait quoi que ce soit à reprocher aux héros. Lorsque, enfant, il traînait aux abords des astroports, cherchant l'occasion de se faufiler à l'intérieur des vaisseaux, manquant la classe pour assister aux décollages, il rêvait d'être un héros de l'espace revenu en triomphe de quelque exploration dangereuse. Mais il se faisait toujours la même idée du comportement du héros, et cela le troublait profondément ; un héros n'avait pas une horreur maladive des fenêtres ouvertes, ne craignait pas de traverser un espace découvert et ne perdait pas l'usage de la parole à la seule évocation des profondeurs de l'espace.

Tully l'invita à dîner. Il aurait accepté d'emblée, mais voulut savoir où habitait son nouvel ami.

Dans les grands ensembles de Shelton, répondit l'autre, nommant l'un des blocs d'immeubles qui défiguraient le New Jersey. « Ça fait long pour le retour », dit Saunders d'un air indécis, en réfléchissant au moyen de parvenir à destination sans s'exposer aux dangers qu'il redoutait.

« Tu n'auras pas à rentrer, assura Tully. On a une chambre d'amis. Viens, ma bourgeoise prépare elle-même la cuisine... c'est pour ça que je la garde.

— Bon, d'accord, dit-il. Merci, Joe. » Le métro La Guardia l'amènerait à quatre cents mètres de sa destination. Faute de voie couverte, il prendrait un taxi et tirerait les stores.

*

Tully l'accueillit sur le palier en s'excusant à voix basse. « J'avais prévu d'inviter une jeune dame en ton honneur, mais c'est mon beau-frère qui nous est tombé sur les bras. C'est un raseur. Tu m'excuseras.

— Ne t'en fais pas, Joe. Je suis très content d'être ici. » C'était vrai. Il avait tressailli en découvrant que l'appartement de son ami se trouvait au trente-cinquième étage, mais il fut

agréablement surpris de constater qu'il n'éprouvait aucune impression d'altitude, avec les lampes allumées, les fenêtres occultées, le plancher sous ses pieds solide comme le roc ; il se sentait au chaud et à l'abri. Mme Tully se révéla bonne cuisinière, à sa grande surprise, car il professait la méfiance habituelle du célibataire pour la cuisine d'amateur. Il se laissa aller au plaisir de se sentir dans un foyer, bien en sécurité ; il parvint même à ne pas entendre les remarques agressives et de parti pris du beau-frère de Joe.

Après le dîner il se prélassa dans un bon fauteuil, un verre de bière à la main, et regarda la vidéo. Le programme comportait une comédie musicale qui le fit rire de bon cœur, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des mois. Bientôt la comédie fut remplacée par un programme de musique religieuse donné par une chorale. Il l'écouta d'une oreille, suivant de l'autre la conversation.

La chorale avait déjà chanté plus de la moitié de la *Prière des voyageurs* quand il prit pleinement conscience du texte.

*... écoute nos humbles péans
Pour ceux qui courrent les océans.*

*Ô Tout-puissant, grand roi des deux,
Dont le pouvoir en chaque lieu
Guide les astres des mains sûres
Qui modelèrent Tes créatures,
Étends ta pitié et ta grâce
Sur tous ceux qui bravent l'espace.*

Il aurait voulu éteindre l'appareil, mais il dut entendre ce chant jusqu'à son terme, l'écouter avec l'insupportable regret de l'exilé sans espoir de retour. Même lorsqu'il n'était que stagiaire, cet hymne lui tirait des larmes ; et voilà qu'il détournait la tête pour dissimuler aux autres ses joues humides de pleurs.

Au dernier « amen », il se précipita pour changer de chaîne et afficher le premier programme venu, en se penchant sur l'appareil sous prétexte de fignoler le réglage afin de donner le temps à ses traits de retrouver leur calme coutumier. Puis il tourna vers les autres un visage serein, avec néanmoins l'impression que le noeud dur et douloureux qui lui crispait l'estomac s'étalait sur ses traits.

Le beau-frère tenait toujours le crachoir.
« On devrait les annexer, disait-il. Ce traité des

trois planètes ! Un vrai tissu d'idioties ! De quel droit est-ce qu'on nous dit ce qu'on doit faire ou ne pas faire sur Mars ?

— Tu sais, Ed, intervint Tully avec douceur, la planète leur appartient. Ils étaient là les premiers. »

Ed balaya l'objection d'un revers de main. « A-t-on demandé aux Indiens s'ils voulaient de nous en Amérique du Nord ? Nul n'a le droit de s'approprier un territoire qu'il est incapable d'exploiter. Avec des méthodes adéquates...

— Tu as spéculé, Ed ?

— Hein ? Ce ne serait pas de la spéculation, sans ce gouvernement de vieilles femmes débiles. Les droits des autochtones, vraiment. Quels droits peut bien avoir un troupeau de dégénérés ? »

Saunders se surprit à établir un parallèle entre Ed Schultz et Knath Sooth, le seul Martien qu'il ait bien connu. Le gentil Knath, déjà vieux à la naissance d'Ed, et qui cependant passait pour jeune parmi ses pareils. Knath, qui pouvait demeurer des heures assis auprès d'un ami, sans rien dire, sans avoir besoin de rien dire. Les Martiens appelaient ça « grandir ensemble », et ils avaient si bien grandi ensemble qu'ils n'avaient jamais eu besoin d'aucun gouvernement avant

l'arrivée des Terriens.

Un jour, Saunders avait demandé à son ami pourquoi il faisait si peu d'efforts, pourquoi il se satisfaisait de si peu. Plus d'une heure s'était écoulée, et Saunders commençait à regretter son indiscretion, lorsque Knath avait répondu : « Mes pères ont travaillé et je suis fatigué. »

Saunders se redressa et affronta le beau-frère.
« Ils ne sont pas dégénérés.

— Hein ? Je suppose que vous êtes expert en la matière !

— Les Martiens ne sont pas dégénérés, simplement fatigués », insista-t-il.

Tully sourit. Le beau-frère s'en aperçut et devint agressif. « Qu'est-ce qui vous donne le droit d'exprimer une opinion ? Vous êtes allé sur Mars ? »

Saunders se rendit soudain compte qu'il avait oublié de se censurer. « Et vous ? demanda-t-il prudemment.

— Ça n'a rien à voir. Les grands esprits sont tous d'accord pour... » Bill le laissa dire et s'abstint de lui apporter dorénavant la contradiction. Ce fut un soulagement quand Tully suggéra que, tout le monde se levant de bonne heure, il était peut-être temps d'envisager de commencer à se préparer

pour la nuit.

Il souhaita une bonne nuit à Mme Tully, la remercia pour son merveilleux repas, et suivit Tully dans la chambre d'amis. « La seule façon de se débarrasser de cette peste familiale, dit celui-ci pour s'excuser. Reste debout autant qu'il te plaira. » Il s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. « Tu dormiras bien ici. On est assez haut pour que l'air reste pur. » Il se pencha et respira profondément à deux ou trois reprises. « Rien ne vaut l'original, reprit-il en s'écartant de la fenêtre. Au fond, je suis un campagnard. Qu'est-ce qu'il y a, Bill ?

— Rien. Rien du tout.

— Je te trouve un peu pâle. Allez, dors bien. J'ai déjà réglé ton lit pour sept heures ; cela nous laissera tout le temps nécessaire.

— Merci, Joe. Bonne nuit. » Dès que Tully eut refermé la porte il fit un effort sur lui-même, puis s'approcha de la fenêtre, la referma et brancha de nouveau la ventilation. Cela fait, il se laissa choir sur le bord du lit.

Il y resta assis à gratter une cigarette après l'autre. Cette paix de l'esprit qu'il croyait avoir retrouvée était fictive, il ne le savait que trop. Il ne lui restait que la honte et une souffrance interminable. Être tombé au point d'en rabattre

devant une tête de pioche de dixième ordre comme Ed Schultz... Il aurait mieux valu qu'il ne se sorte pas vivant de l'histoire de la *Walkyrie*.

Un peu plus tard, il tira cinq pilules de Bon-Vol de sa sacoche, les avala et se coucha. Il se releva presque aussitôt, se contraignit à entrouvrir la fenêtre, puis adopta un compromis en modifiant le réglage du lit de telle sorte que celui-ci n'éteigne pas les lumières une fois que son occupant serait endormi.

Il dormait et rêvait depuis longtemps, sans pouvoir dire combien. Il avait retrouvé l'espace – à vrai dire, il ne l'avait jamais quitté. Il était heureux, plein de ce bonheur sans mélange de l'homme qui ouvre les yeux en découvrant qu'il vient de faire un mauvais rêve.

Une plainte troubla sa sérénité. Il n'en ressentit tout d'abord qu'un vague malaise, puis lui vint le sentiment qu'il en était quelque peu responsable. Il lui fallait agir. La transition de la sensation de chute à sa condition présente n'avait d'autre justification que la logique des rêves, mais pour lui elle était réelle. Il se cramponnait, ses mains étaient en train de lâcher prise, avaient déjà lâché... et il n'y avait plus rien au-dessous de lui que le vide noir de l'espace...

Il était éveillé, suffoquant à demi, étendu sur le lit dans la chambre d'amis de Tully ; autour de lui les lumières brillaient de tout leur éclat.

Pourtant la plainte persistait.

Il secoua la tête, tendit l'oreille. Ce n'était pas une illusion. Cette fois, il l'avait identifié – le cri plaintif d'un chat, ou plutôt d'un chaton.

Il se redressa. Même s'il n'avait pas partagé la tendresse coutumière des spatiaux pour les chats, il se serait levé pour en avoir le cœur net. Mais il aimait les chats pour eux-mêmes, sans compter leur propreté scrupuleuse à bord des vaisseaux, leur facilité d'adaptation aux changements d'accélération et le fait que leur présence débarrassait le vaisseau des bêtes qui semblent accompagner l'homme où qu'il aille. Aussi se leva-t-il sur-le-champ et se mit-il à la recherche du petit animal.

Un coup d'œil à la ronde lui apprit que le chaton ne se trouvait pas dans la chambre, et son oreille le conduisit vers l'endroit d'où provenait le son : la fenêtre entrebâillée. Il eut un mouvement de recul, s'immobilisa et s'efforça de reprendre ses esprits.

Il se dit qu'il était inutile d'en faire davantage ; si le son venait de dehors, c'est qu'il provenait

d'une fenêtre voisine. Mais il se mentait à lui-même et il le savait ; l'origine du cri était toute proche. Aussi impossible que la chose puisse paraître, le chaton se trouvait juste sous sa fenêtre à trente-cinq étages au-dessus de la rue.

Il s'assit, tenta de gratter une cigarette, et elle se rompit entre ses doigts. Il laissa choir les morceaux sur le sol, effectua six pas nerveux vers la fenêtre, comme si on lui appliquait des bourrades dans le dos, s'effondra à genoux, saisit les battants et les ouvrit grand, puis se cramponna à l'appui, les yeux fermés.

Au bout d'un moment, l'appui sembla se stabiliser quelque peu. Il ouvrit les yeux, émit un hoquet et baissa de nouveau les paupières. Il les releva enfin, en prenant soin de ne pas regarder les étoiles ni la rue en contrebas. Il s'était un peu attendu à découvrir le petit chat sur un balcon, à l'extérieur de la fenêtre. Mais il n'y avait pas de balcon ni aucun refuge où l'animal aurait pu, en toute logique, prendre place.

Pourtant les miaulements se faisaient plus forts que jamais. Ils semblaient provenir d'un point juste en dessous de lui. Peu à peu il se força à passer la tête à l'extérieur, sans lâcher l'appui de la fenêtre, et à abaisser son regard. Sous lui, à un

mètre environ du bord inférieur de la fenêtre, une étroite corniche courait tout autour de l'immeuble. Assis sur ce précaire refuge se tenait, l'air misérable, un petit chat miteux qui leva les yeux vers lui et miaula de nouveau.

En se tenant d'une main à l'appui et en tendant l'autre bras au maximum, il pourrait peut-être l'atteindre sans sortir vraiment – si toutefois il parvenait à s'y résoudre. Il envisagea d'appeler Tully, et se ravisa. Tully était moins grand que lui, possédait moins d'allonge. D'autre part, il ne fallait pas tarder pour tirer le chaton de sa posture critique, sinon ce petit idiot risquait de vouloir sauter dans la chambre et de tomber dans le vide.

Bill essaya. Il poussa ses épaules à l'extérieur et, cramponné de la main gauche, tendit le bras droit vers le bas. Alors il ouvrit les yeux et constata qu'il se trouvait encore à vingt-cinq ou trente centimètres du chaton. Celui-ci renifla d'un air curieux en direction de sa main.

Il se distendit au point de faire craquer ses articulations. L'animal détala promptement pour échapper à ses doigts et se réfugia deux mètres plus loin. Arrivé là, il s'assit et entreprit de se laver le museau.

L'homme rentra et s'effondra en sanglotant sur

le parquet, au-dessous de la fenêtre. « Je ne peux pas, murmura-t-il. Je ne peux pas, je ne peux plus...»

*

La *Walkyrie* se trouvait à deux cent quarante-cinq jours de voyage du Terminal spatial Terre-Lune et s'approchait du Terminal martien de Deimos, satellite extérieur de Mars. William Cole, officier de transmissions en chef et pilote suppléant, dormait du sommeil du juste lorsque son assistant le secoua. « Hé, Bill ! Réveille-toi... On est dans la mouise.

— Euh ? Quoi ? » Mais déjà il enfilait ses chaussettes. « Raconte, Tom. »

Un quart d'heure plus tard, il se rendait compte que son assistant n'avait pas exagéré, et il informait le capitaine que le radar primaire de pilotage était en panne. Tom Sandburg l'avait découvert au cours d'une vérification de routine effectuée sitôt Mars dans les limites de portée du radar en question. Le Vieux haussa les épaules. « Réparez-le... et vite. On en a besoin. »

Bill Cole secoua la tête. « Tous les composants fonctionnent, capitaine. A croire que l'antenne a

disparu.

— Impossible. Le circuit d'alarme n'a même pas signalé de météore.

— Tout est possible, capitaine. Elle a pu tomber à cause d'une usure du métal. En tout cas, il faut la remplacer. Si vous voulez bien stopper la rotation du vaisseau, je sors et je répare. Le temps qu'il s'immobilise, j'aurai monté une antenne de fortune. »

La *Walkyrie* était un vaisseau de luxe construit longtemps avant qu'on ait su créer une gravité artificielle. Elle possédait néanmoins une pseudo-gravité pour ajouter au confort de ses passagers. Elle tournait en permanence autour de son axe principal, telle une balle de fusil sortant d'un canon rayé ; l'accélération angulaire résultante, appelée à tort force centrifuge, plaquait fermement les passagers sur leurs lits ou sur leurs pieds. La mise en rotation commençait dès que les réacteurs s'éteignaient au début d'un voyage, pour n'être interrompue qu'en cas de manœuvre imprévue ou lors de l'atterrissement. On parvenait à ce résultat non par magie mais par un effet de réaction contraire à la rotation d'un volant situé au centre de gravité.

Le capitaine parut irrité. « J'ai ralenti la

rotation, mais je ne puis attendre aussi longtemps.
– Adaptez provisoirement le radar d'astrogation au pilotage. »

Cole se disposait à expliquer pourquoi le radar d'astrogation ne pouvait pas servir à courte portée, mais il y renonça. « On ne peut pas, capitaine. C'est une impossibilité technique.

— À votre âge, j'aurais adapté n'importe quoi ! Eh bien, trouvez-moi une solution, monsieur. Je ne risque pas de poser ce vaisseau à l'aveuglette, même pour la Médaille Harriman. »

Bill Cole hésita avant de répondre. « Je devrai sortir malgré la rotation et effectuer le remplacement, capitaine. Il n'y a pas d'autre moyen. »

L'officier détourna les yeux, les mâchoires crispées. « Préparez l'antenne de recharge. Dépêchez-vous. »

Lorsqu'il se présenta au sas avec l'outillage nécessaire à la réparation, Cole trouva le Vieux qui, à sa grande surprise, avait revêtu sa tenue spatiale. « Expliquez-moi ce qu'il faut faire, ordonna-t-il à Bill.

— Vous n'allez pas sortir, capitaine ? » L'autre se borna à hocher la tête.

Bill jeta un regard au tour de taille du capitaine.

Le Vieux devait avoir au moins trente-cinq ans.
« Je crains de ne pouvoir vous fournir des explications assez claires. Je m'attendais à effectuer le travail moi-même.

— Je ne demande jamais à personne d'effectuer un travail que je ne ferais pas moi-même. Expliquez-moi.

— Excusez-moi, monsieur, mais vous êtes capable de vous retenir d'une seule main ?

— Je ne vois pas le rapport.

— Ma foi, on a quarante-huit passagers, capitaine, et...

— Suffit ! »

Sandburg et lui, tous deux en tenue spatiale, aidèrent le Vieux à passer par l'écouille une fois la porte intérieure du sas fermée et l'air évacué. L'espace au-delà n'était qu'un vide immense piqueté d'étoiles. Comme le vaisseau restait en rotation, le « bas » se trouvait dans toutes les directions sur d'innombrables millions de kilomètres. Ils équipèrent le capitaine d'un filin de sécurité, mais ils n'en éprouvèrent pas moins une crainte en voyant la tête du capitaine disparaître dans le trou noir sans fond.

Le filin se dévida sur plusieurs mètres, puis s'immobilisa. Au bout de quelques minutes, Bill

appuya son casque contre celui de Sandburg. « Retiens-moi par les pieds, je vais jeter un coup d'œil...»

Il passa la tête par l'écouille et jeta un regard à la ronde. Le Vieux était immobile, cramponné des deux mains, et loin du support d'antenne. Bill rentra et renversa sa position. « Je sors. »

Ça n'avait rien d'un exploit, il s'en aperçut bientôt, que de progresser à la force des bras jusqu'au capitaine. La *Walkyrie*, un vaisseau espace-espace, ne ressemblait pas aux engins fuselés qu'on voit sur les astroports, couverte qu'elle était de rampes et de mains courantes pour la commodité des équipes d'entretien dans les Terminaux. Une fois parvenu aux côtés de l'officier, il lui serait facile, en se servant de la barre d'acier à laquelle l'autre se cramponnait, de l'aider à atteindre celle qu'il venait de quitter. Cinq minutes plus tard, Sandburg tirait le Vieux à travers l'écouille, et Bill s'y glissa à son tour.

Il entreprit aussitôt de déboucler l'outillage fixé sur la tenue du capitaine et de le transférer sur la sienne. Il se faufila de nouveau par l'écouille avant que le Vieux recouvre ses esprits au point d'élever une objection, si toutefois il en avait encore envie.

Rejoindre le socle de l'antenne à la force des bras ne lui posa aucun problème particulier, bien qu'il ait sous ses orteils l'infini tout entier. La tenue le handicapait un peu – les gants ne facilitaient pas les mouvements – mais il avait l'habitude des combinaisons spatiales. Il était un peu essoufflé des efforts déployés pour aider le capitaine, mais il ne pouvait pas s'arrêter à ce détail. La vitesse de rotation accrue le gêna quelque peu ; le sas se trouvait plus proche de l'axe de révolution – il se sentait de plus en plus lourd à mesure qu'il s'en éloignait.

Mais ce fut une tout autre affaire de placer l'antenne de rechange. Elle n'était ni grande ni lourde, mais il ne parvint pas à l'ajuster. Il lui aurait fallu se cramponner d'une main, tenir l'antenne de l'autre et manœuvrer la clé d'une troisième. Il lui manquait une main, quoi qu'il fasse.

Finalement il imprima des secousses à son filin de sécurité pour signaler à Sandburg de lui donner du mou. Ensuite il le déboucla de sa ceinture, travaillant toujours d'une main, passa l'extrémité par deux fois dans une main courante et le noua ; il avait laissé dépasser une longueur d'un mètre environ et il crocheta le mousqueton sur une autre barre d'appui. Il obtint ainsi une boucle, une sorte

de siège improvisé qui supporterait son poids tandis qu'il fixerait l'antenne. À partir de là, le travail avança vite.

Il avait presque fini. Il ne restait qu'un écrou à serrer de l'autre côté par rapport à lui. Il avait déjà vissé l'antenne en deux points et établi les connexions avec le circuit intérieur. Il décida qu'il pourrait accomplir la manœuvre d'une seule main. Il quitta son perchoir en se balançant comme un singe.

La clé dérapa au moment où il bloquait son écrou et lui échappa... Il la regarda s'éloigner de plus en plus, rapetisser et enfin disparaître. La contempler, brillant au soleil sur le noir profond de l'espace, lui donnait le vertige. Jusque-là, il était trop occupé pour regarder au-dessous de lui.

Il frissonna. « Heureusement que j'en avais terminé, se dit-il. Ce serait une longue balade pour la récupérer. » Il voulut rebrousser chemin.

Il s'aperçut que c'était impossible.

Il s'était balancé de l'autre côté de l'antenne pour atteindre sa position, en se servant du filin de sécurité pour accroître son allonge. Maintenant, la boucle flottait hors de portée. Il n'y avait aucun moyen d'inverser le processus.

Il se retint à deux mains et s'enjoignit de ne pas

céder à la panique ; il lui fallait trouver une solution. Contourner le vaisseau par l'autre flanc ? Non, la coque d'acier de la *Walkyrie* était lisse à cet endroit – pas de main courante sur plus de deux mètres. Même s'il n'avait pas été fourbu – or il devait admettre qu'il l'était et qu'il commençait à ressentir les atteintes du froid –, c'était une acrobatie impossible à réaliser, sauf pour un chimpanzé.

Il regarda vers le bas et le regretta aussitôt.

Au-dessous de lui, il n'y avait que des étoiles... à l'infini. Des étoiles qui défilaient du fait de la rotation du vaisseau. L'immensité, les ténèbres, le froid.

Il voulut se hisser sur l'étroite barre à laquelle il se cramponnait, essaya de l'atteindre du bout du pied, et ne réussit qu'à s'épuiser davantage. Il domina suffisamment sa panique pour mettre un terme à ses vains efforts, puis demeura suspendu, inerte.

C'était plus facile les yeux fermés. Mais il ne pouvait s'empêcher de les ouvrir au bout d'un moment ; la Grande Ourse passait devant lui, puis Orion. Il s'efforçait d'évaluer les minutes écoulées sur la base du nombre de rotations du vaisseau, mais son esprit se refusait à travailler avec lucidité

et il devait bientôt refermer les yeux.

Ses doigts commençaient à s'engourdir, et à geler. Il tenta de les reposer en se retenant alternativement d'une seule main. Il lâcha prise de la gauche et la sentit parcourue de fourmillements qu'il s'efforça de combattre en la battant contre son flanc. Bientôt le moment lui parut venu de soulager la droite.

Il ne put saisir la barre de la main gauche. Il ne lui restait plus assez de force pour opérer la traction nécessaire ; la force centrifuge distendait son corps au maximum et il n'arrivait pas à se ramasser suffisamment pour lever sa main gauche.

Déjà il ne sentait plus sa main droite.

Il la sentait céder. Elle dérapait...

Le soudain relâchement de la tension lui apprit qu'il tombait... tombait... tombait. Le vaisseau s'éloigna.

*

Lorsqu'il reprit conscience, le capitaine se penchait sur lui. « Ne bougez pas, Bill.

— Où...

— Du calme. La patrouille de Deimos était dans

le coin quand vous avez lâché prise. Ils vous ont repéré au télescope, ils ont synchronisé leur orbite sur la vôtre et ils vous ont recueilli. La première fois dans toute l'histoire humaine, j'imagine. Maintenant, restez tranquille. Vous êtes malade... Vous êtes demeuré suspendu à la coque pendant plus de deux heures, Bill. »

*

Les miaulements avaient repris, plus forts que jamais. Il se redressa en position agenouillée pour regarder par-dessus l'appui de la fenêtre. Le chaton se trouvait toujours un peu plus loin sur la corniche, à sa gauche. L'homme avança prudemment la tête au-dehors, en prenant bien garde de ne regarder que le petit animal et la corniche. « Viens, minou ! appela-t-il. Minou, minou ! Viens ! »

Le petit chat interrompit sa toilette et parvint à prendre un air intrigué.

« Viens, minou », répéta Bill tout doucement. Il lâcha la barre d'appui de sa main droite et claqua des doigts dans sa direction d'un geste engageant. Le minet s'avança de dix centimètres et se rassit. « Allez, minou ! » dit l'homme d'une voix

enjôleuse en tendant le bras aussi loin que possible.

La petite boule de poils battit promptement en retraite.

Il retira son bras et réfléchit. Il n'arriverait à rien de cette façon. S'il enjambait la fenêtre pour passer sur la corniche, il pourrait se retenir d'un seul bras sans courir le moindre danger – il lui suffirait de ne pas regarder le vide !

Il rentra son buste à l'intérieur, se présenta de dos et, avec précaution, se retenant des deux mains à l'appui, il laissa glisser ses jambes le long du mur extérieur de l'immeuble. Il ne quittait pas des yeux le coin du lit.

Il eut l'impression que la corniche s'était dérobée. Il ne parvenait pas à la trouver et se demandait s'il ne l'avait pas dépassée quand il la toucha de l'orteil. Puis il y posa fermement ses deux pieds. Elle devait mesurer quinze centimètres de large. Il prit une profonde inspiration.

Lâchant l'appui de la main droite, il se retourna vers le petit chat. Celui-ci semblait intéressé par la manœuvre, mais pas du tout décidé à venir l'observer de plus près. En se glissant le long de la corniche, sans se lâcher, il pourrait saisir l'animal

lorsqu'il aurait atteint le coin extrême de la fenêtre...

Il déplaçait un pied après l'autre, à la manière d'un bébé, plutôt que de les passer l'un devant l'autre. En fléchissant légèrement les genoux, il arriverait tout juste au petit animal. Le chaton flaira ses doigts tâtonnants, puis bondit en arrière. Une de ses pattes manqua le rebord ; il se ratrappa de justesse. « Idiot ! s'écria Bill, indigné. Tu tiens à répandre ta cervelle dans la rue ? »

Si tu as de la cervelle, ajouta-t-il in petto. La situation paraissait sans issue. Le chaton était trop loin pour qu'il l'atteigne en se retenant à la fenêtre. « Minou, minou », appela-t-il encore, sans trop de conviction. Ensuite, il prit le temps de dresser un bilan.

Il pouvait renoncer.

Il pouvait se préparer à veiller toute la nuit dans l'espoir que le chaton se décide à s'approcher.

Ou il pouvait aller le chercher.

La corniche était assez large pour lui permettre de garder son équilibre. S'il s'aplatissait au maximum contre le mur, son bras gauche ne supporterait plus aucun poids. Il s'avança peu à peu, retenant le plus longtemps possible sa prise sur la fenêtre, progressant avec une lenteur telle

qu'il lui semblait à peine se mouvoir. Lorsque le chambranle de la fenêtre se trouva finalement hors de portée, que sa main gauche se trouva à plat sur le mur lisse, il commit la faute de regarder au-dessous de lui, dans le vide, le ruban étroit de la rue qui luisait au fond du gouffre vertigineux.

Il détourna aussitôt les yeux et fixa son regard sur un point au niveau de sa tête, à quelques pas devant lui.

Le petit chat était toujours là. Avec prudence, il écarta ses pieds l'un de l'autre, porta le pied droit en avant et plia les genoux. Il tendit la main droite le long du mur, un peu au-delà de l'animal.

Il l'abaissa d'un geste brusque, comme pour écraser une mouche... et se retrouva à tenir une poignée de fourrure, toutes dents et griffes dehors.

Il demeura parfaitement immobile, sans se soucier des blessures mineures que lui infligeait le chaton. Les bras toujours étendus, le corps aplati contre le mur, il entama le voyage de retour. Il ne voyait pas où il allait et ne pouvait pas tourner la tête sans compromettre l'étroite marge de son équilibre. Le chemin lui parut terriblement long, encore plus qu'à l'aller, mais enfin le bout des doigts de sa main gauche s'insinua par la fenêtre.

Il franchit le reste de la distance en quelques

secondes, passa les deux bras par-dessus l'appui, puis son genou droit. Il resta un bon moment dans cette position pour récupérer et inspira profondément. « Eh bien, mon vieux ! dit-il tout haut. J'ai eu chaud. Tu es un danger pour la circulation, petit chat ! »

Il contempla la chaussée. Elle avait l'air loin – et dure comme le roc.

Il leva les yeux vers les étoiles. Comme elles étaient belles et brillantes ! Il s'installa dans l'encadrement de la fenêtre, adossé à l'un des côtés, les pieds appuyés sur l'autre. Le chaton se nicha dans le creux de son estomac et se mit à ronronner. Il lui passa distraitemment la main sur l'échiné et tira une cigarette de sa poche. Dès le lendemain, il irait à l'astropорт pour ses examens physique et psychologique. Il gratta l'oreille du petit animal. « Alors, boule de poils, ça te plairait, un long, long voyage en ma compagnie ? »

Les vertes collines de la Terre

1

Voici l'histoire de Rhysling, le chanteur aveugle des lignes spatiales... mais pas dans sa version officielle. Vous avez chanté ses vers sur les bancs de l'école :

*Prions pour réussir l'ultime atterrissage
Sur le beau globe bleu où nous sommes nés
naguère.*

*Puissent nos yeux revoir le ciel et les nuages
Et les fraîches et vertes collines de la Terre.*

Peut-être les avez-vous chantés en anglais, en français ou en allemand. À moins que ce ne soit en espéranto, tandis que le drapeau mondial, aux couleurs de l'arc-en-ciel, flottait au-dessus de vos têtes.

La langue importe peu – c'était certainement un idiome *terrien*. Nul n'a jamais traduit *Les vertes collines* dans le langage zézayant vénusien ; aucun Martien ne les a jamais croassées dans les défilés désertiques. C'est notre chanson. Nous autres Terriens, nous avons tout exporté, des films d'épouvante hollywoodiens aux radioéléments synthétiques, mais, elle, elle n'appartient qu'à la Terre, et à ses fils et ses filles, où qu'ils soient.

On a tous entendu de nombreuses anecdotes à propos de Rhysling. Vous êtes peut-être même de ceux qui ont recherché diplômes ou faveur publique par de savantes gloses de ses œuvres publiées – *Les chants de l'espace*, *Le Grand Canal et autres poèmes*, *Haut et loin* et *Ohé du vaisseau !*

Néanmoins, bien que vous ayez chanté ses chansons, et lu ses vers sur les bancs de l'école et tout au long de votre vie, il y a fort à parier – à moins que vous ne soyez un spatial – que vous n'avez même jamais entendu parler de ses

chansons inédites, *Le maquereau de ma cousine*, *La rouquine de Venusburg*, *Perdez pas votre pantalon, pitaine* ou encore *Un scaphandre pour deux*.

Nous ne pouvons d'ailleurs en citer aucun extrait dans une publication à caractère familial.

La réputation de Rhysling bénéficia d'un exécuteur testamentaire plein de prudence et du fait que, par un concours de circonstances favorables, il ne fut jamais interviewé. *Les chants de l'espace* sortirent en librairie la semaine de sa mort ; lorsque cet ouvrage battit des records de vente, on écrivit des reportages sur son auteur à partir des souvenirs que les gens gardaient de lui et des prière d'insérer hauts en couleur rédigés par ses éditeurs.

Il en résulte que l'image traditionnelle de Rhysling est à peu près aussi véridique que la hachette de George Washington ou les gâteaux du roi Alfred.

En fait, vous ne l'auriez jamais reçu chez vous ; il était insupportable en société. Il souffrait d'un prurit solaire chronique, qu'il grattait sans arrêt, ce qui n'ajoutait rien à une beauté par ailleurs discutable.

Le portrait qu'a peint de lui Van der Voort pour

l'édition Harriman de ses œuvres, à l'occasion du centenaire de sa naissance, montre un visage tragique, une bouche solennelle, des yeux aveugles sous un bandeau de soie noire. Il n'a jamais été solennel de sa vie ! Il avait toujours la bouche ouverte pour chanter, sourire, boire ou manger. Le bandeau était le premier chiffon venu, crasseux le plus souvent. Après avoir perdu la vue, il se négligea de plus en plus.

« Gueulard » Rhysling, lorsqu'il signa pour une circumnavigation des astéroïdes joviens à bord de l'*Autour*, était mécanicien de seconde classe aux réacteurs, avec d'aussi bons yeux que vous ou moi. À cette époque, l'équipage signait des décharges pour tout ; un représentant de la Lloyd's vous aurait ri au nez à la seule idée d'assurer un spatial. Le Décret sur la Sécurité Spatiale restait dans les limbes, et la compagnie n'était tenue responsable que des salaires, le cas échéant. Un vaisseau sur deux qui dépassait Luna City ne revenait jamais. Les spatiaux s'en fichaient ; ils signaient de préférence pour un pourcentage des bénéfices, et n'importe lequel d'entre eux vous aurait parié qu'il pouvait sauter du deux centième étage de la Tour Harriman et atterrir indemne, si seulement vous misiez sur ses chances à trois contre deux, pourvu que vous lui permettiez d'utiliser des talons de

caoutchouc pour amortir l'atterrissage.

Les mécanos étaient les plus insouciants du lot, les durs de durs. Auprès d'eux, les maîtres d'équipage, les radaristes et les astrogateurs (il n'y avait ni subrécargues ni stewards à cette époque) n'étaient que d'aimables végétariens. Les mécanos en savaient trop. Les autres se fiaient à l'habileté du capitaine pour les amener sains et saufs à bon port ; les mécaniciens savaient que l'habileté ne servait à rien contre les démons aveugles et capricieux enchaînés à l'intérieur de leurs réacteurs.

L'Autour fut le premier vaisseau de la Harriman à subir la conversion du carburant chimique aux piles atomiques, ou plutôt le premier à ne pas exploser. Rhysling le connaissait bien : un vieux rafiot qui avait servi sur la ligne de Luna City, de la station spatiale Supra-New York à Leyport et retour, avant d'être converti pour l'espace profond. Gueulard avait fait la ligne de Luna à son bord et participé à son premier voyage au long cours, vers Drywater, sur Mars ; le vaisseau en était revenu à la surprise générale.

Il aurait dû passer chef mécanicien avant la circumnavigation de Jupiter, mais après le trajet inaugural vers Drywater, on l'avait mis à la porte,

inscrit sur la liste noire, et débarqué à Luna City pour avoir écrit un refrain et des couplets pendant son service. La chanson en question était l'infamante *Le capitaine est un père pour son équipage*, au final si truculent qu'on ne saurait décemment l'imprimer.

De figurer sur la liste noire ne lui faisait ni chaud ni froid. Il gagna, en trichant au jeu, un accordéon appartenant à un barman chinois de Luna City, après quoi il pourvut à sa subsistance en chantant pour les mineurs, en échange de verres et de pourboires, jusqu'à ce que la raréfaction des spatiaux pousse l'agent de la compagnie à lui offrir une nouvelle chance. Il se tint tranquille sur la ligne de Luna pendant un an ou deux, réintégra l'espace profond, contribua à donner à Venusburg cette réputation de truculence qui fait tout son sel, traîna ses guêtres sur les rives du Grand Canal lorsqu'on fonda une seconde colonie dans l'ancienne capitale martienne, et récolta des gelures aux doigts de pied et aux oreilles au cours du deuxième voyage vers Titan.

Tout allait vite, à l'époque. Une fois la propulsion à l'énergie atomique admise, le nombre des astronefs partant du système Lune-Terre ne fut limité que par le recrutement des équipages.

Les mécaniciens étaient rares ; on réduisait les écrans protecteurs au strict minimum pour économiser sur le poids, et fort peu d'hommes mariés avaient envie d'affronter une exposition toujours possible à la radioactivité. Rhysling se moquait de laisser une descendance, et l'ouvrage ne vint jamais à lui manquer durant l'âge d'or de la ruée vers les concessions. Il parcourut le Système solaire en chantant les vers de mirliton qui lui passaient par la tête, et en s'accompagnant à l'accordéon.

Le patron de *l'Autour* le connaissait ; le capitaine Kicks était astrogateur lors du premier voyage de Rhysling à bord. « Bienvenue à la maison, Gueulard, avait dit Hicks en l'accueillant. Vous êtes à jeun, ou je signe le registre à votre place ?

— Difficile de se souler avec la piquette qu'on vend ici, patron. » Il signa et descendit aux machines, son accordéon sous le bras.

Dix minutes plus tard, il revenait. « Capitaine, déclara-t-il sombrement, le réacteur numéro deux est bousillé. Les étouffoirs au cadmium ne valent rien.

— Pourquoi me dire ça à moi ? Adressez-vous au chef mécanicien.

— C'est ce que j'ai fait. Mais il prétend qu'ils tiendront. Il se trompe. »

Le capitaine désigna le livre du geste. « Rayez votre nom et décampez. On décolle dans une demi-heure. »

Rhysling le regarda, haussa les épaules et redescendit aux machines.

La route est longue qui mène aux astéroïdes ; un appareil comme l'*Autour* devait diverger pendant trois veilles complètes avant d'entrer en chute libre. Rhysling était du deuxième quart. L'évacuation des déchets se faisait à l'époque à l'aide d'un vernier et d'une jauge de sûreté. Quand l'aiguille passa dans le rouge, il s'efforça d'effectuer les corrections nécessaires — peine perdue.

Les mécaniciens de réacteurs n'attendent pas ; c'est pour cela qu'ils sont mécaniciens de réacteurs. Il ouvrit le panneau d'accès d'urgence pour pêcher le matériau radioactif avec des pinces. Les lumières s'éteignirent et il continua. Un mécanicien doit connaître sa chambre des machines comme sa poche.

Il jeta un bref regard par-dessus l'écran de plomb lorsque les lumières s'éteignirent. La lueur

bleue radioactive ne l'aida en rien ; il recula brusquement la tête et continua sa pêche à tâtons.

Lorsqu'il eut fini, il appela par le tube acoustique : « Réacteur numéro deux en panne. Et pour l'amour du ciel, donnez-moi de la lumière là-dedans ! »

Il y avait de la lumière – le circuit de secours – mais pas pour lui. La lueur bleue radioactive avait été le dernier stimulus auquel son nerf optique répondit jamais.

2

*Quand l'Espace et le Temps reviennent se pencher sur la scène constellée,
Les larmes si tranquilles d'une joie bien futile brillent d'un voile argenté.
Les Tours de Vérité s'élèvent muettes et fragiles le long du Grand Canal ;
Leur grâce féerique en protège la Beauté au calme vespéral.
Las sont les bâtisseurs, oubliés leurs savoirs, évaporés leurs rêves,*

*Et disparus les dieux dont les pleurs sont les
vagues qui battent cette grève.*

*Le cœur de Mars s'épuise d'avoir longtemps
battu sous un soleil de glace ;*

*Et l'air ténu murmure que tout ce qui vit
meurt, à son heure, à sa place.*

*Mais les dentelles de pierre des Tours de Vérité
chantent leur madrigal*

*À l'infinie Beauté qui hantera toujours les
berges du Grand Canal !*

Le Grand Canal (*extrait*), avec l'autorisation de
Lux Transcriptions, S.A., Londres et Luna City.

Au retour, on débarqua Rhysling sur Mars, à Drywater ; l'équipage fit circuler un chapeau et le capitaine renonça à deux semaines de salaire. C'était tout : rideau. Un mendiant de l'espace parmi d'autres qui n'avait pas eu le loisir de perdre la vie quand sa chance avait tourné. Il passa un mois en compagnie des prospecteurs et des archéologues de How-Far durant un mois, et il aurait pu y demeurer en échange de ses chansons et de ses concerts d'accordéon. Mais les spatiaux meurent s'ils doivent rester au même endroit ; il trouva à s'embarquer à bord d'un caboteur qui le

ramena à Drywater et, de là, il gagna Marsopolis.

La capitale était en pleine expansion ; les usines de retraitement s'étendaient de part et d'autre du Grand Canal et polluaient ses eaux antiques de leurs rejets. Cela se passait avant que le Traité des Trois Planètes interdise la dégradation des reliques culturelles à des fins commerciales ; on avait démoli la moitié des fines tours féeriques et défiguré les autres pour en faire des bâtiments pressurisés à l'usage des Terriens.

Cependant Rhysling n'avait assisté à aucune de ces transformations et nul n'avait pensé à les lui décrire ; lorsqu'il « revit » Marsopolis, il l'imagina telle qu'elle était avant sa rationalisation pour les besoins du commerce. Sa mémoire n'était pas des meilleures. Il vint sur l'esplanade bouleversée où les puissants du Mars d'antan prenaient leurs aises, et son ancienne magnificence resurgit sous ses yeux aveugles – le plan d'eau d'un bleu de glace, insensible aux marées, intouché par la brise, qui reflétait en toute sérénité les étoiles vives et acérées du ciel martien, et au-delà, la dentelle des remparts et des tours à l'architecture trop délicate pour notre lourde et grondante planète.

Il en résulta *Le Grand Canal*.

Le subtil changement intervenu dans son

attitude, qui lui permettait de trouver à Marsopolis de la beauté là où il n'y en avait point, commença dès lors d'influencer sa vie entière. Toutes les femmes devinrent belles pour lui. Il les reconnaissait à leur voix, et se faisait d'elles une image correspondante. Il faut un esprit bien pervers pour s'adresser à un aveugle sans douceur ni gentillesse ; les mégères qui n'avaient jamais laissé à leur époux un instant de paix prenaient une voix douce pour parler à Rhysling.

Son univers se peupla de femmes ravissantes et d'hommes bien éduqués. *L'étoile noire s'en vient*, *La chevelure de Bérénice*, *La complainte du poulain au bois* et autres chansons d'amour de ces errants que sont les spatiaux sans femme résultèrent d'une conception du monde qu'aucune contingence terre à terre n'obscurcissait. Son inspiration s'en trouva adoucie, et ses vers de mirliton devinrent, parfois, poésie.

Il disposait à présent de tout son temps pour penser, pour trouver les mots évocateurs, pour travailler ses vers jusqu'au moment où ils sonnaient juste dans sa tête. La monotone pulsation du *Chant des réacteurs...*

Lorsque la voie est libre, qu'on a lu les rapports,

*Que le sas se referme, qu'un feu vert vient du port,
Que le pointage s'achève, qu'il est temps de prier,
Que le patron acquiesce, et que la flamme naît...*

*Ah ! les tuyères !
Dans ton dos ça rugit
Pendant que sur ton lit
Tu as les côtes broyées
Et la nuque brisée.
Les moindres membrures
Gémissent sous la torture,
Mais il part, il décolle,
Masse d'acier en vol.
Ton navire s'en va
Et cela il le doit
À ses tuyères !*

... lui vint non pas du temps où il travaillait encore comme mécanicien, mais plus tard : pris en stop pour le trajet de Mars à Vénus, il tenait compagnie à l'un de ses anciens coéquipiers pendant son quart.

À Venusburg, il chanta ses dernières chansons

et certaines des anciennes dans les bars. Quelqu'un passait un chapeau à la ronde pour le payer de ses peines ; souvent, la collecte atteignait le double ou même le triple de celle que recueillaient les ménestrels, hommage à l'esprit indomptable dissimulé derrière les yeux bandés.

C'était une vie facile. Chaque astroport était pour lui un foyer ; chaque vaisseau, un véhicule particulier. Aucun capitaine n'aurait refusé le surcroît de masse que Rhysling l'aveugle et son vieux soufflant représentaient ; il allait de Venusburg à Leyport, de Leyport à Drywater, de Drywater à New Shanghai, et repartait en sens inverse lorsqu'il lui en prenait la fantaisie.

Supra-New York, la station spatiale, marquait sa limite. Il ne s'approchait jamais davantage de la Terre. Il signa même le contrat de publication pour *Les chants de l'espace* sur un paquebot spatial, quelque part entre Luna City et Ganymède. Horowitz, l'éditeur, y passait sa seconde lune de miel et c'est ainsi qu'il entendit Rhysling chanter lors d'une fête organisée à bord. Il savait ce qui valait le coup en matière d'édition ; il fit enregistrer la série complète des *Chants* sur bande dans la cabine des transmissions avant de consentir à perdre Rhysling de vue. Les trois volumes suivants, on les soutira de Rhysling à

Venusburg, où Horowitz avait expédié un agent avec pour consigne d'abreuver l'aveugle afin d'extirper de sa mémoire jusqu'à sa dernière chanson.

Ohé ! du vaisseau n'est certes pas du vrai Rhysling d'un bout à l'autre. Il en a composé une bonne part, dont sans conteste *Le chant des réacteurs*, mais on a recueilli la plupart des poèmes après sa mort, auprès de gens qui l'avaient côtoyé au cours de ses errances.

Les vertes collines de la Terre mirent vingt ans pour atteindre leur forme définitive. La version la plus primitive qui nous soit connue fut composée avant que Rhysling fût frappé de cécité, au cours d'une beuverie avec les contractuels de Mars. Les vers évoquaient dans leur majeure partie les projets que les intéressés se proposaient de réaliser sur Terre, quand ils auraient payé leurs débits et qu'ils auraient ainsi le loisir de rentrer dans leurs foyers. Certains des couplets étaient nettement vulgaires, d'autres ne l'étaient pas, mais dans le refrain il était possible de reconnaître celui des *Vertes collines*.

On connaît le lieu et le moment précis où *Les vertes collines* prirent leur forme définitive.

Il y avait sur Vénus, à Ellis Isle, un vaisseau qui

devait rallier directement la ville de Great Lakes, en Illinois : le vieil *Épervier*, dernier en date de la classe des Faucons et premier à bord duquel s'appliquait la nouvelle politique du trust Harriman sur les services express, avec supplément, entre les villes de la Terre et les colonies dotées d'astroports.

Rhysling décida de retourner sur Terre. Peut-être sa chanson avait-elle éveillé sa nostalgie... ou peut-être désirait-il revoir ses Ozarks natales.

La compagnie n'accordait plus de billets de faveur. Rhysling ne l'ignorait pas, mais il ne lui serait jamais venu à l'esprit que ce point du règlement puisse le concerner. Il se faisait vieux pour un spatial et se montrait un peu à cheval sur ses priviléges. Ce n'était pas de la sénilité... Il avait tout simplement conscience de constituer l'une des constantes de l'espace, comme la comète de Halley, les anneaux de Saturne et la colline de Brewster. Il franchit le sabord de l'équipage, descendit, et s'installa dans la première couchette d'accélération disponible.

Le capitaine le découvrit au cours d'une inspection de dernière minute. « Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il.

— Je brûle le dur pour rentrer sur Terre,

patron. » Rhysling n'avait pas besoin d'yeux pour distinguer les quatre galons d'un commandant de bord.

« Pas question de brûler le dur à bord de ce vaisseau. Vous connaissez le règlement. Alors, du balai ! On décolle sous peu. » Le capitaine était jeune ; il avait débuté après que le mécanicien avait terminé sa carrière, mais Rhysling voyait le genre... cinq ans à Harriman Hall avec pour tout bagage des trajets d'entraînement en qualité de stagiaire au lieu d'une solide connaissance. Leurs expériences et leurs attitudes à tous deux n'avaient rien en commun ; l'espace était en train de changer.

« Voyons, capitaine, vous n'allez pas refuser à un vieil homme de rentrer chez lui. »

L'officier hésita : plusieurs membres de l'équipage s'étaient arrêtés pour écouter. « Je ne peux pas faire autrement. Décret sur la Sécurité Spatiale, clause 6 : "Nul n'ira dans l'espace s'il n'est membre agréé de l'équipage d'un vaisseau inscrit sur les rôles, ou passager payant d'un tel vaisseau, conformément aux stipulations promulguées par application du présent décret." Maintenant, levez-vous et sortez. »

Rhysling se renversa sur sa couchette, les mains

sous la nuque en guise d'oreiller. « Si je dois partir, pas question de marcher. Il faudra me porter. »

Le capitaine se mordit les lèvres : « Capitaine d'armes ! Expulsez-moi cet homme ! »

Le policier de bord fixa les poutrelles du plafond. « Ça m'est impossible, capitaine. Je me suis démis l'épaule. » Les autres membres de l'équipage si présents la minute précédente se fondaient dans la peinture de la cloison. « Eh bien, rassemblez une corvée !

— A vos ordres, monsieur. » Et il s'en fut à son tour.

Rhysling reprit la parole. « Allons, patron... inutile de se bouffer le nez. Vous avez une porte de sortie pour justifier ma présence si vous le souhaitez... la clause du "spatial en détresse"

— "Spatial en détresse", mon œil ! Un spatial en détresse ? Vous n'êtes qu'un juriste de l'espace. Je vous connais ; il y a des années que vous traînez dans le système. Mais vous ne jouerez pas les passagers clandestins à mon bord. Cette clause permet de venir en aide aux hommes qui ont manqué leur vaisseau, et non aux vagabonds de votre espèce de brûler le dur comme il leur chante.

— Voyons, capitaine, vous pouvez donc affirmer

sans risque d'erreur que je n'ai pas manqué mon vaisseau ? Je ne suis jamais retourné sur Terre depuis le dernier voyage que j'ai accompli en qualité de membre régulier d'un équipage. La loi me donne droit au voyage de retour.

— Il y a des années que vous avez quitté le service actif. Vous avez laissé passer votre moment.

— Ah bon ? La clause n'indique aucun délai durant lequel l'intéressé a droit au retour gratuit. Elle fait simplement état de ce droit. Relisez-la, patron. Si je me trompe, non seulement je sortirai sur mes deux jambes, mais encore je vous présenterai mes humbles excuses devant votre équipage. Allez... vérifiez. Jouez franc jeu. »

Rhysling sentait peser sur lui le regard courroucé du capitaine, mais celui-ci se contenta de tourner les talons et de sortir à grands pas. Rhysling avait bien conscience d'avoir profité de sa cécité pour placer l'officier dans une situation inextricable, mais ça n'était pas fait pour le gêner – il s'en réjouissait plutôt.

Dix minutes plus tard, la sirène retentit ; il entendit le haut-parleur lancer les ordres d'appareillage. Lorsque les soupirs des sas et le léger changement de pression dans ses oreilles

l'eurent averti de l'imminence du décollage, il se leva et descendit à la salle des machines, car il voulait se trouver près des réacteurs lorsqu'ils cracheraient le feu par leurs tuyères. Il n'avait besoin de personne pour se repérer dans un navire de la classe Faucon.

Les ennuis commencèrent durant le premier quart. Rhysling, assis dans le siège de l'inspecteur, laissait courir ses doigts sur les touches de son accordéon et essayait une nouvelle version des *Vertes collines*.

*Laissez-moi respirer de l'air non rationné
Oublier la disette, la pénurie, la guerre...*

... La la la la la la la *de la Terre* ! Décidément, ça ne voulait pas venir. Il tenta une nouvelle approche.

*Laissez la douce brise mettre un baume sur
mes plaies,*

*Tandis que de notre belle et douce planète
mère*

*Elle fait le tour sans fin, comme pour admirer
Les si fraîches et si vertes collines de la Terre.*

C'était déjà mieux. « Qu'est-ce que tu en penses, Archie ? » demanda-t-il dans le rugissement atténué des réacteurs.

« Drôlement bon. Chante-moi le tout. » Archie MacDougal, le chef mécanicien, avait souvent côtoyé le poète dans l'espace comme dans les bars ; il avait fait son apprentissage sous les ordres de Rhysling, il y avait de cela bien des années et des millions de kilomètres.

Rhysling s'exécuta, puis il dit : « Vous, les jeunes, vous vous la coulez douce. Tout est automatisé. De mon temps, il fallait rester éveillé pour dompter un vaisseau.

— Il faut toujours rester éveillé. » Avant peu, ils parlaient boutique, et MacDougal lui montra le ralentisseur à réponse directe remplaçant le contrôle manuel à vernier que Rhysling utilisait. L'aveugla tâta les commandes et posa des questions jusqu'à être familiarisé avec la nouvelle installation. Il se flattait toujours d'être mécanicien de réacteurs et affectait de croire que sa condition de ménestrel n'était qu'un expédient occasionné par un désaccord passager avec la compagnie, situation que chaque spatial pouvait connaître.

« Je vois que les vieilles plaques du ralentisseur

manuel sont toujours en place, remarqua-t-il en parcourant l'appareillage de ses doigts agiles.

— Tout y est, sauf les chaînes. Je les ai démontées ; elles masquaient les cadrans.

— Tu devrais les remettre en place. Tu pourrais en avoir besoin.

— Oh ! je ne sais pas trop. Je crois... » Rhysling ne sut jamais ce que croyait MacDougal, car l'accident se produisit à ce moment-là. MacDougal prit de plein fouet un jet radioactif qui le carbonisa sur place.

Rhysling sentit ce qui venait d'arriver. Des réflexes issus d'une habitude ancienne intervinrent aussitôt. Simultanément, il ouvrit la trappe d'accès et lança le signal d'alarme à la salle de contrôle. Puis il se souvint des chaînes démontées. Il lui fallut les découvrir à tâtons, en s'efforçant de se tenir aussi bas que possible, pour profiter au maximum de la protection des écrans. Rien ne le préoccupait sinon l'emplacement des chaînes. L'endroit était aussi bien éclairé que n'importe quel autre, pour lui ; il en connaissait les moindres recoins, toutes les commandes, comme les touches de son accordéon.

« Salle des machines, salle des machines ! Pourquoi ce signal d'alarme ?

— N'entrez pas ! cria Rhysling. Radioactivité partout. » Il la sentait sur son visage et sur ses os, comme le soleil du désert.

Il réinstalla les chaînes en maudissant l'imbécile qui n'avait pas remis en place la clé dont il avait besoin. Puis il entreprit de réduire la fuite à la main. C'était un travail long et délicat. Bientôt, il décidait qu'il fallait se débarrasser du réacteur, pile comprise.

Il commença par rendre compte. « Poste de commande !

— Ici poste de commande !
— Largage du réacteur trois – urgence.
— C'est MacDougal ?
— MacDougal est mort. Rhysling, de quart. Préparez-vous à archiver. »

Il n'y eut pas de réponse ; le capitaine était peut-être médusé, mais il ne pouvait pas se mêler d'une urgence en salle des machines. Il devait penser au vaisseau, aux passagers, à l'équipage. Les portes devaient rester fermées.

Il dut être encore plus surpris en écoutant ce que Rhysling lui faisait parvenir en guise de rapport :

*Nous pourrissons sur pied dans les fanges de
Vénus,*

*Nous vomissons nos tripes dans son souffle
putride.*

*Dans sa jungle inondée, oui, même son humus
Grouille et pullule d'une vie qui nous glace et
nous vide.*

Tout en travaillant, Rhysling continuait à cataloguer le système solaire : «... *le sol lunaire dur et brillant à la fois...*», «... *les anneaux arc-en-ciel de Saturne...*», «... *la nuit gelée de Titan...*». Il ouvrit le réacteur dont il largua le contenu. Il termina par le refrain :

*Nous avons exploré l'espace et ses confins
Et jaugé la valeur de la moindre poussière.
À présent regagnons le foyer des humains,
Les fraîches et les vertes collines de la Terre.*

Puis, distraitemment, pourrait-on dire, il se souvint d'y ajouter son premier couplet, modifié :

*L'appel du ciel arrache le spatial à son lit.
Attention ! Chute libre ! Tout le monde à la
manœuvre !*

*Les enfants de la Terre s'élancent dans l'infini,
Les lumières s'évanouissent, la nuit étend son
œuvre.*

*Le fracas, la poussée des grondantes tuyères
Sont le chant et le rythme dont ils ont tant
besoin.*

*D'un seul bond ils s'élancent pour percer le
mystère.*

*Plus loin, toujours, sans cesse, et encore plus
loin...*

Le vaisseau était sauvé ; il ramperait jusqu'à son port d'attache à l'aide d'un seul réacteur. En ce qui le concernait, Rhysling se sentait beaucoup moins optimiste. Le « coup de soleil » qu'il avait pris semblait plutôt sévère. Même s'il ne pouvait pas voir le brillant nuage rosâtre dans lequel il travaillait, il en devinait la présence. Il entreprit d'évacuer l'air dans le vide spatial par le biais de la soupape extérieure, une opération qu'il effectua plusieurs fois afin de ramener la radioactivité à un niveau supportable si on endossait l'armure appropriée. Ce faisant, il envoya en conclusion à son rapport un nouveau refrain, le dernier fragment authentique de l'œuvre de Rhysling pour l'éternité :

*Prions pour réussir l'ultime atterrissage
Sur le beau globe bleu où nous sommes nés
naguère.*

*Puissent nos yeux revoir le ciel et les nuages
Et les fraîches et vertes collines de la Terre.*

La logique de l'Empire

« Ne sois pas bêtement sentimental, Sam !

— Sentimental ou pas, insista Jones, je sais reconnaître l'esclavage. Et c'est de ça qu'il s'agit sur Vénus. »

Humphrey Wingate renifla de dédain. « C'est d'un ridicule achevé. Les *clients de travail* de la Compagnie sont des employés liés par des contrats qu'ils ont librement souscrits. »

Jones haussa un peu les sourcils. « Vraiment ? Tu peux me dire comment on peut qualifier le contrat permettant de jeter en prison qui abandonne son travail ?

— C'est inexact. Toute personne peut quitter son travail après les deux semaines habituelles de préavis... Je suis payé pour le savoir, je...

— Oui, je sais, lui accorda Jones d'une voix lasse. Tu es juriste. Les contrats, ça te connaît. Le malheur, c'est que tu as le cerveau desséché et que

tu ne comprends rien en dehors de la phraséologie légale. Des contrats librement souscrits... Bel euphémisme ! C'est de faits que je parle, et pas d'abstractions légales. Peu m'importe ce que raconte le contrat... ces gens-là se retrouvent esclaves ! »

Wingate vida son verre et le posa devant lui. « Ainsi je serais un cerveau desséché ? Ma foi, je vais te dire ce que tu es, Sam Houston Jones : une espèce de niais gauchisant. Tu n'as jamais eu besoin de travailler pour gagner ta vie et tu trouves inhumain que les autres y soient contraints. Minute ! protesta-t-il en voyant Jones ouvrir la bouche. Les contractuels de la Compagnie sur Vénus sont infiniment mieux lotis que la plupart des gens de leur classe, sur Terre. Ils sont certains de travailler, de manger, de dormir sous un toit. Le malheur, chez les gens de cette classe, c'est qu'ils n'ont pas envie de travailler...

— Comme tout le monde.

— Épargne-moi tes traits d'esprit. S'ils n'étaient tenus par un contrat rigoureux, ils abandonneraient le meilleur poste sitôt qu'il a perdu l'attrait de la nouveauté et trouveraient naturel que la Compagnie les rapatrie gratuitement sur Terre. Ta belle âme charitable ne

s'en avise peut-être pas, mais la Compagnie a des obligations envers ses actionnaires, dont tu es, entre parenthèses, et ne peut pas se permettre de financer un service de navettes interplanétaires au bénéfice d'individus qui s'imaginent que le monde doit assurer leur subsistance.

— Cette fois, tu m'as bien eu, convint Jones avec une grimace. Oui, je suis actionnaire. Et j'en ai honte.

— Pourquoi ne pas vendre ? »

Il prit un air dégoûté. « Drôle de solution ! Tu crois que me débarrasser de mon portefeuille suffirait à me dédouaner alors que je sais ?

— Oh, et puis zut ! dit Wingate. Bois.

— Entendu. » C'était la première soirée à terre de Jones après sa croisière d'entraînement en qualité d'officier de réserve ; il avait du retard à rattraper, en matière d'alcool. Dommage, pensa Wingate, que la croisière ait fait escale sur Vénus...

*

« Debout ! Debout là-dedans ! Debout, sales fainéants ! Plus vite que ça ! On s'habille ! » La voix râpeuse se forait un passage dans la tête

douloureuse de Wingate. Il ouvrit les yeux, mais les referma en toute hâte, ébloui par la lumière blanche et crue. La voix s'obstinait à le persécuter. « Dix minutes d'ici le petit déjeuner, grasseyait-elle. Venez manger ou on jette votre part ! »

Il leva les paupières et, avec un effort de volonté qui lui tira un frisson, les força à rester levées. Des jambes passaient devant ses yeux, vêtues de bleu pour la plupart, et, pour certaines, nues – d'une nudité velue répugnante. Un vacarme de voix mâles, où il ne distinguait que des mots, jamais des phrases, s'accompagnait de bruits métalliques assourdis mais envahissants – crr, crr, boum ! crr, crr, boum ! Le choc qui ponctuait chaque séquence se répercutait douloureusement dans son crâne, mais restait moins irritant qu'un autre bruit, une sorte de siflement tourbillonnaire sans tonalité auquel il lui était impossible de se soustraire, pas plus qu'il ne réussissait à le localiser.

L'air regorgeait d'effluves humains émis par trop de corps confinés dans un local trop restreint. Puanteur aurait été un terme inadéquat, et l'atmosphère contenait suffisamment d'oxygène. Mais la pièce était pleine de la senteur tiède, un peu musquée, de corps à peine sortis de la moiteur des draps, de corps qui, sans être sales, n'avaient pas été fraîchement lavés : une ambiance

oppressante, peu propre à ouvrir l'appétit... et dans l'état où il se trouvait, elle avait plutôt tendance à lui donner la nausée.

Il commença à prendre conscience de son environnement ; il se trouvait dans une sorte de dortoir. Partout autour de lui, il y avait des hommes, qui se levaient, qui traînaient la savate ça et là, qui enfilaient des vêtements. Il gisait à la place du fond, sur une travée de quatre étroites couchettes. Entre les jambes qui l'entouraient et passaient devant son visage, il apercevait d'autres travées semblables, les unes le long des murs, les autres loin des murs, étagées du sol au plafond et soutenues par des barres.

Un homme s'assit au fond de la couchette de Wingate, appuyant son large fessier contre les chevilles de celui-ci pour enfiler ses chaussettes. Wingate plia ses jambes. L'inconnu se tourna vers lui. « J't'ai dérangé, vieux ? 'Scuse-moi. » Puis il ajouta, non sans gentillesse : « Tu ferais mieux de te grouiller. Le sergent de semaine va te houssiller si tu ne relèves pas ces couchettes. » Il bâilla à se décrocher la mâchoire, et se mit en devoir de se lever, ayant de toute évidence chassé de son esprit Wingate et les affaires de Wingate.

« Une minute ! dit ce dernier en toute hâte.

- Hein ?
- Où suis-je ? En prison ? »

L'inconnu scruta les yeux injectés de sang et le visage gonflé, mal rasé de son interlocuteur avec détachement, mais sans malice. « Toi, mon petit gars, tu me donnes l'impression d'avoir bien bu toute ta prime.

— Ma prime ? Qu'est-ce que vous me chantez là ?

- Sans blague, tu ne sais vraiment pas où t'es ?
- Non.

— Eh bien... » L'autre parut éprouver quelque réticence à proclamer une vérité si criante, mais l'expression de Wingate le convainquit qu'il était sincère. « ... tu es à bord de l'*Étoile du soir*, qui fait route pour Vénus. »

*

Deux minutes plus tard, l'étranger lui effleura le bras. « Ne te frappe pas, bonhomme. Il n'y a pas de quoi s'exciter comme ça. »

Wingate ôta ses mains de son visage et les pressa contre ses tempes. « Ce n'est pas possible, dit-il plus pour lui-même que pour son

compagnon. Ce n'est pas possible...

- Laisse tomber. Viens, on va casser la croûte.
- Je ne pourrais rien manger.
- Bah ! Je sais ce que tu ressens... ça m'arrive parfois. Il faut manger, ça te remet les idées en place. » Le sergent de police mit fin au débat en venant chatouiller les côtes de Wingate du bout de sa canne.

« Où tu te crois ? À l'infirmerie, ou dans les compartiments de première classe ? Relève-moi ces couchettes en vitesse.

— Tout doux, matelot, dit d'un ton conciliant la nouvelle connaissance de Wingate. Notre ami n'est pas lui-même ce matin. » Ce disant, il mit Wingate sur pied d'une main massive tandis que de l'autre il relevait la travée de couchettes contre le mur. Des crochets s'engagèrent dans leur logement avec un déclic, et la travée demeura verticale, à plat contre le mur.

« Il le sera encore moins s'il perturbe mon boulot », dit le sergent. Mais il s'éloigna. Wingate se tenait debout, pieds nus sur les lattes du sol, immobile et paralysé par un sentiment d'indécision que renforçait encore le fait qu'il ne portait que ses sous-vêtements. Son défenseur l'observait.

« Tu as oublié ton oreiller. Tiens... » Il introduisit le bras dans la poche formée par l'intervalle entre la couchette du bas et le mur, et en retira un paquet plat, sous plastique transparent, dont il rompit la fermeture et secoua le contenu, une simple salopette de coton épais. Wingate l'enfila avec reconnaissance. « Tu demanderas au magasinier de te donner une paire de chaussons, après le petit déjeuner, ajouta son ami. Pour le moment, il faut qu'on bouffe. »

Le dernier de la queue avait quitté le guichet de la cambuse à leur arrivée et le passe-plat était fermé. Le compagnon de Wingate y frappa. « Ouvrez, là-dedans ! »

Le panneau remonta à toute allure. « Pas de rabiot », annonça un visage.

L'inconnu interposa sa main pour prévenir la retombée du volet.

« On ne veut pas de rab, matelot. On n'a rien mangé.

— Flûte ! Vous ne pouvez pas venir à l'heure ? » demanda le préposé à la cambuse. Il abattit néanmoins deux cartons de rations sur la large tablette du guichet de distribution.

Le grand gaillard tendit l'un d'eux à Wingate et s'assit par terre, le dos appuyé à la cloison.

« Comment tu t'appelles, mon pote ? demanda-t-il tout en défaisant l'enveloppe de sa ration. Moi, c'est Hartley... Satchel Hartley.

— Et moi Humphrey Wingate.

— Heureux de faire ta connaissance, Hump. Maintenant explique-moi le spectacle son et lumière que tu m'as donné. » Il engouffra une invraisemblable bouchée d'œufs durs et aspira une gorgée de café par l'extrémité de son carton.

« Ma foi, dit Wingate, le visage contracté par l'inquiétude, je suppose que j'ai été enlevé. » Il voulut imiter la façon de boire de Hartley et s'aspergea le visage de liquide brun.

« Hé... pas comme ça, dit Hartley. La tétine dans la bouche, et ne presse pas plus fort que tu n'aspires. Tiens. » Il joignit le geste à la parole. « Ta théorie ne me paraît pas très convaincante. La Compagnie n'a que faire de prendre les gens de force alors qu'ils font la queue pour signer. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Essaie de te rappeler ! »

Wingate fit de son mieux. « La dernière chose dont je me souvienne, c'est une discussion avec un conducteur de gyro sur le prix de la course. »

Hartley hocha la tête : « Ils t'estampent que c'en est un scandale. À ton avis, il t'a assommé ?

— Ma foi... non, j'en doute. À part la pire gueule

de bois que tu puisses imaginer, tout va bien.

— Ça va passer. Tu devrais te réjouir : l'*Étoile du soir* est un vaisseau à haute gravité et non pas à trajectoire balistique. C'est pour le coup que tu serais malade, et pas pour rire.

— Comment ça ?

— Il accélère ou décélère durant tout le trajet. C'est obligatoire, puisqu'il fait le transport de passagers. Si on nous avait envoyés par un vaisseau de fret, c'aurait été une autre paire de manches. Ils propulsent sur la trajectoire correcte et ils terminent le trajet en apesanteur. Mon vieux, les nouveaux, ils en voient de toutes les couleurs ! » Il s'esclaffa.

Wingate se voyait mal conjecturer sur les rigueurs du mal de l'espace, dans son état. « Ce que je ne vois pas, c'est par quel concours de circonstances j'ai atterri dans ce vaisseau. Est-ce qu'il se pourrait qu'on m'ait amené à bord par erreur, à la suite d'une confusion d'identité ?

— Peux pas dire. Hé, tu ne comptes pas terminer ton casse-croûte ?

— Je n'ai plus faim. » Hartley prit cette déclaration pour une invitation et termina rapidement la ration de Wingate. Puis il se leva, froissa les deux cartons en boule, les introduisit

dans un vide-ordures et dit : « Que vas-tu faire ?

— Que vais-je faire ? » Le visage de Wingate prit une expression résolue. « Je vais aller tout droit chez le capitaine et lui demander une explication, voilà ce que je vais faire !

— À ta place, je ferais ça par étapes, dit Hartley d'un air de doute.

— Des étapes, mon œil ! » Il se leva vivement. « Oh ! ma tête ! »

Le sergent de police, pour se débarrasser d'eux, les adressa au lieutenant. Hartley tint compagnie à Wingate à la porte du bureau de ce dernier. « Tâche de te grouiller pour leur vendre ta salade, conseilla-t-il.

— Pourquoi ?

— On se pose sur la Lune dans quelques heures. L'arrêt à Luna City, pour le ravitaillement en carburant avant le grand saut en espace profond, ce sera ta dernière chance de débarquer, à moins que tu veuilles rentrer à pied.

— Je n'y avais pas pensé, avoua Wingate tout réjoui. Je m'imaginais qu'il me faudrait accomplir l'aller et retour dans tous les cas.

— Je ne serais pas étonné que tu puisses prendre l'*Étoile du matin* dans une semaine ou deux. S'ils ont commis une bourde, ils devront te

rapatrier.

— J'ai mieux, dit Wingate avec ardeur. Je me présenterai sur-le-champ à la banque de Luna City, je leur demanderai de négocier une lettre de crédit avec ma propre banque, et je prendrai un billet à bord de la navette Terre-Lune. »

L'attitude de Hartley se modifia subtilement. Jamais de sa vie il n'avait eu l'occasion de « négocier une lettre de crédit ». Peut-être un homme qui disposait de tels moyens pouvait-il *vraiment* aller trouver le capitaine et invoquer la loi ?

Le lieutenant écouta l'histoire de Wingate avec une impatience patente, et l'interrompit au milieu de ses explications pour consulter sa liste d'émigrants. Son doigt parcourut la colonne de noms pour s'arrêter sur les W et désigna une ligne. Wingate sentit son cœur défaillir. Il venait de lire son nom correctement orthographié. « Maintenant, décampez, dit son interlocuteur, et ne me faites plus perdre mon temps. »

Mais Wingate se rebiffa. « Vous n'avez aucune autorité en la matière... pas la moindre. J'insiste pour que vous me conduisiez auprès du capitaine.

— Dites donc...» Wingate crut un instant que l'autre allait le frapper. Il l'interrompit.

« Prenez garde. Vous êtes apparemment la victime d'une erreur de bonne foi... mais votre position légale sera bien fragile, je vous l'assure, si vous faites fi des prescriptions de la loi de l'espace en application desquelles ce vaisseau a reçu sa licence. Je ne pense pas que votre capitaine serait très heureux de devoir expliquer de tels actes de votre part, devant une cour fédérale. »

De toute évidence, il avait réussi mettre cet homme en colère. Mais on ne devient pas chef à bord d'un grand transport en mettant ses supérieurs en porte-à-faux. Les mâchoires crispées, le lieutenant de police pressa un bouton sans mot dire. Un adjudant de police surgit. « Amenez cet homme au trésorier. » Il donna congé au visiteur en lui tournant le dos, et composa un numéro sur le système d'intercommunication du vaisseau.

Wingate fut introduit chez le trésorier, de ce fait chargé d'affaires de la Compagnie, après une courte attente. « Alors, de quoi s'agit-il ? Si vous avez une plainte à formuler, pourquoi ne vous présentez-vous pas aux audiences du matin, comme c'est la règle ? »

Wingate exposa son cas avec toute la clarté et la persuasion dont il était capable. « Je voudrais être

débarqué à Luna City, dit-il. Je n'ai aucun désir de causer à la Compagnie le moindre embarras pour ce que je considère comme une erreur involontaire... D'autre part j'avais libéralement fêté la dive bouteille, je dois l'avouer, ce qui a peut-être contribué à la méprise. »

Le trésorier, qui avait écouté ses explications d'un air assez ambigu, ne répondit pas. Il fouilla une haute pile de dossiers posée sur un coin de sa table de travail, en choisit un et l'ouvrit. Il contenait une liasse de papiers réunis à leur sommet par une agrafe. Durant quelques minutes il les parcourut sans se presser, pendant que Wingate attendait.

Le trésorier respirait avec un souffle bruyant d'asthmatique et, de temps à autre, pianotait de ses ongles sur ses incisives découvertes, en poursuivant le fil de sa lecture. Wingate, les nerfs à bout, sentit que si l'homme approchait une fois de plus sa main de sa bouche, il se mettrait à hurler, à trépigner et à lancer à travers la pièce tout ce qui lui tomberait sous la main. C'est à ce moment que le trésorier jeta le dossier devant lui. « Jetez un coup d'œil là-dedans. »

Il obéit. Le dossier contenait un contrat en bonne et due forme, entre la Compagnie

Vénusienne de Développement et Humphrey Wingate, selon lequel ce dernier s'engageait à travailler pour une durée de six ans sur la planète Vénus.

« C'est bien là votre signature ? » demanda le trésorier.

La prudence professionnelle fut précieuse à Wingate en cette occasion. Il étudia attentivement le paraphe pour gagner du temps, pendant qu'il rassemblait ses esprits. « Ma foi, dit-il enfin, j'admets que cette signature présente de nettes similitudes avec la mienne, mais je n'admets pas avoir signé ce document... je ne suis pas expert en graphologie. »

L'autre écarta l'objection d'un air agacé. « Je n'ai pas le temps d'ergoter avec vous. Vérifions plutôt les empreintes digitales. Tenez. » Il poussa vers lui un tampon encreur. Wingate envisagea de refuser en invoquant ses droits, puis se ravisa : en agissant ainsi, il paraîtrait craindre la confrontation. Qu'avait-il à perdre ? Son empreinte ne *pouvait pas* se trouver sur le contrat. A moins que...

C'était pourtant le cas. Même à son œil peu averti, les deux empreintes se ressemblaient. Il lutta contre une vague de panique. Il devait faire

un cauchemar suscité par sa discussion de la veille avec Jones. Mais si, chose impensable, tout ceci se passait bel et bien, il était victime d'une machination dont il lui faudrait trouver le défaut. On ne se jouait pas ainsi des hommes de sa condition ; toute l'affaire était d'un grotesque achevé. Il choisit ses mots avec le plus grand soin.

« Je me garderai bien de critiquer votre position, cher monsieur. Je ne sais par quelle suite de circonstances nous avons été vous et moi les victimes d'une plaisanterie d'un goût douteux. Peut-être est-il superflu de faire remarquer qu'un homme dans l'état d'inconscience qui était le mien hier soir a très bien pu se laisser prendre ses empreintes digitales à son insu. Superficiellement, ce contrat est valide et je ne saurais mettre votre bonne foi en doute. Mais en fait, il manque à ce document un élément indispensable à tout contrat.

— Qui est ?

— L'intention formellement exprimée par l'une et l'autre partie de se lier par un engagement contractuel. Nonobstant signature et empreinte, je n'avais nulle intention de souscrire cet engagement, ce qui peut aisément se démontrer par d'autres facteurs. Je suis un juriste apprécié,

pourvu d'une bonne clientèle, comme le prouveraient facilement mes relevés d'impôts. Il n'est pas raisonnable de croire... et aucun tribunal ne croira... que j'aie volontairement abandonné ma profession pour souscrire un engagement de six ans contre une rémunération considérablement moins avantageuse.

— Vous êtes juriste ? Tiens, tiens ! Il y a peut-être eu tricherie, en effet... mais de votre part. Comment se fait-il que vous vous disiez ici technicien radio ? »

De nouveau, Wingate dut se raidir pour encaisser une attaque en traître. De fait, il était expert en radio – c'était son violon d'Ingres... mais comment l'avaient-ils découvert ? Tais-toi, se dit-il. N'avoue rien. « Toute cette histoire est ridicule, protesta-t-il. J'insiste pour voir le capitaine... Il ne me faudra pas dix minutes pour rompre ce contrat. »

Le trésorier attendit un moment avant de répondre : « Vous avez terminé votre plaidoirie ?

— Oui.

— Très bien. Vous avez exposé votre thèse, à mon tour. Écoutez bien, monsieur le Juriste de l'Espace. Ce contrat a été mis au point par quelques-uns des hommes de loi les plus retors de

deux planètes. Ils l'ont rédigé en partant du principe qu'il séduirait des bons à rien qui boiraient leur prime et décideraient, réflexion faite, de ne plus aller travailler. Ce contrat a été en butte à toutes les contestations possibles et révisé en conséquence. Le Diable en personne ne le romprait pas.

» Mettez-vous bien dans la tête qu'il ne s'agit plus de vendre à la sauvette votre jurisprudence de pacotille à un autre incapable de votre acabit ; vous avez devant vous un homme au fait de ses assises légales. Quant à voir le capitaine... si vous doutez que l'officier commandant un vaisseau de cette importance ait mieux à faire que d'écouter les rêveries fumeuses d'un artiste en phraséologie qui n'a d'autre caution que la sienne propre, vous vous fourrez le doigt dans l'œil ! Regagnez vos quartiers ! »

Wingate ouvrit la bouche, se ravisa et tourna le dos pour prendre congé. Il avait besoin de réfléchir. Le trésorier l'arrêta. « Attendez ! Voici votre double du contrat. » Il lança les minces feuilles blanches qui vinrent choir sur le sol. Wingate les ramassa et sortit en silence.

Hartley l'attendait dans la coursive. « Résultat, Hump ?

— Médiocre. Non, je ne veux pas en parler. Il faut que je réfléchisse. » Ils reprirent en silence le chemin qu'ils avaient emprunté pour venir et gagnèrent l'échelle donnant accès aux ponts inférieurs. À leur arrivée, un homme montait à leur rencontre. Wingate le considéra avec indifférence.

Puis son regard se porta sur lui une seconde fois. Soudain cette suite d'événements incroyables s'éclaira d'un jour nouveau ; dans son soulagement il cria : « Sam !... Sam, sacré farceur ! J'aurais dû reconnaître ta manière. » Tout s'éclairait ; Sam lui avait fait le coup du faux enlèvement. Le capitaine devait être un copain à lui – un officier de réserve lui aussi, peut-être – et ils avaient manigancé la farce entre eux. La pilule était plutôt amère ; mais il était trop soulagé pour éprouver de la colère. N'empêche qu'il lui rendrait la monnaie de sa pièce, d'une façon ou d'une autre, après avoir quitté Luna City.

C'est alors qu'il remarqua que Jones ne riait pas.

De plus, il était vêtu – chose parfaitement déraisonnable – de la salopette bleue des

travailleurs sous contrat. « Hump, dit-il, tu es toujours ivre ?

— Moi ? pas du tout. Pourquoi...

— On est dans un fichu pétrin. Tu n'as pas l'air de t'en rendre compte.

— Bah... une farce est une farce, mais il est inutile de la poursuivre plus longtemps. J'ai tout compris, je te dis. Je ne t'en veux pas. La plaisanterie était vraiment drôle.

— Drôle ? répéta Jones amèrement. Ce n'était sans doute qu'une farce, je suppose, lorsque tu m'as convaincu de signer le contrat ?

— *Je t'ai convaincu de signer le contrat, moi ?*

— Et comment ! Tu étais si sûr de ton fait... Selon toi, on pouvait signer, passer un mois sur Vénus et rentrer. Tu étais prêt à parier. Alors on a rejoint le port et on a signé. Sur le moment, l'idée nous a paru excellente : la seule façon de clore la discussion. »

Wingate siffla doucement. « Je veux bien être pendu... Sam, je n'ai aucun souvenir de cet épisode. J'ai dû avoir une absence avant de m'effondrer.

— Je n'en doute pas. Dommage que tu ne te sois pas effondré plus tôt. Je ne te reproche rien ; tu ne m'as pas traîné de force. Quoi qu'il en soit, je

m'en vais de ce pas tenter de réparer la gaffe.

— Attends plutôt que je te raconte ce qui m'est arrivé. Pardon, j'oubliais de te présenter... euh... Satchel Hartley. Un brave type. » Hartley était demeuré à proximité, indécis sur l'attitude à prendre ; il s'avança pour serrer la main du nouveau venu.

Wingate mit Jones au courant des derniers événements et ajouta : « Tu vois que tu as peu de chances d'être bien accueilli. Je crains d'avoir mis les pieds dans le plat. Mais on est sûrs de rompre le contrat sitôt qu'on aura pu se faire entendre sur la seule question du délai.

— Comment ça ?

— On a signé moins de douze heures avant le décollage du vaisseau. Et c'est contraire au Décret sur la Sécurité Spatiale.

— Oui... oui, je vois. La Lune est dans son dernier quartier ; ils ont dû décoller un peu après minuit pour prendre avantage de la situation favorable de la Terre. Je me demande quelle heure il pouvait bien être au moment de notre signature ? »

Wingate produisit son double de contrat. Le tampon notarial portait onze heures trente-deux. « Magnifique ! Je savais qu'il y avait une paille

quelque part. Ce contrat est nul et non avenu ; cela crève les yeux ! Le livre de bord du vaisseau le prouvera. »

Jones étudia le document. « Regarde mieux », dit-il. Wingate obéit. Le tampon portait onze heures trente-deux, mais du matin et non du soir.

« Mais c'est impossible ! protesta-t-il.

— Oui. Mais c'est officiel. On finira par découvrir qu'on a signé le matin, touché notre prime et tiré une bordée sensationnelle avant d'être transportés à bord. J'ai le vague sentiment que le recruteur rechignait à nous enrôler. On l'a peut-être convaincu en lui glissant notre prime dans la main.

— Mais on n'a pas signé le matin. Ce n'est pas vrai et je peux le prouver.

— Sans doute... *mais comment le pourras-tu sans revenir d'abord sur la Terre ?* »

*

« Voici comment je vois les choses, dit Jones après quelques minutes de vaine discussion. Inutile de chercher à rompre nos contrats dès à présent ; on nous rirait au nez. Ce qu'il faut, c'est

faire parler l'argent et le faire parler haut et clair. Je ne vois pas d'autre manière de nous faire débarquer à Luna City que de déposer à la banque de la Compagnie une caution non négociable... en espèces, la forte somme, quoi.

— De quel ordre ?

— Dans les vingt mille crédits au moins.

— Mais ça n'a rien d'équitable. C'est complètement disproportionné.

— Ne m'échaaffe pas les oreilles avec l'équité, tu veux ? Tu ne vois pas qu'ils nous tiennent par l'endroit où on a le poil court ? Il ne s'agira pas d'une caution déterminée par un arrêt de tribunal ; il faut qu'elle soit suffisamment importante pour amener un officier subalterne de la Compagnie à risquer une action qui ne soit pas prévue par les règlements.

— Il m'est impossible de réunir une telle somme.

— Ne te fais pas de souci pour ça. Je m'en charge. »

Wingate aurait voulu se récrier, mais il n'en fit rien. Il y a des moments où il est fort utile de posséder un ami riche.

« Il faut que je fasse parvenir un radiogramme à ma sœur, reprit Jones, pour qu'elle se charge de

l'opération...

— Pourquoi ta sœur et pas les juristes de ta famille ?

— Parce qu'il faut agir vite. Les hommes de loi qui gèrent nos finances familiales feraient des tas d'histoires pour tenter d'obtenir une confirmation du message. Ils enverraient un télégramme au capitaine pour lui demander si Sam Houston Jones se trouve bien à bord ; or, il répondrait non, car j'ai signé sous le nom de Sam Jones. Par égards pour la famille, je m'étais dit qu'il valait mieux que mon nom n'apparaisse pas aux informations.

— Tu ne peux leur en vouloir, protesta Wingate, éprouvant une obscure solidarité de clan avec ses collègues juristes, ils ont la responsabilité de l'argent d'autrui.

— Je ne leur en veux pas. Mais il faut que tout aille vite et ma sœur fera ce que je lui demande. Je rédigerai le message de sorte qu'elle voie aussitôt qu'il vient de moi. La seule difficulté consiste à persuader le trésorier de me laisser expédier un message par téléscripteur. »

Il s'absenta un long moment pour accomplir sa mission. Hartley attendit avec Wingate, pour lui tenir compagnie et en raison de l'attrait puissant

qu'on éprouve toujours pour l'insolite. Lorsque Jones finit par réapparaître, il arborait une expression contrariée. A sa vue, Wingate éprouva une appréhension subite, et glaçante. « Tu n'as pas pu l'expédier ? Il ne te l'a pas permis ?

— Si, il a fini par y consentir, admit Jones, mais ce trésorier, ce qu'il peut être dur à la détente ! »

Même sans les sonneries d'alarme, Wingate n'aurait pas manqué de s'apercevoir, par l'intensité de ses sensations, que le vaisseau venait de se poser à Luna City. Le passage soudain de la décélération à haute gravité qui avait précédé leur approche à la faible pesanteur de surface sur la Lune – le sixième de la gravité terrestre – se répercuta derechef sur son estomac malmené. Par bonheur, il avait peu mangé. Hartley et Jones, en bons spatiaux, considéraient qu'une accélération suffisante pour permettre une déglutition normale convenait à tous leurs besoins. Il existe un curieux manque de sympathie entre ceux qui sont sujets au mal de l'espace et ceux qui y sont immunisés. Pour quelle raison le spectacle d'un homme en proie aux affres de la régurgitation, à demi suffocant, en larmes, l'estomac tordu par de terribles spasmes, peut-il paraître comique ? Mystère. Mais le fait est là. La race humaine se trouve divisée en deux groupes distincts qui

professent l'un pour l'autre une antipathie caractérisée... mépris amusé d'un côté, haine impuissante et homicide de l'autre.

Ni Hartley ni Jones ne possédaient le sadisme instinctif qui se manifeste trop souvent en de semblables occasions – par exemple cet homme d'esprit qui suggère le porc salé comme remède infaillible – mais, n'éprouvant eux-mêmes aucun inconfort, ils étaient incapables de comprendre (pour avoir oublié l'agonie endurée à leurs débuts) que Wingate connaissait une « souffrance pire que la mort » – bien pire, car elle semblait durer une véritable éternité par l'effet d'une distorsion temporelle que connaissent seules les victimes du mal de l'espace, du mal de mer et (nous dit-on) les fumeurs de haschich.

En fait, l'arrêt sur la Lune ne durait même pas quatre heures. Vers la fin de ce délai, Wingate avait assez recouvré ses esprits pour s'enquérir à nouveau de la réponse attendue au message de Jones, surtout depuis que ce dernier lui avait assuré qu'il lui serait possible d'accomplir sa halte sous caution à Luna City, dans un hôtel équipé d'une centrifugeuse.

Mais la réponse tardait. Jones s'était attendu à recevoir des nouvelles de sa sœur en moins d'une

heure, peut-être même avant que l'*Étoile du soir* se soit posé sur l'astroport de Luna City. Au fil du temps, il se rendait fort impopulaire dans la salle de radio par ses questions répétées. Un employé surmené venait de l'éconduire avec brusquerie pour la dix-septième fois, lorsqu'il entendit retentir le signal annonçant le proche décollage du vaisseau ; il revint sur ses pas et dut avouer à Wingate que son plan avait apparemment échoué.

« Bien sûr, il nous reste dix minutes, termina-t-il d'un ton d'où tout espoir avait disparu. Si le message arrivait avant le décollage, le capitaine pourrait encore nous débarquer à la dernière minute. Je vais retourner à la cabine radio et les harceler jusqu'au bout. Mais les chances me semblent bien minces à présent.

— Dix minutes..., dit Wingate. On ne pourrait pas trouver le moyen de se faufiler à l'extérieur et de filer ? »

Jones parut exaspéré. « Tu as déjà essayé de courir dans le vide absolu ? »

*

Wingate n'eut pas beaucoup de temps pour se ronger les sangs durant le parcours de Luna City à

Vénus. Il apprit beaucoup sur l'entretien et le nettoyage des toilettes et passa dix heures par jour à parfaire son nouvel entraînement. Les sergents de police ont la mémoire longue.

L'Étoile du soir franchit la limite des communications vaisseau-Terre peu après avoir quitté Luna City ; il n'y avait plus rien à faire qu'attendre jusqu'à l'arrivée à Adonis, l'astroport de la colonie du pôle nord de Vénus. La radio de la Compagnie y était suffisamment puissante pour demeurer en communication permanente, sauf pendant les soixante jours que durait la conjonction supérieure et une période plus courte d'interférence solaire, dans la conjonction inférieure. « On nous attendra sans doute à notre descente de vaisseau avec un ordre d'élargissement, déclara Jones à Wingate, et on rentrera par *l'Étoile du soir*, lorsqu'il effectuera son voyage de retour... mais en première classe, cette fois. Au pire, on attendra *l'Étoile du matin*. Ce ne sera pas trop pénible, une fois que j'aurai fait transférer quelques crédits ; on pourra les dépenser à Venusburg.

— J'imagine que tu y es descendu au cours de ta croisière », dit Wingate dont la voix laissa transparaître une certaine curiosité. Il n'avait rien d'un sybarite, mais la réputation de licence de la

plus infâme ou la plus fameuse – selon l'estimation de chacun – ville de plaisir des trois planètes suffisait à éveiller l'imagination du moins hédoniste des hommes.

« Non... hélas ! dit Jones. Je faisais partie d'une commission d'inspection de la coque. Certains de mes camarades de mess y sont allés... Eh bien, mon vieux ! » Il émit un léger siffllement et secoua la tête.

Mais nul n'attendait leur arrivée et il n'y avait aucun message à leur adresse. De nouveau ils hantèrent les abords de la salle des transmissions jusqu'au moment où ils reçurent l'ordre impérieux et officiel de regagner leurs quartiers et de se préparer à débarquer, «... et de faire vite ».

« On se revoit dans les baraquements d'accueil, Hump », furent les derniers mots de Jones avant de se hâter vers son propre compartiment.

Le sergent de police responsable du compartiment où Hartley et Wingate étaient logés aligna ses subordonnés sur deux rangs approximatifs et, lorsqu'il en eut reçu l'ordre par le canal du haut-parleur du vaisseau, les conduisit par le couloir central et les fit descendre quatre ponts plus bas, au panneau d'accès inférieur des passagers, déjà ouvert. Ils franchirent le sas pour

déboucher... non pas à l'air libre de Vénus, mais dans un tunnel de plaques métalliques, long de cinquante mètres, qui le reliait à un bâtiment. L'atmosphère dans le tunnel était encore âcre de l'antiseptique qu'on y avait pulvérisé, mais pour Wingate elle paraissait néanmoins fraîche et stimulante après l'air confiné et perpétuellement recyclé que l'on respirait à bord du transport. Ajoutée à la gravité de surface régnant sur Vénus – les cinq sixièmes de la pesanteur terrestre : assez forte pour prévenir les nausées et assez faible pour donner une impression de légèreté et de force –, elle lui insufflait un optimisme irraisonné, une sorte de dynamisme agressif.

Le tunnel donnait dans une pièce de dimensions moyennes, aveugle, mais illuminée par un éclairage indirect reposant pour les yeux. Elle ne comportait aucun meuble.

« Section... *Halte !* » commanda le sergent de police, sur quoi il tendit une liasse de papiers à un homme frêle, un bureaucrate, sans doute, qui se tenait près d'une porte intérieure. L'homme étudia les papiers, compta les hommes du détachement, puis signa une feuille, qu'il rendit au sous-officier ; celui-ci s'en saisit et regagna le vaisseau à travers le tunnel.

Le bureaucrate se tourna vers les immigrants. Il était vêtu, Wingate le remarqua aussitôt, d'un short extrêmement court, à peine plus grand qu'un slip, et son corps entier, y compris ses pieds, présentait un léger hâle. « Maintenant, dit-il d'une voix douce, ôtez vos vêtements et déposez-les dans le convoyeur. » Il indiqua un dispositif fixé au mur.

« Pourquoi ? » s'enquit Wingate. Son attitude était dépourvue d'animosité, mais il ne fit pas le moindre geste pour obéir.

« Voyons, lui fut-il répondu, toujours avec douceur mais avec une note de contrariété, ne discutez pas. C'est pour votre bien. Nous ne pouvons nous permettre d'importer des maladies. »

Wingate ravala une réplique et fit coulisser la fermeture de sa salopette. Plusieurs de ses compagnons, qui avaient attendu la suite des événements sans broncher, l'imitèrent. Salopettes, chaussures, sous-vêtements, chaussettes, tout disparut dans le convoyeur. « Suivez-moi », dit leur guide.

Dans la pièce suivante, le troupeau nu se trouva confronté à quatre « barbiers » armés de tondeuses électriques et de gants de caoutchouc

qui se mirent en devoir de les tondre à ras. De nouveau Wingate envisagea de discuter, et décida que le jeu n'en valait pas la chandelle. Il se demandait si les recrues féminines étaient soumises à des règles de quarantaine aussi draconiennes. Ce serait une honte, lui semblait-il, de sacrifier une belle chevelure qu'on aurait mis vingt ans à cultiver.

La pièce suivante était la salle de douches. Un rideau de pluie fine et chaude barrait le local. Wingate s'y engagea sans la moindre réticence et même avec empressement, et se livra aux délices du premier bain véritable qu'il ait savouré depuis son départ de la Terre. Ils disposaient à profusion d'un savon liquide vert, fort et odorant, qui moussait beaucoup. Six ou sept préposés, vêtus aussi sommairement que leur guide, se tenaient de l'autre côté du mur liquide, veillaient à ce que l'escouade reste sous la douche durant le temps prescrit et se frictionne avec vigueur, et émettaient parfois des suggestions très personnelles visant à un récurage plus poussé. Chacun portait fixée à sa ceinture une croix rouge sur fond blanc, ce qui justifiait son comportement.

Un courant d'air chaud, dans le couloir de sortie, les sécha rapidement et complètement.

« Arrêtez-vous. » Wingate obéit ; l'infirmier blasé qui venait de parler lui passa sur le bras un tampon dont le contact lui procura une sensation de froid, puis gratta l'endroit intéressé. « C'est tout, avancez. » Wingate vint prendre place au bout de la queue qui s'étendait devant la table suivante. L'opération fut répétée sur l'autre bras. Lorsqu'il eut atteint l'autre extrémité de la salle, la surface extérieure de chacun de ses bras était couverte de petites éraflures, plus de vingt en tout.

« À quoi rime tout ça ? » demanda-t-il au secrétaire d'hôpital qui se tenait à l'extrémité de la ligne et venait de compter ses griffures après avoir vérifié son nom sur une liste.

« Tests épidermiques... pour vérifier votre résistance et votre immunité.

— Résistance à quoi ?

— À tout. Aux maladies tant terrestres que vénusiennes. Celles-ci sont en majorité de caractère fongoïde. Circulez, vous immobilisez la file. » Il obtint plus tard de plus amples renseignements. Il fallait de deux à trois semaines pour adapter le Terrien ordinaire aux conditions vénusiennes. Jusqu'à l'adaptation complète et l'immunité assurée face aux nouveaux dangers d'une autre planète, c'était littéralement la mort

qui planait sur l'homme de la Terre qui s'exposait la peau et surtout les muqueuses aux assauts des voraces et invisibles parasites qui grouillaient à la surface de Vénus.

La lutte sans répit qui oppose la vie à la vie et qui constitue la caractéristique essentielle de cette même vie partout où elle se manifeste se déroule avec une intensité particulière dans les conditions de métabolisme élevé qui règnent dans les jungles fumantes de Vénus. Les bactériophages en général, qui ont presque éliminé les maladies causées par les micro-organismes pathogènes terrestres, se révélèrent, au prix d'une modification subtile, des agents puissants contre les affections correspondantes, mais différentes, de Vénus. Pour les champignons affamés, c'était une tout autre histoire.

Imaginez la pire des affections cutanées du type fongoïde que vous ayez jamais rencontrée : l'impétigo ou autre. Ajoutez à cela l'idée que vous vous faites de la moisissure, de la pourriture, de la corruption, de champignons se nourrissant sur la putréfaction. Puis imaginez que le processus se trouve accéléré, qu'il grouille et se développe sous vos yeux, qu'il s'attaque à vos prunelles, à vos aisselles, aux muqueuses humides de la bouche, se répande dans vos poumons.

La première expédition qui prit pied sur Vénus fut entièrement perdue. La seconde comptait parmi ses membres un chirurgien assez imaginatif pour avoir pensé à emporter ce qui paraissait être une ample provision d'acide salicylique et de salicylate de mercure ainsi qu'un petit radiateur à rayons ultraviolets. Trois d'entre eux en réchappèrent.

Mais la colonisation permanente consiste à s'adapter à un environnement donné et non à s'en isoler. Luna City peut être cité comme un cas qui met cette proposition en défaut, mais ce n'est vrai que superficiellement. S'il est exact que les Lunatiques dépendent absolument de leur bulle d'air grosse comme une ville, hermétiquement close, Luna City n'est pas une colonie autosuffisante, tout au plus un avant-poste utile dans son rôle de station pour l'extraction des minéraux, d'observatoire, d'escale de ravitaillement au-delà de la partie la plus dense du champ gravitationnel terrestre.

Vénus est une colonie. Les colons respirent l'air de Vénus, consomment les aliments que produit la planète, et exposent leur épiderme à son climat et à ses dangers naturels. Seules les froides régions polaires – au climat équivalent à celui de la jungle amazonienne par un jour de forte chaleur, durant

la saison des pluies – sont vivables pour des Terriens, mais, là, ils pataugent pieds nus sur le sol marécageux dans un véritable équilibre écologique.

*

Wingate consomma le repas qu'on lui proposa – satisfaisant, quoique fade, et servi sans apprêt, sauf le melon aigre-doux de Vénus, et la tranche qu'il en dégusta aurait atteint dans un restaurant pour gourmets de Chicago l'équivalent du budget alimentaire hebdomadaire d'une famille de la classe moyenne – puis alla reconnaître l'endroit que lui assignait son billet de logement. Ensuite, il tenta de retrouver Sam Houston Jones. Mais il ne vit aucun signe de lui parmi les autres travailleurs, ni personne qui se rappelle l'avoir vu. L'un des employés permanents de la station de conditionnement lui conseilla d'interroger le secrétaire de l'administrateur. Ce qu'il fit de cette manière affable dont il avait appris qu'il est prudent de faire usage lorsqu'on s'adresse à des fonctionnaires subalternes.

« Revenez dans la matinée. Les listes seront affichées.

— Je vous remercie, monsieur. Excusez-moi de vous avoir dérangé, mais je ne le trouve pas et j'avais peur qu'il soit souffrant. Pourriez-vous me dire s'il se trouve sur la liste des malades ?

— Attendez...» Le secrétaire compulsa ses dossiers. « Hmm... vous dites qu'il se trouvait à bord de l'*Étoile du soir* ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, il n'y figure pas... hmm... non... Oh pardon, le voici. Il n'a pas débarqué ici.

— Pardon ?

— Il a continué à bord de l'*Étoile du soir* jusqu'à New Auckland, au pôle sud. Il est indiqué comme aide-machiniste. Si vous m'aviez précisé ce point, je vous aurais répondu tout de suite. Tous les métallurgistes de ce contingent ont été envoyés travailler sur la nouvelle centrale du sud. »

Au bout d'un temps, Wingate retrouva ses esprits au point de murmurer : « Excusez-moi de vous avoir dérangé et merci encore.

— Je vous en prie. » Le secrétaire lui tourna le dos.

La colonie du pôle sud ! La colonie du pôle sud... son unique ami à vingt mille kilomètres de là ! Wingate se sentit seul, seul et pris au piège, abandonné. Durant le bref intervalle qui s'était

écoulé entre le moment où il avait pénétré dans le vaisseau et celui où il avait découvert que Jones s'y trouvait aussi, il n'avait pas eu le temps d'apprécier pleinement son infortune, de même qu'il n'avait pas perdu cette arrogance que lui donnait le sentiment d'appartenir à une classe supérieure, ni la conviction intime que la mésaventure ne pouvait être très grave... ces choses-là n'arrivent pas aux gens bien, aux gens que l'on connaît !

Mais dans l'intervalle, sa dignité avait subi de tels assauts (notamment de la part du lieutenant de police) qu'il n'avait plus la certitude d'être à l'abri des traitements injustes et arbitraires. Mais à présent qu'il était rasé et baigné, bon gré mal gré, dépouillé de ses vêtements et revêtu d'un pagne restreint en forme de harnais, transporté à des millions de kilomètres de son moule social, soumis à la discrétion de personnes indifférentes à ses sentiments et qui prétendaient exercer un contrôle légal sur ses actions, et enfin, pour comble de malheur, séparé cruellement du seul être humain qui lui avait insufflé courage, espoir et accordé son soutien, il se rendit enfin compte avec une lucidité à lui glacer le sang que tout pouvait lui arriver, à *lui*, Humphrey Belmont Wingate, juriste apprécié et membre de tous les clubs idoines.

*

« Wingate !

— C'est vous, mon gars. Entrez, ne les faites pas attendre. » Wingate se fraya un passage dans l'entrée, et se trouva dans une pièce assez encombrée. Une trentaine d'hommes étaient assis dans la salle. Près de la porte, un employé installé à un bureau triait des papiers. Un individu aux gestes alertes se tenait dans l'espace vide entre les sièges, près d'une estrade basse sur laquelle se concentrait tout l'éclairage. L'employé à la porte leva les yeux : « Montez là-dessus, qu'on vous voie », dit-il en pointant un stylo vers l'estrade.

Wingate s'avança et s'exécuta, cillant sous la lumière éblouissante. « Contrat numéro 482-23-06, lut l'employé, Humphrey Wingate, technicien radio non diplômé, salaire échelon six-D, contrat disponible pour affectation. » Il avait fallu trois semaines pour le mettre en condition, trois semaines sans un mot de Jones. Il avait passé ses tests d'exposition sans contracter d'infection ; il était sur le point d'entrer dans la période active de son contrat synallagmatique. L'homme aux gestes alertes prit la parole sitôt que l'employé se tut.

« Chers patrons, je vous prie... nous vous

présentons ici un client de travail prometteur à un degré exceptionnel. J'ose à peine vous répéter les scores qu'il a obtenus pour son intelligence, sa faculté d'adaptation et sa culture générale. En fait je ne vous en dirai rien, si ce n'est que l'Administration a émis une offre de mille crédits. Mais il serait dommage d'employer un tel client pour le travail routinier d'administration, quand nous avons un tel besoin d'éléments de valeur pour tirer des ressources des régions incultes. J'irai jusqu'à dire que l'heureux enchérisseur qui obtiendra les services de ce client l'aura promu contremaître en moins d'un mois. Mais examinez-le, parlez-lui et voyez vous-mêmes. »

L'employé lui murmura quelque chose. Il inclina la tête et ajouta : « On me demande de vous avertir, chers patrons, que suivant la tradition cet homme a donné sa démission avec préavis de deux semaines, sous réserve bien entendu de tous droits. » Il émit un rire jovial et abaissa d'un air coquin un sourcil, comme si derrière sa remarque se cachait une énorme plaisanterie. Nul ne prêta la moindre attention à l'annonce ; dans une certaine mesure, Wingate goûta, si l'on peut dire, le sel de la plaisanterie. Il avait donné sa démission le lendemain du jour où il avait découvert que Jones avait été expédié à la

colonie du pôle sud ; il s'était aperçu d'autre part que, s'il était libre, en théorie, de s'en aller, cette liberté lui permettrait seulement de mourir de faim sur Vénus, à moins de travailler pour rembourser sa prime et l'aller-retour.

Plusieurs patrons se rassemblèrent autour de l'estrade et l'étudièrent dans les moindres détails en donnant leurs appréciations à haute voix.

« Pas tellement musclé.

— Enchérir sur ces petits futés ? Rien de tel pour s'attirer des ennuis.

— Sans doute, mais un client stupide ne rembourse même pas ses frais d'entretien.

— Qu'est-ce qu'il sait *faire* ? Je jette un coup d'œil sur ses antécédents. »

Ils s'approchèrent du bureau de l'employé et se plongèrent dans l'examen des nombreux tests et examens que Wingate avait subis au cours de sa période de quarantaine. Tous, sauf un individu aux petits yeux en vrille qui s'approcha subrepticement de Wingate et posa un pied sur l'estrade pour lui chuchoter en confidence : « Toutes ces paperasses ne sont que du vent, mon gars. Parlez-moi de vous.

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Détendez-vous, voyons. On se plaît chez moi.

Vous y serez comme à la maison... je mets, gratis, un croco à la disposition de mes gars pour se rendre à Venusburg. Vous avez déjà dirigé des nègres ?

— Non.

— Bon, les indigènes ne sont pas des nègres, sauf façon de parler. Vous m'avez l'air capable de mener une équipe. Vous avez un peu d'expérience ?

— Guère.

— Ma foi, vous êtes peut-être modeste. J'aime les gens qui savent tenir leur langue. Et mes gars m'apprécient. Je ne permets jamais à mon intendant de grappiller des ristournes.

— Non, intervint un autre patron qui était revenu sur le bord de l'estrade, vous vous réservez ce soin, Rigsbee.

— Mêlez-vous de vos affaires, Van Huysen ! »

Le nouveau venu, un homme entre deux âges, à la forte carrure, ignora l'autre et s'adressa directement à Wingate : « Vous avez donné votre démission. Pourquoi ?

— Je me trouve ici à la suite d'une méprise. J'étais ivre.

— Vous feriez honnêtement votre travail dans

l'intervalle ? »

Wingate réfléchit. « Oui », dit-il enfin. L'homme trapu hocha la tête et regagna lourdement sa chaise où il installa avec soin sa masse, en relevant sa ceinture.

Une fois tout le monde assis, le commissaire-priseur annonça gaiement : « Et maintenant, messieurs, si vous avez terminé, voyons si l'un de vous serait disposé à lancer une première enchère sur ce contrat. Je voudrais bien avoir les moyens de me l'offrir comme assistant, je vous en donne ma parole ! Alors... Qui lance la première enchère ?

— Six cents !

— Je vous en prie, messieurs ! Je crains que vous ne m'ayez pas entendu. La mise à prix est de mille crédits !

— Vous plaisantez ! C'est un révolutionnaire en sommeil. »

L'agent de la Compagnie leva les sourcils. « Je suis désolé. Je vais devoir demander au client de descendre de l'estrade. »

Avant que Wingate ait pu obtempérer, une autre voix annonça : « Mille crédits !

— Voilà qui est mieux, s'écria l'agent. Je savais que vous ne laisseriez pas échapper une occasion

exceptionnelle. Mais un vaisseau ne peut voler avec un seul réacteur. N'ai-je pas entendu onze cents ? Allons, messieurs les patrons, vous ne ferez jamais fortune sans clients. Qui dit...

— Onze cents !

— Patron Rigsbee, onze cents ! Pour ce prix il ferait une véritable affaire. Mais je doute fort que vous l'emportiez. Qui dit douze cents ? »

L'homme à la lourde carrure leva le pouce. « Douze cents de la part du patron Van Huysen. Je vois que j'ai commis une erreur et que je vous fais perdre votre temps ; les enchérissements ne seront désormais plus inférieurs à deux cents. Qui dit quatorze cents ? Quatorze cents ? Douze cents une fois... Douze cents deux...

— Quatorze cents, dit Rigsbee d'un ton maussade.

— Dix-sept cents, renchérit Van Huysen aussitôt.

— Dix-huit cents, riposta Rigsbee.

— Non, dit l'agent, pas d'enchères inférieures à deux cents je vous prie.

— Eh bien soit, tonnerre de sort ! Dix-neuf cents !

— Dix-neuf cents, qui dit mieux ? C'est un

chiffre malaisé à écrire ; qui dira deux mille cent ? » Van Huysen leva de nouveau le pouce. « Deux mille cent ! Il faut de l'argent pour faire de l'argent. Qui dit mieux ? Qui dit mieux ? » Il marqua une pause. « Deux mille cent une fois... deux mille cent deux fois. Vous abandonneriez la lutte aussi facilement, patron Rigsbee ?

— Van Huysen est un... » Le reste fut murmuré de façon trop indistincte pour être audible.

« Je vous donne encore une chance, messieurs. Une fois, deux fois, *trois fois...* » Il tapa vigoureusement dans ses mains. « Adjugé au patron Van Huysen pour la somme de deux mille cent crédits. Félicitations, monsieur, vous avez fait là une excellente affaire. »

Wingate suivit son nouveau maître jusqu'à la porte extérieure. Dans le couloir, Rigsbee les intercepta. « C'est bon, Van. Vous vous êtes bien amusé. Maintenant, je vous en offre deux mille. Ça réduira vos pertes.

— Ôtez-vous de mon chemin.

— Ne faites pas l'idiot. Ce n'est pas une affaire pour vous. Vous ne savez pas faire suer le pagne. Moi si. » Van Huysen l'ignora et poursuivit sa route. Wingate le suivit dans la bruine tiède jusqu'au parc où des crocodiles d'acier s'alignaient

en rangées parallèles. Van Huysen s'arrêta auprès d'un Remington de dix mètres. « Montez. »

La longue caisse du crocodile était chargée jusqu'à sa ligne de charge des provisions que Van Huysen avait achetées à la base. Affalés sur la bâche qui recouvrait le chargement se trouvaient une demi-douzaine d'hommes. L'un d'eux tressaillit lorsque Wingate monta à bord. « Hump ! C'est toi, Hump ! »

C'était Hartley. Wingate fut surpris de l'émotion qui l'envahit. Il serra la main de Hartley à la broyer et ils échangèrent un flot d'insultes amicales. « Hé ! les gars ! s'écria Hartley. Je vous présente Hump Wingate. Un type bien. Voilà la petite bande, Hump. C'est Jimmie, juste derrière toi. C'est lui qui conduit ce vélocipède. »

L'homme ainsi désigné adressa à Wingate un signe de tête chaleureux et prit place sur le siège de l'opérateur. Sur un geste de Van Huysen qui avait installé sa masse à l'arrière, dans la petite cabine couverte, il tira sur les deux leviers de commande et le crocodile s'éloigna sur ses chenilles, cliquetant et clapotant dans la boue.

Trois des six occupants de la caisse étaient des vieux de la vieille, y compris Jimmie, le conducteur. Ils étaient venus pour transborder le

fret, les produits de la ferme que le patron avait apportés au marché, et embarquer les provisions qu'il avait achetées. Van Huysen avait acquis les contrats de deux autres clients, outre ceux de Wingate et de Hartley. Wingate les reconnut pour les avoir aperçus à bord de l'*Étoile du soir* ainsi qu'au bureau d'affectation et à la station médicale. Ils paraissaient quelque peu déprimés, ce que Wingate comprenait aisément, mais les hommes du ranch semblaient de fort belle humeur. De toute évidence, ils considéraient cette course en ville comme une véritable sortie. Ils se prélassaient sur la bâche et passaient le temps à bavarder et à lier connaissance avec les nouveaux venus.

Mais ils s'abstenaient de toute question indiscrete. Aucun client de travail sur Vénus ne s'avisait jamais d'interroger quiconque sur sa vie avant le contrat avec la Compagnie, lorsqu'il ne prenait pas lui-même l'initiative de fournir ce renseignement. Ça « ne se faisait pas ».

Peu après avoir quitté les abords d'Adonis, le véhicule s'engagea sur une pente, ferrailla sur une rive basse et se jeta comme une souche dans l'eau. Van Huysen releva une fenêtre s'ouvrant dans la cloison séparant la cabine de la caisse et cria : « Tête de pioche ! Combien de fois faudra-t-il vous répéter de pénétrer dans l'eau doucement ?

— Excusez-moi, patron, j'ai raté la manœuvre.

— Tâchez d'ouvrir l'œil, sinon je prendrai un nouveau conducteur ! » Il referma la fenêtre avec violence. Jimmie jeta un regard circulaire autour de lui et cligna un œil d'un air complice ; il avait de quoi s'occuper ; le marécage qu'ils traversaient évoquait la terre ferme, tant la végétation pourrissante était dense. Le crocodile fonctionnait à présent comme un bateau et ses chenilles aux larges sculptures comme des roues à aubes. La proue en forme de coin écartait sur son passage les taillis et les hautes herbes du marais et renversait les petits arbres. De temps à autre les plaques des chenilles mordaient dans la boue d'un haut-fond, et l'engin, progressant sur une langue de limon, reprenait pour un temps sa fonction de véhicule terrestre. Les mains fines et nerveuses de Jimmie se déplaçaient sans cesse sur les commandes afin d'éviter les plus gros arbres et de trouver la voie la plus facile et la plus directe, tandis qu'il partageait son attention entre le terrain et la boussole du crocodile.

Bientôt la conversation languit et l'un des ouvriers du ranch se mit à chanter. Il possédait une voix passable de ténor, et il fut bientôt rejoint par les autres. Wingate se surprit à chanter les refrains au fur et à mesure qu'il les apprenait. Ils

chantèrent *Livre de paie*, et *Le Maquereau de ma cousine*, puis une complainte intitulée *On l'a trouvé dans la brousse*. Mais une chanson plus légère suivit : *La Nuit où la pluie s'arrêta de tomber*, qui comportait, semblait-il, une interminable suite de vers narrant divers événements improbables qui se seraient produits à cette occasion.

Jimmie récolta des applaudissements nourris et un accompagnement enthousiaste aux refrains d'une chanson intitulée *La Rouquine de Venusburg*, mais Wingate la trouva d'une vulgarité inexcusable. Il n'eut d'ailleurs pas le loisir de s'appesantir sur la question, car elle fut suivie par une chanson qui la chassa bientôt de son esprit.

Le ténor débuta lentement, *mezza voce*. Les autres chantèrent le refrain en chœur tandis qu'il reprenait son souffle... tous sauf Wingate, silencieux, perdu dans ses pensées. Au triplet du deuxième couplet, le ténor se tut et les autres prirent le relais.

Tu donnes ton empreinte et tu signes ton nom.

(Tire-toi de là ! Tire-toi de là !)

Ils te paient une belle prime et tu noies ton bourdon.

(Jour maudit ! Jour maudit !)

*Tu débarques à Ellis, tu loges dans un clapier,
Et tu vois ce qui arrive aux Six – six annuités.
Ils signent un aut' contrat, z'ont pas pu
rembourser.*

(Sont coincés, sont coincés !)

*Mais moi j'paierai ma prime et mon billet
d'retour*

(Que tu crois ! Que tu crois !)

*Et tu m'verras partir, partir au prochain tour.
(Décoller ! Décoller !)*

*Cette histoire-là, tu sais, on la connaît par
cœur,*

*Non pas qu'on veuille te dire que tu n'es qu'un
menteur,*

*Mais on t'retrouvera à boire jusqu'à pas
d'heure...*

[Parlé] *Et ce n'est pas cette fois que tu
rembourseras.*

(Tire-toi de là !)

Un accès de dépression saisit Wingate, que n'expliquait pas totalement la bruine tiède, le paysage morne ni le linceul de brouillard pâle qui tient lieu sur Vénus de ciel dégagé. Il se retira à l'écart dans un coin de la caisse où il resta seul

jusqu'à ce que, beaucoup plus tard, Jimmie lance : « Lumières devant ! »

Wingate se pencha dehors et scruta sa nouvelle demeure.

*

Quatre semaines, et toujours aucune nouvelle de Sam Houston Jones. Vénus avait accompli une révolution sur son axe ; l'« hiver » vénusien long d'une quinzaine de jours avait laissé la place à un « été » aussi bref qui aurait été impossible à distinguer de l'« hiver » sans la pluie un peu plus dense et un peu plus chaude... et ensuite, l'hiver était revenu. Le ranch de Van Huysen, situé à proximité du pôle, n'était, comme la plupart des régions habitables de Vénus, jamais dans l'obscurité. La couche de nuages perpétuelle, épaisse de plusieurs kilomètres, tempérait la lumière du soleil bas durant la longue journée, de même qu'elle retenait la chaleur de l'horizon pour produire un crépuscule continual durant les périodes de deux semaines qui constituaient officiellement la « nuit » ou l'« hiver ».

Quatre semaines, et pas un seul mot. Quatre semaines, et pas de soleil, ni de lune, ni d'étoiles,

ni d'aube. Pas de brise fraîche et pure du matin, pas de soleil de midi pour accélérer le pouls de la vie, rien, rien du tout pour distinguer une heure morne et poisseuse de la suivante sinon le cycle routinier du sommeil, du travail, des repas et encore du sommeil, rien que cette nostalgie grandissante dans son cœur pour les ciels bleus et frais de la Terre.

Il s'était conformé à la coutume invariable qui veut que les nouveaux arrivants offrent une tournée d'honneur aux autres clients et il avait donné sa signature au contremaître afin d'obtenir de l'eau de bonheur – du *rhira* – à cet effet, pour s'apercevoir un peu plus tard, en signant le registre de paie, que son geste de camaraderie lui avait coûté quatre mois de délai supplémentaire avant de pouvoir quitter son « emploi » en toute légalité. Après quoi il avait juré de ne plus jamais signer de billet à ordre et renoncé à la perspective de courtes permissions à Venusburg, ceci afin d'économiser tous les crédits possibles pour rembourser sa prime et ses frais de transport.

Puis il avait découvert que cette boisson légèrement alcoolisée n'était ni un vice ni un luxe, mais une nécessité, aussi indispensable à la vie humaine sur Vénus que les rayons ultraviolets dans tous les systèmes d'éclairage coloniaux. Elle

ne produisait aucune ivresse, mais vous donnait le cœur léger, chassait les soucis et, sans elle, il était impossible de trouver le sommeil. Trois nuits passées à récriminer contre lui-même et à s'agiter, trois jours à ne rien faire d'utile sous l'œil dur de l'intendant avec la fatigue qui agit sur l'organisme comme une drogue, et il avait signé comme les autres en échange de la bouteille, dont le prix, il s'en rendait compte, avait englouti plus qu'à moitié le microscopique progrès accompli vers la liberté au cours de la journée.

On ne l'avait pas assigné à la radio. Huysen avait déjà un opérateur. Bien que sa spécialité figure sur les registres, Wingate devait aller dans le marécage, comme les autres. En relisant son contrat, il avisa une clause qui offrait cette latitude à son patron et il s'avoua, en son for intérieur de juriste, que la clause en question était raisonnable, justifiée, et ne portait en rien atteinte à l'équité.

Il s'en fut donc aux marais. Il apprit à convaincre par la douceur ou la brutalité les aimables petits amphibiens de récolter les bulbes subaquatiques du *Hyacinthus veneris johnsoni* – les tubercules de marais vénusiens – et à acheter la collaboration de leurs « matriarches » par la promesse de primes sous la forme de « zigarek », terme qui désignait non seulement la cigarette

mais le tabac sous toutes ses formes, monnaie d'échange dans toutes leurs transactions commerciales avec les autochtones.

Il prit son tour dans les hangars d'écorçage et apprit lentement – car il n'était guère adroit – à fendre et à peler l'écorce spongieuse pour dégager l'amande grosse comme un pois qui seule possédait une valeur commerciale et qui devait sortir intacte de son enveloppe, sans la moindre égratignure ni meurtrissure. Le jus coulant des gousses mettait ses mains à vif et l'odeur le faisait tousser et lui piquait les yeux, mais il préférait encore cette besogne au travail dans le marais, car il se trouvait en compagnie des clientes de travail. Les femmes étaient plus vives que les hommes et leurs doigts plus fins possédaient une plus grande dextérité pour dégager les précieuses et fragiles amandes. On n'avait recours aux hommes pour cette opération qu'au moment où la récolte accumulée nécessitait un surcroît de main-d'œuvre.

Il apprit les finesse de son nouveau métier de la bouche d'une vieille dame très maternelle que les autres appelaient Hazel. Elle parlait en travaillant, ses mains noueuses s'activant sans cesse, apparemment au hasard et sans adresse. Il pouvait fermer les yeux et s'imaginer de retour sur

Terre au temps de son enfance, traînant dans les jupons de sa grand-mère pendant qu'elle écossait des petits pois et vaquait aux besognes ménagères. « Ne t'énerve pas, mon gars, lui dit Hazel. Fais ton travail et moque-toi du démon. Le grand jour approche.

— Quelle sorte de grand jour, Hazel ?

— Le jour où les Anges du Seigneur se lèveront pour écraser les puissances du mal. Le jour où le Prince des Ténèbres sera jeté dans l'abîme et où le Prophète régnera sur les enfants du Ciel. Par conséquent, ne t'inquiète pas ; peu importe que tu sois ici ou sur Terre lorsque viendra le grand jour ; la seule chose qui compte, c'est ton état de grâce.

— Vous êtes sûre qu'on vivra assez longtemps pour voir ce jour ? »

Elle jeta un regard autour d'elle, puis se pencha sur lui. « Le grand jour est imminent, lui dit-elle en confidence. En ce moment même, le Prophète parcourt la Terre, et rassemble ses forces. De la belle contrée agricole de la vallée du Mississippi, voici venir l'Homme connu dans ce monde... » Elle baissa encore la voix. « ... sous le nom de *Nehemiah Scudder !* »

Wingate espéra que son sursaut de surprise et d'amusement était passé inaperçu. Il se souvenait

du nom, celui d'un de ces évangélistes de pacotille, un petit trublion sur Terre, à l'occasion la tête de Turc d'une histoire drôle, mais un homme sans aucune envergure.

Le chef d'équipe du hangar d'écorçage s'approcha de leur établi. « Ne quittez pas des yeux votre travail, vous m'entendez ? Vous avez pris du retard. » Wingate baissa la tête avec soumission, mais Hazel vola à son secours.

« Laissez-le tranquille, Joe Thompson. Il faut du temps pour apprendre à décortiquer.

— Je sais, mamie, répondit le chef d'équipe avec un sourire, mais veillez à ce qu'il travaille, n'est-ce pas ?

— Je n'y manquerai pas. Occupez-vous du reste du hangar. Cet établi fournira son quota. » Wingate s'était vu infliger deux jours de retenue sur son salaire pour gaspillage. Hazel lui avançait de sa propre production pour lui permettre de faire le poids et le chef d'équipe le savait, mais chacun aimait la vieille femme, y compris les chefs d'équipe qui ont la réputation de détester tout le monde au moins autant qu'ils se détestent.

Wingate se tenait juste devant l'entrée du bâtiment des célibataires. Il lui restait un quart d'heure de répit avant l'appel de clôture ; il était sorti, mû par le désir inconscient de se délivrer de la sensation envahissante de claustrophobie qui avait pesé sur lui toute la journée. Vaine tentative ; il n'existe pas d'« air libre » sur Vénus ; la brousse semblait étreindre la clairière pour se refermer sur elle-même, le ciel brumeux et plombé pesait sur sa tête, et la chaleur humide oppressait sa poitrine nue. Pourtant il faisait meilleur que dans le dortoir, en dépit des déshydratants.

Il n'avait pas encore touché sa ration vespérale de *rhira* et se sentait, par conséquent, nerveux et accablé ; mais un dernier reste d'amour-propre lui faisait chérir ces quelques minutes de lucidité avant de chercher une gaieté artificielle dans le soporifique. Je me laisse avoir, se dit-il ; dans quelques mois, je saisirai toutes les occasions de me rendre à Venusburg ou, pis encore, je signerai le bout de papier qui me donnera accès au quartier des gens mariés, condamnant ainsi ma femme et mes enfants à la prison à vie. À son arrivée, les clientes, avec leur esprit uniformément terne et leur visage souvent commun, lui avaient semblé totalement dépourvues de séduction. À présent, il constatait avec consternation qu'il n'était plus

aussi difficile. Ne commençait-il pas déjà à zézayer, comme les autres clients, par imitation inconsciente des amphibies ?

Il avait vite remarqué que les clients pouvaient se diviser grossièrement en deux catégories : les enfants de la nature et les hommes brisés. Les premiers comprenaient ceux qui possédaient peu d'imagination et un faible niveau de vie. Selon toute probabilité, ils n'avaient rien connu de mieux sur Terre ; dans cette entreprise coloniale, ils voyaient non pas un esclavage, mais un état exempt de toute responsabilité, la sécurité de l'emploi, et parfois l'occasion d'une bordée. Les autres, c'étaient les proscrits, ceux qui avaient été quelqu'un, mais qui par suite d'un défaut de caractère, ou d'un accident, avaient perdu leur place dans la société. Peut-être qu'un juge avait dit un jour : « Avec sursis, à condition que vous partiez pour les colonies. »

Il s'aperçut avec une panique soudaine que sa propre condition était en train de se cristalliser ; il devenait l'un de ces hommes brisés. Ses antécédents sur Terre se faisaient de plus en plus vagues ; depuis trois jours, il remettait la corvée consistant à écrire une nouvelle lettre à Jones ; il avait consacré la durée entière de la dernière relève à débattre de la nécessité qui s'imposait à

lui de prendre deux jours de vacances à Venusburg. Regarde la vérité en face, fiston, se disait-il. Tu es en train de glisser sur la pente, tu laisses ton esprit s'avilir dans la psychologie de l'esclave. Tu t'es déchargé sur Jones du problème de sortir de cette impasse... Comment sais-tu qu'il peut t'aider ? Pour autant que tu saches, il pourrait être mort. Dans les limbes de sa mémoire, il avait redécouvert une phrase lue quelque part, sans doute dans un ouvrage de philosophie sur l'Histoire : « Nul esclave n'est jamais libéré *s'il ne se libère lui-même.* »

C'est bon, c'est bon... relève le menton, mon vieux. Du nerf ! Plus de *rhira* – non, moyen peu pratique ; un homme a besoin de sommeil. Très bien, alors, pas de *rhira* avant l'extinction des feux, garde l'esprit clair chaque soir et bâties des plans. Garde les yeux ouverts, apprends tout ce qu'il est possible d'apprendre, cultive les relations, et guette l'occasion favorable.

Dans la pénombre il vit une silhouette humaine s'approcher de l'entrée du bâtiment. Lorsqu'elle s'approcha, il constata qu'il s'agissait d'une femme qu'il supposa être une cliente. Un peu plus tard, il découvrit qu'il s'était fourvoyé. Il s'agissait Annek Van Huysen, la fille du patron.

C'était une rude fille blonde, trop grande, avec des yeux tristes. Il l'avait aperçue bien des fois, observant les clients qui rentraient du labeur, ou errant seule dans la clairière entourant le ranch. Elle n'était ni difforme ni d'ailleurs attrayante en quoi que ce soit. Son corps lourd d'adolescente aurait eu besoin, pour acquérir quelque grâce, d'une autre parure que ce harnachement sommaire que les colons considéraient comme le maximum de vêtement tolérable.

Elle s'arrêta devant lui et, ouvrant l'escarcelle pendue à sa ceinture qui lui tenait lieu de poche, elle en tira un paquet de cigarettes. « Je l'ai trouvé là-bas. C'est vous qui l'avez perdu ? »

Il savait qu'elle mentait ; elle n'avait rien ramassé depuis qu'il l'avait aperçue. Et la marque était de celles fumées sur Terre et par les patrons ; aucun client ne pouvait s'en payer de pareilles. Où voulait-elle en venir ?

Il remarqua l'ardeur de son expression et la rapidité de sa respiration, et soudain, confus, il comprit que cette fille s'efforçait de lui faire un cadeau sans le montrer. Pourquoi ?

Wingate ne se targuait guère de sa beauté physique ni de son charme. Il n'avait d'ailleurs aucune raison de le faire. Mais ce qu'il n'avait pas

compris, c'est qu'au milieu de la masse amorphe des clients il passait pour un faisan dans un poulailler. Qu'Annek l'ait trouvé à son goût, il dut bien l'admettre ; aucune autre raison ne pouvait expliquer son histoire fabriquée de toutes pièces et son pathétique petit cadeau.

Son premier mouvement fut pour le prendre de haut. Il ne voulait rien d'elle et éprouvait du ressentiment de cette intrusion dans son intimité ; d'autre part, il devinait que la situation pourrait devenir gênante, voire dangereuse pour lui, puisqu'elle impliquait la violation de coutumes sur lesquelles reposait toute la structure économique et sociale. Du point de vue des patrons, les clients de travail étaient pratiquement au même niveau que les amphibiens. Une liaison entre un client et une femme alliée aux patrons serait de nature à faire sortir le vieux juge Lynch de sa tombe.

Il n'avait pas le cœur de la brusquer. Il voyait la muette adoration dans ses yeux ; il lui aurait fallu un cœur de pierre pour la repousser ; de plus, son attitude n'avait rien de faussement timide ni de provocant ! Ses manières étaient naïves, presque enfantines dans leur totale absence d'affectation. Il se souvint de sa résolution de se créer d'utiles relations ; ici, une amitié venait s'offrir, une amitié dangereuse sans doute mais qui pourrait s'avérer

utile pour sa conquête de la liberté.

L'espace d'un instant, il eut honte d'évaluer l'utilité éventuelle de cette enfant sans défense, mais il réussit à se convaincre que la fille n'en subirait aucun dommage ; de plus, un vieux dicton mettait en garde contre la vindicte d'une femme dédaignée.

« Ma foi, je l'ai peut-être perdu, oui », répondit-il, et il ajouta : « C'est la marque que je préfère.

— Vraiment ? dit-elle, ravie. Alors prenez-le.

— Merci. Vous en fumez une avec moi ? Non, j'imagine que ce ne serait pas convenable ; votre père n'aimerait pas vous voir rester ici aussi longtemps.

— Oh ! il est plongé dans ses comptes. Je m'en suis assurée avant de sortir, répondit-elle sans se rendre compte qu'elle venait de dévoiler son pauvre stratagème. Mais ne vous gênez pas, je vous prie. Je ne fume que très rarement.

— Peut-être préférez-vous une pipe en écume, comme votre père. »

Elle rit beaucoup plus que ne le méritait ce pauvre trait d'esprit. Après cela ils s'entretinrent à bâtons rompus, convinrent ensemble que la récolte serait bonne, que le temps paraissait un peu plus frais que la semaine précédente, et qu'il

n'y avait rien de tel qu'un peu d'air frais après souper.

« Est-ce qu'il vous arrive de vous promener, de prendre un peu d'exercice après dîner ? » lui demanda-t-elle.

Il ne lui répondit pas qu'une journée entière passée dans les marais lui procurait plus d'exercice que n'en réclamait son organisme, mais il convint au contraire que c'était là, en effet, son habitude.

« Moi aussi, bafouilla-t-elle. Et souvent aux environs du château d'eau. »

Il la regarda : « Vraiment ? Je m'en souviendrai. » Le signal de l'appel lui fournit à propos une excuse pour prendre congé ; trois minutes de plus, songea-t-il, et j'aurais dû lui fixer un rendez-vous.

Le lendemain, le coup de feu s'achevant dans les hangars de décorticage, on affecta Wingate au travail dans les marais. Le crocodile se traîna cahin-caha, faisant gicler la boue et l'eau sur son passage, au long de l'interminable circuit, déposant à chaque station de surveillance un homme ou deux. Le véhicule ne contenait plus que quatre occupants, Wingate, Satchel, Jimmie le conducteur, et le chef d'équipe, lorsque celui-ci ordonna un nouvel arrêt. Sitôt le véhicule

immobilisé, les têtes plates aux yeux brillants des indigènes émergèrent de l'eau de trois côtés. « Bon, Satchel, dit le chef d'équipe, vous voici arrivé. Sautez par-dessus bord. »

Satchel regarda autour de lui. « Où est passé mon skiff ? » Les hommes du ranch utilisaient de petits skiffs plats en duralumin pour recueillir la moisson de la journée. Il n'en restait plus à bord du crocodile.

« Vous n'en aurez pas besoin. Vous allez me nettoyer ce champ avant le repiquage.

— D'accord. Mais... je ne vois personne dans les parages et je n'aperçois pas de terre ferme. » Les skiffs avaient une double utilité ; si l'un des hommes travaillait sans contact avec d'autres Terriens et à quelque distance de la terre ferme, le skiff devenait son bateau de sauvetage. Si le crocodile qui devait le relever tombait en panne, ou si pour quelque autre raison il avait besoin de s'asseoir ou s'étendre, durant son séjour à la station, le skiff lui en donnait le loisir. Les plus vieux clients racontaient de sombres histoires d'hommes qui étaient restés dans cinquante centimètres d'eau, durant vingt-quatre, quarante-huit, soixante-douze heures, pour finalement se noyer de façon atroce, ayant perdu la tête à force

d'épuisement.

« J'en aperçois par là », dit le chef d'équipe, en désignant un bouquet d'arbres qui se trouvait à quatre cents mètres de distance environ.

« Peut-être, répondit Satchel d'un ton égal. Allons voir. » Il jeta un regard à Jimmie qui se tourna vers le chef d'équipe comme pour lui demander des instructions.

« Damnation ! Ne discutez pas ! Sautez par-dessus bord !

— Non, dit Satchel, pas avant d'avoir découvert mieux que deux pieds de vase pour me reposer le postérieur. »

Les petits amphibiens avaient suivi la discussion avec grand intérêt. Ils gloussaient et zézayaient dans leur langue ; ceux qui connaissaient quelques mots de mauvais anglais semblaient fournir à leurs congénères moins érudits des explications romancées, et sans doute très déformées, des événements. Cela ne fit que redoubler la colère du chef d'équipe.

« Pour la dernière fois, allez-y !

— Ma foi, dit Satchel en installant sa masse plus confortablement sur le plancher, je suis heureux que la discussion soit close. »

Wingate se trouvait derrière le chef d'équipe.

Cette circonstance épargna sans doute à Satchel Hartley une blessure au cuir chevelu à tout le moins, car il saisit le bras du chef d'équipe lorsque celui-ci le leva pour frapper. Hartley se jeta aussitôt dans la lutte ; les trois hommes se colletèrent pendant quelques instants sur le fond de la caisse.

Hartley s'assit sur la poitrine du chef d'équipe, tandis que Wingate retirait une matraque des doigts crispés du vaincu. « Heureusement que tu l'as vu saisir son bâton à temps, Hump, dit Satchel, sans quoi j'aurais le plus grand besoin d'un comprimé d'aspirine à l'heure actuelle.

— C'est aussi mon sentiment », répondit Wingate. Là-dessus, il lança l'arme le plus loin possible à travers le marais. Plusieurs amphibiens foncèrent à sa poursuite et plongèrent. « Je crois que tu peux le laisser se relever. »

Le chef d'équipe ne souffla mot en se débarrassant de quelques brindilles, mais il se tourna vers le conducteur. « Pourquoi diable est-ce que vous ne m'avez pas aidé ?

— Je pensais que vous étiez tout à fait capable de vous débrouiller tout seul », répondit Jimmie sans se compromettre.

Wingate et Hartley terminèrent cette période

de travail en qualité d'aides auprès des clients déjà en place. Le chef d'équipe avait affecté de les ignorer, ne proférant que les ordres indispensables au service. Mais, de retour au bâtiment, tandis qu'ils se débarbouillaient avant de souper, ils reçurent l'ordre de se rendre à la Grande Maison.

Lorsqu'ils furent introduits dans le bureau du patron, le chef d'équipe se trouvait déjà en compagnie de son employeur avec sur le visage une expression satisfaite, tandis que la mine de Van Huysen était des plus sombre.

« Qu'est-ce qu'on m'apprend, mes gaillards ? Vous refusez de travailler ! Vous vous livrez à des voies de fait sur mon chef d'équipe ! Ça ne se passera pas comme ça !

— Permettez, patron Van Huysen, commença Wingate d'une voix calme, se retrouvant soudain dans son élément au sein de cette atmosphère de prétoire. Aucun de nous n'a refusé de travailler. Hartley s'est contenté de protester devant la perspective d'accomplir une besogne dangereuse sans les garanties de sécurité suffisantes. Pour ce qui est de l'algarade, c'est votre chef d'équipe qui nous a attaqués ; nous n'avons rien fait d'autre que nous défendre ; d'ailleurs nous avons arrêté la lutte sitôt qu'il a été désarmé. »

Le chef d'équipe se pencha sur Van Huysen et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le patron se montra encore plus irrité. « Vous avez accompli cet acte en présence des indigènes. Des indigènes ! Vous connaissez pourtant les lois de la colonie ! Je pourrais vous expédier aux mines pour la peine.

— Pardon, riposta Wingate, mais c'est votre chef d'équipe qui a pris cette initiative en présence des indigènes. Notre rôle a été passif et purement défensif durant toute...

— Comment ? Vous assommez mon chef d'équipe et vous jouez les persécutés ? Écoutez-moi... Vous êtes ici pour travailler. Le rôle de mon chef d'équipe consiste à vous indiquer où et comment accomplir votre tâche. Il n'est pas sot au point de me faire perdre l'argent que j'ai investi dans un homme. C'est à lui qu'il revient de juger quelle besogne est dangereuse, pas à vous. » Le chef d'équipe parla de nouveau à l'oreille de son chef. Van Huysen secoua la tête. L'autre insista, mais le patron lui coupa la parole d'un geste définitif, et se tourna de nouveau vers ses deux clients.

« Chez moi un chien peut mordre une fois, jamais deux. Vous irez vous coucher ce soir sans souper et sans *rhira*. Demain, nous verrons de

quelle façon vous vous conduirez.

— Mais, patron Van Huysen...

— Ce sera tout. Regagnez vos quartiers. »

Rentré après l'extinction des feux, Wingate découvrit, en se faufilant à tâtons dans sa couchette, que quelqu'un y avait glissé une tablette d'aliments concentrés. Il la croqua avec reconnaissance dans l'obscurité et se demanda qui pouvait bien être cet ami inconnu. La nourriture calma les protestations de son estomac, mais ne suffit pas, en l'absence de *rhira*, à lui permettre de dormir. Il demeurait étendu, fixant de ses yeux grands ouverts l'obscurité oppressante du dortoir, tendant l'oreille aux divers bruits irritants que l'homme peut produire durant son sommeil et faisant le bilan de la situation. Jusqu'à présent son sort avait été pénible, mais pourtant supportable ; dorénavant, selon une logique implacable, il pouvait compter sur l'esprit vindicatif du surveillant pour faire de sa vie un enfer. Tout ce qu'il avait observé de ses propres yeux, tous les récits qu'il avait entendus ne pouvaient que le confirmer dans cette opinion !

Il y avait peut-être une heure qu'il se rongeait les sangs lorsqu'il sentit une main lui toucher le flanc. « Hump ! Hump ! dit une voix dans un

murmure. Suis-moi dehors. Il se passe quelque chose. » C'était Jimmie.

Il se glissa avec précaution parmi les rangées de couchettes et se faufila par la porte à la suite de Jimmie. Satchel se trouvait déjà à l'extérieur et près de lui un quatrième personnage.

C'était Annek Van Huysen. Il se demanda comment elle avait pu pénétrer dans l'enceinte fermée à clé. Elle avait les yeux gonflés comme si elle avait pleuré.

Jimmie se mit aussitôt à parler d'une voix basse et prudente. « Cette gosse nous a prévenus que je dois ramener deux loustics à Adonis dès demain.

— Pour quelle raison ?

— Elle n'en sait rien. Mais elle craint qu'il ne s'agisse de vous vendre à la colonie du sud. Ça me paraît peu vraisemblable. Le Vieux n'a jamais vendu personne dans le sud... mais personne ne s'était jamais rebiffé contre son chef d'équipe. Je ne sais pas quoi penser. »

Ils passèrent quelques minutes en vaine discussion, puis, après un silence consterné, Wingate demanda : « Jimmie, tu sais où on range les clés du croco ?

— Non. Pourquoi veux-tu...

— Je pourrais vous les procurer, dit Annek avec

empressement.

- Tu ne sais pas conduire un crocodile.
- Je t'observe depuis plusieurs semaines.
- Bon, admittons, poursuivit Jimmie.

Supposons que tu t'enfuies à bord du crocodile. Tu n'aurais pas fait quinze kilomètres que tu serais perdu. Si on ne te rattrape pas, tu mourras de faim. »

Wingate haussa les épaules. « Je refuse d'être vendu dans le sud.

- Moi aussi, dit Hartley.
- Attendez une minute.
- Je ne vois pas...

— Attendez une minute ! répéta Jimmie avec impatience. Vous ne voyez pas que j'essaie de réfléchir ? »

Les trois autres demeurèrent silencieux pendant un long moment. Enfin, il dit : « Ma petite, allez faire un tour et laissez-nous causer. Moins vous en saurez sur cette affaire et mieux ça vaudra pour vous. » Annek parut vexée, mais elle s'exécuta néanmoins avec docilité et se retira discrètement à l'écart. Les trois hommes conférèrent durant quelques minutes. À la fin, Wingate lui fit signe de revenir.

« Et voilà, Annek, dit-il. Merci de tout cœur pour ce que vous avez fait. On a trouvé une solution. » Il s'interrompit puis ajouta gauchement : « Eh bien, bonne nuit. »

Elle leva les yeux vers lui.

Wingate se demanda ce qu'il convenait de dire ou de faire. Finalement, il l'emmena derrière le coin du baraquement et lui souhaita de nouveau bonne nuit. Il revint au bout d'un temps très bref, la mine honteuse. Ils réintégrèrent le baraquement.

*

De son côté, le patron Van Huysen avait toutes les peines du monde à trouver le sommeil. Il détestait infliger des sanctions à son personnel. Par tous les diables, pourquoi ne se tenaient-ils pas ? Pourquoi ne le laissaient-ils pas vivre en paix ? Et quelle paix pouvait espérer un fermier à l'heure actuelle ? Les frais de ramassage de la récolte étaient supérieurs au prix qu'on en obtenait sur les marchés d'Adonis... du moins après le paiement des intérêts.

Il s'était plongé dans ses comptes après dîner pour tenter de se distraire de sa contrariété, mais

il avait eu du mal à se concentrer sur ses chiffres. Et ce Wingate... il l'avait acheté autant pour le soustraire à ce meneur d'esclaves de Rigsbee que pour accroître son personnel. Il n'avait déjà que trop investi d'argent en main-d'œuvre, en dépit des sempiternelles récriminations de son chef d'équipe qui se plaignait toujours de manquer de bras. Il lui faudrait, ou se résoudre à vendre quelques-uns de ses clients, ou solliciter de la banque un nouveau financement de son hypothèque.

La main-d'œuvre ne valait plus désormais l'argent que l'on consacrait à son entretien. On ne pouvait plus obtenir sur Vénus le genre d'hommes qui débarquaient sur la planète lorsqu'il était enfant. Il se pencha de nouveau sur ses livres. Si les cours montaient quelque peu, la banque consentirait à baisser un peu son taux par rapport à la saison dernière. Cela suffirait peut-être à équilibrer son bilan.

Il avait été interrompu par une visite de sa fille. Il était toujours heureux de voir Annek, mais cette fois, ce qu'elle avait à lui dire, ce qu'elle avait fini par lui avouer à grands renforts de bégaiements n'avait servi qu'à l'irriter davantage. Quant à la jeune fille, uniquement préoccupée de ses propres pensées, pouvait-elle se douter qu'elle avait blessé

son père au cœur, et qu'il en éprouvait une douleur physique ?

Mais cette circonstance avait scellé sa décision, du moins en ce qui concernait Wingate. Il allait se débarrasser de ce trublion. Van Huysen envoya sa fille se coucher avec une brutalité dont il n'avait jamais usé à son endroit.

Bien entendu, tout était de sa faute à lui, se dit-il lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre à coucher. Un ranch sur Vénus n'était pas l'endroit qui convenait pour élever une orpheline de mère. Sa petite Annek serait bientôt une femme ; comment trouverait-elle un mari dans cet endroit perdu ? Que ferait-elle s'il mourait ? Il l'ignorait, mais il ne lui resterait pas un sou, même pas de quoi prendre un billet pour la Terre. Non, elle ne deviendrait pas une cliente de travail, pas tant qu'il resterait un souffle de vie dans le vieux corps las de son père.

Bref, Wingate devrait partir, et le dénommé Satchel aussi. Mais il ne les vendrait pas dans le sud. Jamais il n'avait traité son personnel de cette façon. Il pensa avec dégoût aux grandes plantations semblables à des usines, plus loin du pôle de quelques centaines de kilomètres, où la température était toujours de douze à quinze

degrés plus élevée que dans ses marais et où la mortalité parmi les clients constituait un élément du prix de revient. Non, il les ramènerait à la ville et les confierait à la station d'affectation ; ce qui adviendrait ensuite au cours des enchères ne le regardait pas. Mais il ne les vendrait pas lui-même dans le sud.

Cela lui suggéra une idée ; il fit un petit calcul mental et estima qu'il pourrait peut-être obtenir suffisamment de crédits en échange des deux contrats qui n'étaient pas encore parvenus à expiration, pour offrir à Annek un billet pour la Terre. Il était certain que sa sœur serait disposée à la recueillir... ou du moins à peu près, malgré la querelle qui les avait séparés lors de son mariage avec la mère d'Annek. Il pourrait lui envoyer un peu d'argent de temps à autre. Qui sait, peut-être pourrait-elle suivre des cours pour devenir secrétaire ou obtenir une de ces belles situations auxquelles les filles accèdent sur la Terre.

Mais que serait le ranch sans Annekchen ?

Il était à ce point plongé dans ses préoccupations qu'il n'entendit pas sa fille se faufiler hors de sa chambre et se glisser à l'extérieur.

Wingate et Hartley firent de leur mieux pour

paraître surpris lorsqu'ils se virent exclus du rassemblement précédent le départ pour le travail. Jimmie fut convoqué à la Grande Maison ; ils le virent quelques minutes plus tard, sortant le grand Remington à reculons de son garage. Il les prit au passage puis revint à la Grande Maison et attendit l'apparition du patron. Van Huysen sortit peu après, et prit place dans sa cabine sans un mot ni un regard pour quiconque.

Le crocodile se mit en route pour Adonis, à quinze kilomètres à l'heure de moyenne. Wingate et Satchel s'entretenaient à voix basse et attendaient. Après un temps interminable, le crocodile s'arrêta. La fenêtre de la cabine s'ouvrit à la volée. « Qu'est-ce qui se passe ? demanda Van Huysen. C'est votre moteur qui fait des siennes ? »

Jimmie sourit. « Non, je l'ai arrêté moi-même.

— Pour quelle raison ?

— Descendez et vous verrez.

— Et comment ! »

La fenêtre claqua ; bientôt Van Huysen reparut et contourna la cabine tant bien que mal, du fait de sa carrière. « Que signifie cette plaisanterie ?

— Vous feriez mieux de descendre, patron. Terminus ! »

Van Huysen parut ne rien trouver à répondre,

mais sa physionomie parlait pour lui.

« Je ne plaisante pas, poursuivit Jimmie. C'est bien le terminus pour vous. Je n'ai pas quitté le sol ferme pendant tout le trajet pour vous permettre de rentrer à pied. Il vous sera facile de suivre la piste que j'ai laissée ; vous devriez faire le chemin en trois ou quatre heures, aussi gros que vous soyez. »

Le patron porta son regard de Jimmie aux deux autres. Wingate et Satchel se rapprochèrent de lui, l'œil inamical. « Tu ferais mieux de t'exécuter, Gras-Double, dit Satchel entre ses dents, avant qu'on ne te fasse descendre la tête la première. »

Van Huysen s'adossa à la main courante du crocodile, l'étreignant à deux mains. « Je ne descendrai pas de mon propre crocodile », dit-il les dents serrées.

Satchel se cracha dans les mains et les frotta l'une contre l'autre. « On y va, Hump. Il l'aura voulu...

— Une seconde. » Wingate s'adressa à Van Huysen : « Écoutez, patron, on ne veut pas employer la force à moins d'y être obligés. Mais on est trois, et bien décidés. Vous devriez descendre sans faire d'histoires. »

Le visage du vieil homme ruisselait d'une sueur

qui n'était pas due qu'à la chaleur moite. Sa poitrine se soulevait comme un soufflet de forge et il semblait sur le point de les défier. Puis quelque chose parut se briser en lui. Son corps s'affaissa, l'arrogance qui durcissait ses traits à l'instant précédent fit place à une expression de chien battu qui n'était pas belle à voir.

Un instant plus tard il descendit calmement, comme dans un songe, vint prendre pied dans la boue où il s'enfonça jusqu'aux chevilles et demeura sur place, voûté, les genoux légèrement fléchis.

*

Lorsqu'ils se trouvèrent hors de vue de l'endroit où ils avaient débarqué leur patron, Jimmie imprima une nouvelle direction au crocodile. « Tu crois qu'il s'en sortira ? demanda Wingate.

— Qui ? demanda Jimmie. Van Huysen ? Oh, bien sûr... enfin, sans doute. » La conduite du véhicule accaparaît son attention ; le crocodile dévala une pente et plongea dans une eau navigable. Au bout de quelques minutes, les herbes du marais cédèrent la place à l'eau libre. Wingate constata qu'ils venaient de pénétrer dans

un vaste lac dont les rives opposées se perdaient dans le brouillard. Jimmie choisit un cap en se guidant sur le compas. La rive opposée n'était rien d'autre qu'une simple plage. Jimmie la suivit sur une courte distance, immobilisa le crocodile et dit : « Ce doit être à peu près l'endroit », d'une voix incertaine. Il plongea la main sous la bâche pliée dans un coin de la caisse vide et en tira une large pagaille plate. Il s'approcha du bat-flanc et, se penchant au-dehors, il frappa vigoureusement la surface de l'eau du plat de la pagaille : Clac... clac, clac... Clac !

Il attendit.

La tête plate d'un amphibien émergea de l'eau le long de l'engin ; il observa Jimmie de ses yeux brillants et joyeux. « Bonjour ! » dit Jimmie.

L'autre répondit dans sa langue. Jimmie répliqua dans le même idiome, se distendant la bouche pour reproduire les syllabes insolites. L'indigène écouta, puis disparut de nouveau sous l'eau.

Il – ou plus probablement elle – fut de retour au bout de quelques minutes, accompagnée d'une de ses congénères. « Zigarek ? demanda la nouvelle venue d'un ton plein d'espoir.

— Zigarek quand on y sera, vieille branche,

temporisa Jimmie. Tiens... Monte à bord. » Il tendit la main, que l'indigène saisit aussitôt pour se hisser gracieusement sur l'engin. Elle vint percher sa petite silhouette fort peu humaine mais néanmoins étrangement plaisante sur la barre d'appui près du siège du conducteur. Jimmie embraya le moteur.

Pendant combien de temps avancèrent-ils sous la conduite de leur petit pilote, Wingate n'aurait su le dire, puisque la pendule du tableau de bord ne fonctionnait plus, mais son estomac l'avertissait que c'était trop long. Il fouilla dans la cabine et en tira une boîte de conserve dont il partagea le contenu avec Satchel et Jimmie. Il en offrit à l'indigène, mais elle se contenta de flairer le morceau et détourna la tête.

Un peu plus tard se fit entendre un sifflement strident et une colonne de vapeur jaillit à dix mètres devant eux. Jimmie arrêta aussitôt le crocodile. « Cessez le feu ! cria-t-il. Ce n'est que nous !

- Qui êtes-vous ? dit une voix métallique.
- Des compagnons de route.
- Montrez-vous, qu'on vous voie un peu.
- Entendu. »

L'indigène donna une petite bourrade à

Jimmie. « Zigarek ! dit-elle d'un ton sans réplique.

— Hein ? Oh ! pardon. » Il lui remit plusieurs paquets de tabac d'échange et, lorsqu'elle eut reçu le total convenu, il lui remit un paquet supplémentaire en gage de bonne volonté. Elle tira un lacet de son sachet de joue gauche, réunit l'ensemble en un petit ballot et se laissa glisser par-dessus bord. Ils la virent s'éloigner à la nage, son butin tenu au-dessus de l'eau.

« Dépêchez-vous de vous montrer !

— Voilà ! » Ils descendirent dans l'eau qui leur montait jusqu'à la taille et s'avancèrent, mains levées. Une escouade de quatre hommes sortit du couvert et les examina, armes baissées, mais parées. Leur chef fouilla leurs escarcelles de ceinture et envoya l'un de ses hommes examiner le crocodile.

« Vous vous protégez bien », remarqua Wingate.

Le chef tourna les yeux vers lui : « Oui et non, dit-il. Le petit peuple nous avait prévenus de votre arrivée. Ils valent tous les chiens de garde. »

Ils reprirent leur trajet à bord du crocodile, conduit par l'un des membres de l'escouade. Les éclaireurs, sans se montrer inamicaux, restaient peu causants. « Attendez de voir le Gouverneur »,

dirent-ils.

Ils abordèrent une large étendue de terrain modérément élevé qui se trouva être leur destination. Wingate fut stupéfait du nombre de bâtiments et de l'importance de la population.

« Comment diable parviennent-ils à garder le secret sur un tel endroit ? demanda-t-il à Jimmie.

— Si l'État du Texas était recouvert de brouillard et n'était peuplé que de quelques milliers d'habitants, on pourrait y cacher pas mal de choses.

— Et on n'en trouverait pas trace sur la carte ?

— Si tu t'imagines que la topographie de Vénus est à ce point complète, tu te fais des illusions. »

En se basant sur les quelques mots échangés avec Jimmie avant le départ, Wingate s'était attendu à ne trouver rien d'autre qu'un camp où des clients fugitifs hantaient la brousse à la recherche d'une subsistance précaire. Or il se trouvait en présence d'une culture et d'un gouvernement. Certes, il s'agissait de la rude culture d'une ville frontière et d'un gouvernement simpliste comportant peu de lois et une constitution non écrite, mais il existait néanmoins une structure basée sur un ensemble de coutumes, et des châtiments sanctionnaient les

transgressions par trop impudentes – en somme l'injustice n'y régnait pas à un plus haut degré que partout ailleurs.

Humphrey Wingate fut surpris de constater que des esclaves évadés, la lie de la Terre, aient pu former une société intégrée. Ses ancêtres avaient de même été surpris que les criminels déportés de Botany Bay aient développé une haute civilisation en Australie. Non que Wingate ait trouvé surprenant le phénomène de Botany Bay – cela faisait partie de l'Histoire, et l'Histoire n'a jamais rien de surprenant... après coup.

Wingate comprit mieux la réussite de la colonie lorsqu'il lui fut donné de connaître le Gouverneur, personnage qui était en même temps généralissime et administrateur de basse et moyenne justice ! La haute justice était rendue à la suite d'un vote de la communauté entière, procédure que Wingate estimait outrageusement inadéquate, mais qui semblait satisfaire les administrés. En sa qualité de magistrat, le Gouverneur promulguait ses décisions avec un dédain désinvolte des règles de la procédure et des théories légales qui rappelait à Wingate les histoires qu'on lui avait racontées sur l'apocryphe Vieux Juge Roy Bean, celui qu'on appelait « La loi à l'ouest de Pecos », mais sur ce point, également,

les gens semblaient entièrement satisfaits.

La forte pénurie de femmes dans la communauté (les hommes dominaient à trois contre un) provoquait des incidents, qui plus que tout autre, exigeaient l'intervention du Gouverneur. Ici, Wingate fut contraint de l'admettre, existait une situation où les coutumes traditionnelles n'auraient été rien d'autre qu'une source de conflits ; il admirait le bon sens perspicace et la connaissance de la nature humaine dont faisait preuve le Gouverneur pour trancher dans le vif des passions et suggérer un *modus vivendi* acceptable. Un homme capable d'assurer le maintien d'un niveau acceptable de paix dans de telles conditions n'avait nul besoin d'une formation légale.

Le Gouverneur était établi dans sa charge par voie électorale et se trouvait assisté par un conseil élu. Wingate songeait à part lui que le Gouverneur se serait hissé aux plus hautes charges dans n'importe quelle société. Doué qu'il était d'une énergie sans limites, d'un grand appétit de vivre et d'un rire facile et tonitruant, il possédait en outre le courage et les capacités requises pour prendre des décisions. Il était « fait pour ça ».

Les trois fugitifs se virent octroyer un délai de

deux semaines pour s'acclimater et trouver un emploi qui leur permettrait de se rendre utiles et de subvenir à leurs besoins. Jimmie demeura près de son crocodile, confisqué au profit de la communauté, qui néanmoins requérait les services d'un conducteur. Il existait sans doute d'autres pilotes qui n'auraient pas demandé mieux que de s'en charger, mais une règle tacite voulait que l'homme qui l'avait amené soit chargé du pilotage, s'il le désirait. Satchel trouva une occupation dans les champs où il effectuait, à peu de chose près, la même besogne que pour le compte de Van Huysen. Il confia à Wingate qu'il lui fallait en réalité travailler plus dur ; néanmoins, il préférait cela car il avait, comme il disait, les « coudées plus franches ».

Wingate abhorrait l'idée de reprendre ses travaux agricoles. Il n'avait aucune excuse valable à présenter, sinon qu'il avait cette besogne en horreur. Ses connaissances en radio finirent par lui servir. La communauté possédait un poste émetteur-récepteur de fortune, de faible puissance, devant lequel était organisée une écoute permanente, mais que l'on utilisait rarement pour émettre, afin d'éviter un repérage toujours possible. D'autres camps d'esclaves avaient été balayés par la police de la Compagnie,

pour avoir fait un usage imprudent de la radio. À présent, c'était à peine s'ils osaient s'en servir, sauf en cas d'extrême urgence.

Pourtant, ils en avaient besoin... Le téléphone arabe, que l'on parvenait à maintenir grâce au concours plus ou moins fantasque du petit peuple, permettait de garder le contact avec d'autres communautés de fugitifs avec lesquelles ils formaient une confédération assez lâche, mais cela prenait du temps, et seuls les messages les plus simples parvenaient à destination sans subir des distorsions qui les rendaient inintelligibles.

Wingate fut affecté à la radio de la communauté lorsqu'on découvrit qu'il possédait les connaissances techniques appropriées. Son prédécesseur s'était perdu dans la brousse. Son collègue était un vieil ours plaisant, connu sous le nom de Doc, qui était capable d'écouter les signaux, mais ne connaissait rien à l'entretien ni à la réparation.

Il se plongea dans la tâche consistant à effectuer une révision complète de l'antique installation. La nécessité de faire appel au système D faute de pièces détachées lui apportait un bonheur qu'il n'avait pas connu depuis son enfance, mais il n'en avait pas conscience.

Le problème de la sécurité des communications radiophoniques l'intriguait. Une idée, sans doute prise dans un article sur l'époque héroïque de la radio, lui fournit une base de départ. Son installation, comme les autres, communiquait par modulation de fréquence. Il avait vu ici ou là le schéma d'un émetteur tombé en désuétude, un modulateur d'amplitude. Il ne disposait pas de beaucoup d'éléments pour travailler, mais il mit néanmoins sur pied un circuit dont il pensait qu'il oscillerait de cette manière et qu'on pourrait monter à partir du matériel qu'il avait sous la main.

Il demanda au Gouverneur l'autorisation de tenter cette expérience « Pourquoi pas ? Pourquoi pas ? rugit le Gouverneur. Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez, mon vieux, mais si vous pensez pouvoir construire un poste que la Compagnie sera incapable de détecter, ne vous gênez pas. Inutile de me poser la question. C'est vous que ça regarde.

— Je serai obligé de neutraliser la station pour émettre.

— Et pourquoi pas ? »

Le problème était plus épineux qu'il n'avait pensé. Mais il s'acharnait à sa solution avec l'aide

maladroite mais empressée de Doc. Son premier montage fut un échec ; son quarante-troisième essai, cinq semaines plus tard, réussit. Doc, qui avait pris position à quelques kilomètres de là en pleine brousse, rapporta qu'il avait reçu l'émission au moyen d'un petit récepteur construit pour l'occasion, cependant que Wingate ne put rien capter sur le récepteur classique qui se trouvait placé dans la même salle que l'émetteur expérimental.

Durant ses moments de loisirs, il travaillait à son livre. Sur Terre on aurait pu le qualifier de pamphlet politique contre le système colonial. Ici il n'avait personne à convaincre de la justesse de sa thèse, et il n'espérait nullement pouvoir un jour le présenter à un public amateur de lecture. Vénus était son foyer. Il n'avait aucune chance de pouvoir jamais rentrer chez lui ; la seule issue, c'était Adonis où l'attendait un mandat d'arrêt pour la moitié des crimes figurant au répertoire ; rupture de contrat, vol, enlèvement, abandon criminel, conspiration, manœuvres subversives. Si jamais la police de la Compagnie mettait la main sur lui, elle l'enfermerait dans un cachot et jetterait la clé.

Non, le livre était né moins de l'espoir d'une publication hautement improbable que d'un désir à demi subconscient de mettre de l'ordre dans ses

idées. Il avait subi un bouleversement total de toutes les valeurs sur lesquelles sa vie se fondait jadis ; pour son équilibre mental, il lui devenait indispensable d'en formuler de nouvelles. Il était naturel pour un esprit méthodique, rangé et peu imaginatif comme le sien, de consigner ses motifs et ses conclusions par écrit.

Avec une certaine réticence, il avait proposé le manuscrit à Doc. Il avait appris que ce sobriquet constituait un rappel de la profession que le bonhomme exerçait précédemment sur Terre ; il avait été professeur d'économie et de philosophie dans l'une des plus petites universités. Doc avait même donné une explication partielle pour justifier sa présence sur Vénus : « Une petite affaire concernant l'une de mes élèves, avait-il confié. Ma femme a pris la chose du mauvais côté et le conseil de direction a partagé son sentiment. Depuis un certain temps, le conseil trouvait mes opinions un peu trop révolutionnaires.

— L'étaient-elles ?

— Seigneur ! non ! J'étais un conservateur à tout crin. Mais j'avais hélas tendance à exprimer des principes conservateurs en un langage réaliste plutôt qu'allégorique.

— Je suppose que vous êtes un révolutionnaire

à présent ? »

Doc haussa légèrement les sourcils. « Pas du tout. Révolutionnaire et conservateur sont des termes pour désigner des attitudes émotionnelles, et non pas des opinions sociologiques. »

Doc accepta le manuscrit, le lut d'un bout à l'autre et le rendit sans commentaire à son auteur. Mais Wingate insista pour obtenir son opinion. « Eh bien, mon garçon, si vous y tenez tellement...

— J'y tiens !

—... je vous dirai que vous êtes tombé dans l'erreur la plus commune de toutes en sociologie et en économie... “la théorie du diable”.

— Comment ?

— Vous attribuez à la perversité ce qui résulte simplement de la stupidité. L'esclavage colonial n'a rien de nouveau ; c'est la conséquence inévitable d'une expansion impérialiste, le résultat garanti d'une structure financière désuète...

— J'ai stigmatisé dans mon livre le rôle joué par les banques.

— Non, non, non ! Vous imaginez que les banquiers sont des bandits. Il n'en est rien. Pas plus d'ailleurs que les officiels de la Compagnie, ni les patrons, ni les classes gouvernantes, sur Terre. Les hommes sont poussés par la nécessité et

échafaudent des théories pour expliquer leurs actes. Il ne s'agit même pas de cupidité. L'esclavage est une hérésie économique qui ne rapporte rien, mais les hommes s'y laissent entraîner à chaque fois que les circonstances l'imposent. Un système financier différent... mais c'est une autre histoire.

— Je crois néanmoins que ces errements trouvent leur origine dans la perversité humaine, répondit Wingate avec entêtement.

— Pas la perversité... la simple stupidité. Je pourrais vous le prouver, mais vous le découvrirez par vous-même. »

*

Le succès de la « radio silencieuse » amena le Gouverneur à expédier Wingate en une longue randonnée à travers les autres camps de la fédération, afin de les aider à monter leur nouvel appareillage et de leur apprendre à s'en servir. Il y consacra quatre semaines de dur labeur dont il tira bien des satisfactions, et termina avec le sentiment réconfortant qu'il avait fait davantage pour consolider la position des hommes libres en face de leurs ennemis qu'en remportant une victoire au

cours d'une bataille rangée.

Lorsqu'il revint à sa communauté, il y trouva Sam Houston Jones qui l'attendait.

*

Wingate se précipita à sa rencontre. « Sam ! s'écria-t-il. Sam ! Sam ! » Il lui serra la main avec énergie, lui donna de grandes claques dans le dos et lui balança les insultes affectueuses que les hommes sentimentaux emploient pour masquer leur faiblesse. « Sam, vieux sacripant ! Quand est-ce que tu es arrivé ? Comment diable as-tu fait pour t'échapper ? Et pour parcourir tout ce chemin depuis le pôle ? On t'a transféré avant que tu prennes la poudre d'escampette ?

— Comment va, Hump ? répondit Sam. Maintenant, une question à la fois et pas trop vite, encore. »

Mais Wingate bouillonnait. « Sapristi de sapristi, ça fait du bien de revoir ta sale figure, mon vieux. Et comme je suis heureux que tu sois venu ici... une communauté formidable. C'est la plus dynamique et la plus prometteuse de toute la fédération. Tu t'y plairas. Ce sont des gens formidables qui...

— Et toi, demanda Jones en le dévisageant, ils t'ont élu président de la Chambre de Commerce, par hasard ? »

Wingate le regarda, puis éclata de rire. « J'ai compris. Mais je parle sérieusement : tu t'y plairas. Oh ! ça n'a rien à voir avec ce que tu connaissais sur Terre... mais tout ça, c'est le passé, inutile d'y revenir. À quoi bon ressasser les vieilles histoires ?

— Minute. Tu te trompes complètement, Hump. Je ne suis pas un esclave fugitif. *Je suis ici pour te ramener.* »

Wingate ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit. « Mais Sam, dit-il, c'est tout à fait impossible ! Tu ignores tout.

— Je crois tout savoir, au contraire.

— Tu ne comprends pas. Il n'est pas question pour moi de rentrer. Si je m'en avisais, je devrais comparaître en justice, et ils me tiennent jusqu'au cou. Même si je me jetais aux pieds de la cour et si je parvenais à m'en tirer avec une peine légère, il me faudrait encore vingt ans avant de redevenir un homme libre. Non, Sam, c'est impossible. Tu ne connais pas les charges qui pèsent contre moi.

— Vraiment ? Ça m'a pourtant coûté un paquet pour les faire annuler.

— Hein ?

— Je sais que tu t'es enfui. Je sais que tu as volé un crocodile, enlevé ton patron et persuadé deux autres clients de te suivre. Il m'a fallu sortir mon meilleur boniment et pas mal d'espèces sonnantes et trébuchantes pour arranger tout ça. Alors, Hump... pourquoi n'avoir pas choisi un délit mineur comme le meurtre, le viol ou le cambriolage d'un bureau de poste ?

— Tu sais, Sam... je n'ai commis aucun de ces exploits pour le seul plaisir de te causer des ennuis. Je t'avais totalement exclu de mes calculs. J'étais réduit à mes propres ressources. Je suis désolé pour l'argent.

— N'y pense plus. L'argent n'a aucune importance pour moi. Il me colle à la peau comme de la glu. Tu le sais. Il suffit, pour l'obtenir, de choisir ses parents avec discernement. Je voulais simplement te faire marcher et j'ai parlé sans réfléchir.

— Je comprends. Tu m'excuseras. » Le sourire de Wingate était quelque peu forcé. Il n'est agréable pour personne de recevoir la charité. « Mais dis-moi ce qui est arrivé. Je suis toujours dans le brouillard.

— Entendu. » Autant que Wingate, Jones avait

été surpris et consterné d'être séparé de son ami à l'atterrissement. Mais avant de recevoir du secours de la Terre, il lui était impossible d'agir. Il avait passé de longues semaines d'attente au pôle sud en qualité de métallurgiste, à se demander pourquoi sa sœur ne répondait pas à son appel. Il lui avait écrit lettre sur lettre pour confirmer son radiogramme, puisqu'il n'avait pas les moyens d'utiliser d'autres moyens de communication, mais les jours passaient sans apporter de réponse.

Lorsque enfin lui parvint le message tant attendu, le mystère se trouva éclairci. Si le radiogramme expédié à la Terre ne lui était pas parvenu plus vite, c'est qu'elle se trouvait elle-même à cet instant à bord de l'*Étoile du soir* – en première classe – et qu'elle voyageait, selon son habitude, sous son nom de jeune fille. « C'est cette habitude invétérée dans la famille de fuir la publicité qui est responsable de notre mésaventure, expliqua Jones. Si j'avais expédié le radiogramme aux notaires de la famille au lieu de m'adresser à elle, ou si son nom avait été connu du trésorier, on serait retrouvés dès le premier jour. »

Ensuite le message ne lui avait pas été retransmis sur Vénus du fait que, dans l'intervalle, la brillante planète était venue en opposition supérieure de l'autre côté du Soleil par rapport à la

Terre. De ce fait, les communications entre la Terre et Vénus se trouvèrent interrompues pendant soixante jours. Le message était demeuré en souffrance, bien qu'enregistré, entre les mains des notaires de la famille, jusqu'au moment où il fut de nouveau possible de le lui faire parvenir.

Sitôt qu'elle le reçut, elle déclencha une petite tornade. Jones se trouva libéré, le dédit de son contrat remboursé et un ample crédit fut posté à son nom sur Vénus, le tout en moins de vingt-quatre heures. « Et voilà toute l'histoire, conclut Jones, sauf qu'il me reste encore, en rentrant à la maison, à expliquer à ma grande sœur comment je m'y suis pris pour me fourrer dans un tel pétrin. Elle va sérieusement me frotter les oreilles. »

Jones avait aussitôt affrété une fusée pour le pôle nord et retrouvé sans retard les traces de Wingate. « Si seulement tu avais retardé ton escapade d'un seul jour, je t'aurais cueilli sans coup férir. On a récupéré ton ex-patron à quinze cents mètres de sa ferme.

— Le vieux sacrifiant s'en est donc bien tiré. Tu m'en vois ravi.

— C'est une chance. Dans le cas contraire, je n'aurais peut-être jamais pu te tirer de ce guêpier. Il était positivement à bout de forces et son cœur

battait la chamade. Est-ce que tu sais que le délit d'abandon est un crime majeur sur cette planète ? Avec la peine de mort à la clé si la victime vient à mourir ? »

Wingate inclina la tête. « Oui, je sais. Pourtant je n'ai jamais entendu dire qu'un patron ait été exécuté pour un tel délit, si le cadavre était celui d'un client. Mais là n'est pas la question. Continue.

— Il n'était pas content du tout, c'est le moins qu'on puisse dire. Je le comprends d'ailleurs, mais je partage entièrement tes sentiments. Je ne vois pas qui aimeraient être vendu au sud et c'était sans doute ce à quoi tu t'attendais, j'imagine. Bref, je lui ai remboursé son crocodile et je l'ai indemnisé pour ton contrat... Regarde-moi bien, je suis ton nouveau propriétaire !... De plus je l'ai remboursé pour les contrats de tes deux amis. Pourtant il n'était pas satisfait. En fin de compte, j'ai dû lui verser le prix du voyage Vénus-Terre, pour sa fille, et en première classe, s'il te plaît, avec la promesse de lui trouver un emploi. C'est une grande dinde pas très futée, mais j'imagine que ma famille peut se permettre de lui offrir une sinécure. Quoi qu'il en soit, ma vieille branche, te voilà libre. La dernière question, c'est de savoir si le Gouverneur nous laissera partir. À première vue, ça ne me paraît pas du tout cuit.

— Oui, c'est le hic. Mais j'y pense... Comment as-tu fait pour dénicher cet endroit ?

— Un petit travail de détective qu'il serait trop long de t'expliquer en ce moment. Les esclaves ne bavardent pas volontiers. Quoi qu'il en soit, on a rendez-vous demain avec le Gouverneur. »

*

Wingate mit longtemps avant de s'endormir. Après le premier moment de jubilation, il commença à se poser des questions. Avait-il vraiment le désir de rentrer ? De reprendre la profession de juriste, de rechercher des artifices de jurisprudence au profit de ceux qui voudraient bien employer ses services, de se rendre à des réceptions mondaines dénuées de sens, de retourner à cette vie creuse, stérile, faite de compromissions qui était celle de la classe privilégiée qu'il avait fréquentée et servie... voulait-il se replonger dans ce néant, lui qui avait lutté et peiné aux côtés d'hommes véritables ? Il lui semblait que sa petite « invention » anachronique dans le domaine de la radio avait encore plus de valeur que tout ce qu'il avait accompli sur Terre.

Puis il se souvint de son livre.

Peut-être parviendrait-il à le faire publier. Peut-être pourrait-il exposer au pilori ce système infamant, inhumain qui permettait de vendre légalement les hommes et d'en faire des esclaves. Il était bien réveillé, à présent. Il y avait vraiment une chose à faire. Telle serait sa tâche... rentrer sur Terre et plaider la cause des colons. Peut-être existe-t-il après tout une destinée qui modèle la vie des hommes ? Il était exactement l'homme qui convenait pour accomplir cette œuvre, il sortait du milieu social approprié, il possédait la formation voulue. Il pourrait faire entendre sa voix.

Il s'endormit et rêva de brises fraîches et sèches, d'un ciel clair et bleu. Du clair de lune...

*

Satchel et Jimmie décidèrent de rester, bien que Jones ait obtenu l'accord du Gouverneur pour les emmener. « Vous voyez, les gars, dit Satchel, il n'y a plus de place pour nous sur la Terre, ou on ne se serait jamais embarqués pour les colonies. Et vous ne pouvez pas vous encombrer de deux poids morts. Dans l'ensemble, on n'est pas si mal, ici. Un jour, la communauté deviendra quelque chose de

bien. On veut rester pour s'améliorer en même temps qu'elle. »

Ils pilotèrent le crocodile qui conduisit Jones et Wingate à Adonis. L'expédition ne comportait plus le moindre aléa, puisque Jones était maintenant leur patron officiel. Les autorités ne pouvaient intervenir en vertu de faits qu'elles ignoraient. Le crocodile regagna la communauté des réfugiés avec un chargement que Jones voulut à toute force considérer comme leur rançon. En réalité, l'occasion qui s'était offerte d'envoyer un agent pour se procurer des marchandises dont la communauté avait le plus pressant besoin – d'autant plus qu'en l'occurrence il lui était possible de procéder à ses achats sans éveiller les soupçons de la Compagnie – avait été le facteur déterminant qui avait amené le Gouverneur à prendre une décision sans précédent, au risque de compromettre le secret de sa communauté. L'homme n'avait montré strictement aucun intérêt pour les projets de Wingate visant à éveiller les consciences sur le commerce des esclaves et à obtenir son abolition.

Dire adieu à Satchel et à Jimmie valut à Wingate de l'embarras et, à sa grande surprise, un sentiment de dépression.

*

Durant les deux premières semaines qui s'écoulèrent après leur retour sur Terre, ils furent trop occupés pour se voir beaucoup.

Wingate avait mis au net son manuscrit durant le voyage et passé depuis tout son temps à faire la connaissance des antichambres des éditeurs. Tous avaient répondu par la lettre de refus imprimée, tous sauf un, qui avait manifesté un certain intérêt.

« Je regrette, mon cher, lui avait dit cet homme. Je ne demanderais pas mieux que de publier votre livre, en dépit des controverses qu'il pourrait susciter, s'il possédait la moindre chance de succès. Hélas, il n'en est rien. Pour parler franc, il ne possède pas le moindre mérite littéraire. Autant lire un compte rendu d'audience.

— Je vois, répondit Wingate avec humeur. Une grande maison d'édition ne peut se permettre de publier un ouvrage susceptible d'offenser les gens en place. »

L'éditeur retira son cigare de sa bouche et considéra son vis-à-vis avant de répondre. « Je devrais prendre ombrage de cette déclaration, dit-il d'un ton égal, mais je n'en ferai rien. Vous êtes

victime d'une erreur fort répandue. Les gens en place, comme vous lesappelez, n'ont pas recours à la censure dans ce pays. Nous publions ce que le public est susceptible d'acheter. Nous ne travaillons pas pour autre chose.

» Je me préparais à vous suggérer, si vous voulez bien m'écouter, un moyen de rendre votre livre vendable. Ce qu'il vous faut, c'est un collaborateur, un homme qui connaisse le métier d'écrivain et qui sache donner du tonus à votre ouvrage. »

Jones vint le voir le jour où Wingate reçut son manuscrit, après révision par le nègre. « Écoute un peu, Sam, s'exclama-t-il, ce que cet ignoble individu a fait de mon livre. Écoute... “*J'entendis de nouveau claquer le fouet du surveillant. Le corps frêle de mon camarade trembla sous le coup. Une toux s'échappa de sa poitrine creuse et lentement il disparut sous l'eau qui montait à hauteur de ceinture, entraîné par le poids de ses chaînes.*” En toute honnêteté, Sam, tu as déjà entendu pareil tissu d'inepties ? Et le nouveau titre : J'étais esclave sur Vénus. On se croirait dans la presse du cœur. »

Jones inclina la tête sans répondre. « Écoute encore, continua Wingate. “*Parquées comme des*

bestiaux dans une enceinte, leurs corps nus luisants de sueur, les esclaves femelles reculaient devant..." Zut ! je ne peux pas continuer.

— Bon, elles ne portaient pour tout costume qu'une sorte de harnais.

— Sans doute, sans doute. Mais cela n'a rien à voir. Le costume qu'on porte sur Vénus est adapté au climat. Il n'y a pas lieu d'y chercher je ne sais quelle perversité. Il a fait de mon livre un ouvrage pour obsédés sexuels. Et il avait l'audace de défendre sa position. Il prétendait que les pamphlets qui stigmatisent la société tirent leur efficacité d'un langage extravagant.

— Peut-être n'a-t-il pas tout à fait tort. Il y a quelques passages salés dans *Les Voyages de Gulliver* et les scènes de flagellation dans *La Case de l'Oncle Tom* ne constituent pas une lecture à conseiller aux enfants. Sans parler des *Raisins de la colère*.

— J'aime mieux me pendre que de m'abaisser à faire du sensationnel de bas étage. Le scandale que je dénonce est parfaitement clair et compréhensible pour tout le monde.

— Tu crois ? » Jones retira sa pipe de sa bouche. « Je me suis demandé combien de temps il faudrait pour t'ouvrir les yeux. Ces abus que tu

rapportes, en quoi consistent-ils ? Ils ne sont pas nouveaux ; ils ont eu lieu en Amérique du Sud, en Californie, au Mexique, en Australie, en Afrique du Sud. Pourquoi ? Parce que dans une économie de libre entreprise en pleine expansion, qui ne dispose pas d'un système monétaire conforme à ses besoins, le recours aux capitaux de la mère patrie pour développer la colonie a pour résultat inévitable de réduire les salaires de la métropole au niveau de subsistance et de susciter l'esclavage dans les colonies. Les riches arrondissent leur fortune et les pauvres voient leurs ressources s'amenuiser encore davantage et toute la bonne volonté dont pourrait faire preuve la prétendue classe dirigeante n'y pourrait rien changer, tout simplement parce que le problème fondamental avec lequel elle se trouve confrontée requiert une analyse scientifique et un esprit mathématique. Tu te sens capable d'exposer au grand public tous ces aspects de la question ?

— Je peux toujours essayer.

— Je ne suis arrivé à rien quand j'ai tenté de te les expliquer avant que tu juges des résultats sur le terrain. Pourtant, tu n'es pas le premier venu. Non, Hump, ce sont des problèmes trop difficiles à expliquer aux gens et trop abstraits pour les intéresser. Tu as parlé l'autre jour devant un club

de femmes, si je ne me trompe ?

— Oui.

— Comment est-ce que ça s'est passé ?

— Eh bien... la présidente m'a pris à part avant la séance et m'a demandé de réduire mon intervention à dix minutes : leur secrétaire nationale serait là et le temps manquait.

— Hmm... tu vois le cas que l'on fait de ton message social. Mais peu importe. Dix minutes suffisent pour convaincre une personne si elle possède une intelligence suffisante pour comprendre la question. Tu as fait des adeptes ?

— Ma foi... je n'en suis pas très sûr.

— Je comprends que tu ne sois pas sûr. On t'a peut-être applaudi, mais combien d'entre elles sont venues te voir après la séance pour te proposer des chèques ? Non, Hump, tu n'obtiendras rien en te montrant doux et raisonnable. Pour te faire entendre, il faut que tu sois un démagogue ou un évangéliste politicien comme ce Nehemiah Scudder. On se dirige allègrement vers l'enfer et cette course à l'abîme ne s'arrêtera pas avant la catastrophe finale.

— Mais... Oh ! par tous les diables ! Que peut-on faire ?

— Rien. Avant de s'améliorer, il faudra que la

situation empire encore pas mal. Buvons un coup. »

Fin du tome II